N° 496 — Tome CXXXI 16 Février 1919

MERCVRE

DE

FRANCE

Trentième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

PAUL ÆSCHIMANN, HENRI ALBERT, ALEXANDRE ARNOUX,
DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, MAURICE BEERBLOCK, GEORGES BOHN, R. DE BURY,
V. CORNETZ, HENRY-D. DAVRAY, LÉON DEFFOUX, GUSTAVE KAHN,
CLAUDE LAFORÊT, PHILÉAS LEBESGUE, ROGER MAURICE, HENRI MAZEL,
CHARLES MERKI, ALICE MICHEL, PAUL MORISSE, J. MUROL, A. PIERRE,
RACHILDE, L. SAVADJIAN, TOUNY-LÉRYS.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIX

SOMMAIRE

—

N° 496. — 16 FÉVRIER 1919

ROGER MAURICE	*L'Éducation de la Troupe*	577
V. CORNETZ	*De l'Utilité du faux Bruit*	605
MAURICE BEERBLOCK	*Poésies*	619
ALICE MICHEL	*Degas et son Modèle* (Fin)	623
TOUNY-LÉRYS	*Quelques Expressions de l'Ame populaire pendant l'Occupation Allemande: la Chanson*	640
CLAUDE LAFORÊT	*Mayence, Notes d'un Occupant*	650
ALEXANDRE ARNOUX	*Le Chinois*	658

REVUE DE LA QUINZAINE

RACHILDE	*Les Romans*	689
GEORGES BOHN	*Le Mouvement scientifique*	695
R. DE BURY	*Les Journaux*	699
GUSTAVE KAHN	*Art*	703
HENRY-D. DAVRAY	*Lettres anglaises*	707
PHILÉAS LEBESGUE	*Lettres portugaises*	712
DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS	*Lettres néo-grecques*	717
DIVERS	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	721
DIVERS	*A l'Etranger* :	
	Allemagne (Henri Albert)	733
	Bulgarie (L. Savadjian)	738
	Italie (J. Murol)	743
	Russie (A. Pierre)	747
	A travers la Presse (Paul Morisse)	750
LÉON DEFFOUX	*Variétés : Le Chien Citron*	755
MERCVRE	*Publications récentes*	757
—	*Échos*	758

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET Cie
116, Boulevard Saint-Germain, Paris

VIENT DE PARAITRE :

AMBROISE VOLLARD

PAUL CÉZANNE

ouvrage orné de huit phototypies d'après des tableaux de Cézanne, et précédé de lettres de MM. Jacques Flach, de l'Institut, et André Suarès.

Un vol. in-16..... 5 fr.

Il a été tiré de cet ouvrage : 100 exemplaires sur vélin de Rives, à 15 fr.

VIENT DE PARAITRE :

WILLIAM SPETH

AUTOUR D'ANVERS

Souvenirs et Récits. — Août-Octobre 1914

Préface d'Émile VERHAEREN

Un vol. in-16..... 3 fr. 50

VIENT DE PARAITRE :

MAURICE GAUCHEZ

AINSI CHANTAIT THYL

1914-1918

Un vol. in-16..... 3 fr. 50

VIENT DE PARAITRE :

LETTRES ET DISCOURS

SUR LES PASSIONS

Cet essai, publié sous l'anonymat, ne manquera pas d'exciter la curiosité du lecteur, qui, en goûtant tout le mérite philosophique et littéraire, cherchera quel en peut être l'auteur.

Un vol. in-16, tiré sur papier vergé, pur fil..... 3 fr.

VIENT DE PARAITRE :

ANDRÉ LAMANDÉ

LA MARNE,

UN ACTE EN VERS, représenté pour la première fois à la Comédie Française, le 13 septembre 1917.

1 plaquette in-16..... 1 fr. 25

Parmi les nombreuses revues qu'on appelle « revues indépendantes » parce qu'elles s'attachent à juger les œuvres sans tenir compte de la situation des auteurs et du bruit qu'ils ont fait dans le monde, il n'en est peut-être pas de plus vraiment indépendante que « Les Marges ».

(Michel Puy : " La Vie ").

Des revues qui puissent servir de guide fidèle, sûr, clair, français ? Le nombre n'en est pas grand, mais l'on ne peut nier que « Les Marges » n'en soient une.

(Henri Martineau : " Le Divan ").

LES MARGES

Revue littéraire fondée en 1903 par M. Eugène MONTFORT

Cette revue, célèbre avant la guerre, a repris, en ces derniers mois, sa publication interrompue par la Guerre.

Depuis sa réapparition, elle a publié un délicieux petit roman posthume de Louis Codet : *César Capéran*, des dessins inédits de Gauguin, des poèmes de Maurice du Plessys, Julien Ochsé, Philippe Chabaneix, Vincent Muselli, Louis Piéchaud, etc., un conte de René Fauchois, une nouvelle d'Ernest Tisserand, des articles littéraires de Jean Viollis, Eugène Montfort, Edmond Jaloux, Toulet, Marcel Coulon, Jules Bertaut, Pierre Lièvre, Paul Æschimann, etc., des chroniques rimées de Fernand Fleuret, des chroniques de Jacques Morland, Fernand Divoire, Maurice des Ombiaux, Philoxène Bisson, etc., etc.

Indépendantes dans leurs jugements, indépendantes dans leurs idées, *Les Marges* poursuivent la tradition du libre esprit français.

La collection des Marges est recherchée par les bibliophiles. Elle a fait prime dans plusieurs ventes récentes.

Les Marges se vendent de préférence par abonnement. L'abonnement d'un an : 15 francs. Tous les bureaux de poste reçoivent les abonnements pour *Les Marges* : 5, rue Chaptal, à Paris.

Les coopératives du front n'ont qu'à les commander aux Messageries Hachette, pour les recevoir régulièrement.

Il n'est pas envoyé de spécimen gratuit. On peut recevoir un des derniers numéros parus en adressant un mandat d'un franc cinquante à l'Administration des Marges, 5, rue Chaptal, à Paris. Deux nos différents : 2 fr. 75.

Articles parus depuis la réapparition : Paul Æschimann : *Les tendances de la jeune poésie française*. — Julien Ochsé : *René Boylesve intime*. — François Dubourg : *Pour un esprit nouveau à l'Académie française*. — Michel Puy : *L'Etat acheteur de tableaux*. — Philoxène Bisson : *Courteline*. — Pierre Lièvre : *Sacha Guitry. Henry Bataille. Les derniers romans de Paul Bourget*. — Michel Puy : *Anatole France et Remy de Gourmont*. — P.-J. Toulet : *Les laideurs officielles*. — Marcel Coulon : *L'actualité de Leconte de Lisle*. — Jules Bertaut : *Un as de la littérature*. — Ambroise Vollard : *Renoir pendant la guerre de 70*. — Léon Deffoux : *Les Origines du Groupe de Médan*. — Maurice des Ombiaux : *Gastronomie et littérature*. — Fernand Divoire : *La Stratégie littéraire*. — *Le Bulletin de l'Académie Goncourt*. — *Anecdotes sur Guillaume Apollinaire* — Joachim Gasquet : *Edmond Rostand pour nous*. — Edmond Jaloux : *l'Anniversaire de la mort de Stuart Merrill*. — Camille Mauclair : *Déclin de l'amour*. — Eugène Montfort : *Mon brigadier Tribouière*, etc., etc.

Contre mandat de dix francs, on envoie tous les numéros des MARGES publiés à la date du 1er février 1919, depuis la réapparition de la revue.

L'abonnement d'un an { **France.... 15 francs.** **Etranger.. 18 francs.**

L'abonnement de deux ans : France : **28.50**. Etranger : **34** francs

Adresser toutes les commandes, aux Marges, 5, rue Chaptal, Paris (IXe)

En dépôt chez CRÈS et Cie, 116, Boulevard Saint-Germain, Paris

ÉMILE BERNARD

L'Esthétique fondamentale et traditionnelle

d'après les maîtres de tous les temps

« Ce petit livre se présente comme une analyse commentée de ce qu'ont pensé et écrit les maîtres... Ce qu'ils ont dit des règles de leur métier est cité, analysé, commenté par un peintre de talent, qui a lui-même longuement songé, beaucoup écrit et souvent parlé en public des directions de l'art contemporain » (*L'Action Française.*)

Prix du volume..... 3 fr. 50

Cet ouvrage n'a été tiré qu'à 250 exemplaires.

Librairie des BIBLIOPHILES PARISIENS, 11, rue de Châteaudun

CHARLES BAUDELAIRE

LES FLEURS DU MAL

Edition critique avec un appendice et une introduction bibliographique

Par PIERRE DUFAY

ET UN PORTRAIT DE CHARLES BAUDELAIRE EN PHOTOGRAVURE

Un vol. in-8 écu, imprimé sur vergé d'Arches, prix ..... 9 fr. 75

72 exemplaires sur Japon en partie souscrits, prix : **40** *fr.*

« Telle qu'elle est conçue et présentée, cette édition nous apporte un plein contentement et réalise un modèle auquel Baudelaire eût applaudi », a écrit Georges Montorgueil et le maître écrivain Laurent Tailhade de conclure :

« Désormais, l'édition des Fleurs du Mal, par Pierre Dufay, comptera parmi les textes qu'il faut avoir lus pour connaître dans son intrinsèque le maître incomparable qui créa, non seulement un frisson, mais une poétique et, par-dessus tout, une forme nouvelle de beauté. »

CAMILLE BLOCH, Libraire à Paris

146, Boulevard Saint-Germain, 146

Achète au comptant

et au plus haut prix

LES ÉDITIONS ORIGINALES OU RARES

DES

GRANDS POÈTES DU XIX^e SIÈCLE

A. de Vigny, Ch. Baudelaire, P. Verlaine, Leconte de Lisle, A. Rimbaud, Stéphane Mallarmé, etc.

LES ÉDITIONS ORIGINALES OU RARES

DES

GRANDS PROSATEURS DU XIX^e SIÈCLE

Chateaubriand, Stendhal, Balzac, Barbey d'Aurevilly, Flaubert, etc.

Les éditions originales de quelques écrivains récents ou contemporains, poètes et prosateurs

(G. Apollinaire, Roger Allard, P. Claudel, Corbière, G. Duhamel, André Gide, Remy de Gourmont, Ch. Guérin, F. Jammes, A. Jarry, Maeterlinck, Mirbeau, Comtesse de Noailles, Ch.-L. Philippe, Rachilde, Jules Romains A. Samain, M. Schwob, André Suarès, Jules Vallès, Colette Willy, Villiers de l'Isle-Adam, etc., etc.)

Il sera répondu immédiatement à toutes offres

L'ÉDUCATION DE LA TROUPE

La Victoire, fruit de quatre années d'efforts gigantesques et de sacrifices que l'on connaît à peine, est devenue une heureuse réalité. De toutes parts, ce sont adresses de félicitations, concerts de louanges et chants de triomphe en l'honneur de l'armée française et des chefs qui l'ont conduite à la Victoire. Quelques esprits chagrins, jamais satisfaits, envisagent déjà la possibilité des rancunes germaniques et les dangers de l'avenir, tandis que d'autres, plus téméraires ou plus ambitieux, insinuent qu'il eût mieux valu refuser d'accorder l'armistice et pousser jusqu'au Rhin par la force des armes. Laissons les uns et les autres à leurs regrets. Rangeons-nous nettement du côté des admirateurs de l'armée et de son œuvre, et demandons-nous plutôt si le moment n'est pas venu d'envisager, en nous plaçant à un point de vue différent de celui auquel nous nous sommes placés jusqu'à présent, les années de guerre qui viennent de se terminer.

Dans tous les ministères et dans toutes les commissions, on travaille à l'élaboration des programmes de reconstruction et de reconstitution : n'y a-t-il pas lieu de chercher à dégager de la guerre d'autres enseignements et d'autres leçons qui, pour ne pas être immédiatement utilisables, pourraient le devenir dans un avenir très prochain ?

Sans envisager le redoutable problème de la réorganisation de l'armée française, sans entrer dans aucun détail de métier, restant dans le cadre d'une étude rapide que les circonstances ne nous permettent pas de pousser à fond, nous voudrions mettre en lumière ce qui nous a paru être les leçons de la guerre, et les appliquer à l'éducation de la troupe.

Un tel travail, même imparfait, ne semble pas inutile. Il nous a déjà été donné d'entendre exposer de dangereux raisonnements et soutenir d'ingénieux et brillants paradoxes. Le danger est d'autant plus grand que leurs auteurs ont parfois des exemples à citer à l'appui de leur thèse, et l'histoire militaire est, comme chacun le sait, la chose du monde que l'on déforme le plus aisément, selon le but que l'on se propose.

Dès le début de notre réorganisation, alors qu'il importera à tous de se mettre à la besogne et de commencer la reconstruction sur des bases solides et sur des fondations éprouvées, il serait regrettable que, seule, l'armée partît du mauvais pied et qu'on lui fit faire fausse route dès les premiers pas. Quelle que soit sa forme et sa force, son organisation et ses effectifs, l'armée française aura encore pendant longtemps un rôle à jouer et une mission à remplir. Pour cela, il importe que l'on mette à profit les enseignements de la guerre et qu'on évite de se laisser séduire par des théories dangereuses pour l'armée et pour la France entière.

§

Les principes directeurs de l'éducation militaire avaient subi d'assez nombreux changements depuis une vingtaine d'années. On pourrait, assez facilement, suivre l'évolution des idées et les fluctuations de la politique en étudiant la succession des circulaires ministérielles, des documents de principe et des préfaces des règlements. Sous prétexte d'évolution, les habitudes et les doctrines avaient été l'objet de modifications souvent nécessaires et parfois malheureuses. Soit par conviction, soit pour demeurer « dans le mouvement » et se plier au goût du jour, certains prenaient résolument la tête du mouvement de réforme et inventaient des plaies imaginaires pour y porter le fer rouge à grand bruit. Les autres suivaient docilement par esprit de discipline, ou même exagéraient l'application des réformes, si leur désir d'avancement devait y trouver satisfaction. A côté de mesures parfaitement justifiées et qui reçurent l'approbation de tous ceux dont l'esprit n'était pas définitivement cristallisé, nous avons assisté à l'élaboration et à l'application des doctrines les plus séduisantes et les plus dangereuses, les plus fausses et les plus décevantes. Les mots les plus funestes semblaient d'autant plus heureux qu'ils étaient

les plus applaudis des partis avancés et il parut que la doctrine de reconstitution serait d'autant meilleure qu'elle serait plus favorablement accueillie par les partisans de la démolition. Sans chercher à faire œuvre de polémique, nous constatons ce que pense actuellement l'immense majorité des officiers français. Nous avons entendu des discussions sur la discipline librement consentie, sur l'armée qui doit se battre non pour vaincre, mais pour la défense la République ; nous avons eu la théorie du soldat citoyen et de l'officier camarade et nous avons vu, également, combien l'imminence du danger faisait rapidement revenir les partisans de ces idées nouvelles à des doctrines plus saines.

Lorsqu'il fallut, parfois, recourir à des procédés violents et à une justice rapide que nécessitait la gravité de la situation, certains ont pu se demander si ces théories dangereuses n'étaient pas à l'origine des défaillances, et si ceux qui les avaient jadis imaginées n'avaient pas une part de responsabilité.

Les armées ont, comme les églises, leurs rites et leurs dogmes. Les traditions de l'armée française étaient le fruit de longs siècles de gloire et de longues habitudes d'esprit. Il était nécessaire de les aborder avec respect et de n'y point porter atteinte à la légère, d'une main maladroite. L'armée française est une armée vraiment nationale. Le schisme était le danger le plus redoutable. Il faillit éclater et les journaux militaires de chaque parti étaient prêts à en publier les articles de foi. Les mots et les qualificatifs les plus respectables cachaient parfois bien des ambitions et bien des concessions. Les plus ardents s'évertuaient à chercher des exemples dans les armées de la Révolution, pour les proposer comme modèles d'ardeur patriotique et de discipline militaire. Nous ferons appel à notre tour à cet exemple qui nous fera entrer de plain-pied dans notre sujet.

Les historiens du siècle dernier, dont beaucoup de manuels actuels se sont inspirés, nous présentent les armées de la Révolution Française comme une bande de gens sans armes, sans organisation, sans discipline, courant à l'ennemi, enflammées par un sentiment patriotique si puissant que les troupes des tyrans ne pouvaient leur tenir tête. La réalité est tout autre et la critique historique actuelle a fait justice de cette représentation inexacte des armées révolutionnaires.

Au début de 1792, l'indiscipline s'est mise dans l'armée royale. Les soldats du roi participent efficacement aux manifestations populaires, et s'enfuient devant les Autrichiens. Ils abandonnent les Flandres, après quelques escarmouches, en avril 1792 ; c'est l'invasion. Danton prend immédiatement d'énergiques mesures, rétablit la discipline pendant l'été, et, en septembre 1792, c'est la victoire de Valmy. Les volontaires de 91, qui sont bons patriotes, amis de l'ordre, intelligents et pleins de bons sens, s'amalgament d'eux-mêmes avec l'armée de ligne. Mais voici le contingent des volontaires de 92, remuants, braillards, indisciplinés, se refusant à toute contrainte, se groupant en « soviets », n'obéissant à aucune autre règle que celle de leur bon plaisir, et rentrant dans les foyers ou aux clubs quand ils jugent avoir suffisamment crié et gesticulé pour sauver la République. A Neerwinden, mars 1793, ils transforment la victoire en défaite et presque en déroute ; les revers se succèdent et c'est encore l'invasion en 1793.

Leurs clubs, leurs orateurs, l'Assemblée les soutiennent. Ils sont restés indépendants et ont évité avec soin de se confondre avec l'armée de ligne. Un de leurs députés approuve hautement cette manière de faire qui a pour but « de ne pas contaminer les volontaires de la Liberté par le contact avec les soldats de métier ».

Les Autrichiens sont à Condé, Lille, Valenciennes ; les Prussiens nous ont repris les Pays Rhénans. Les généraux, même les plus farouches républicains, signalent le danger que fait courir à la défense nationale les bataillons de volontaires de 1792. Il faut une réforme totale de l'armée. Les députés se laissent convaincre par les rapports des commissaires et par les raisons des officiers de métier comme Carnot. Le rapporteur du projet sait trouver la formule qui fait accepter « l'amalgame » : « En récompense de leurs services, les braves soldats de ligne doivent désormais être considérés à l'égal des volontaires nationaux. » A partir de l'automne 1793, deux bataillons de volontaires formeront avec un bataillon de ligne une demi-brigade. Au printemps 1794, l'embrigadement est terminé. Au contact de vieux soldats du Roi, les soldats de la Liberté ont compris la nécessité de la discipline et se sont pliés aux règles qu'ils avaient jadis considérées comme des tyrannies. L'Assemblée et les Ministres ont assuré le rétablis-

sement de la discipline au moyen d'énergiques mesures et au prix de terribles exemples. La victoire de Fleurus (juin 1774) devait être la récompense de leurs efforts.

Nous regrettons de ne pouvoir résumer ici les excellentes études de Louis Madelin sur la discipline dans les Armées de la Révolution. Il nous suffit d'avoir montré qu'il est téméraire de s'affranchir brutalement des vieux principes d'éducation militaire. Ils sont de tous les temps et de tous les pays. L'éducation du soldat n'a qu'un but : préparer la guerre. Il n'y a pas de guerres de conquêtes ou de guerres de défense ; il y a la guerre, c'est-à-dire une crise terrible, un choc formidable dans lequel sont exposées des millions de vies humaines pour le triomphe d'un idéal. Quand il s'agit de courir le risque d'être tué, les sentiments et les instincts qui agitent les hommes sont toujours les mêmes. Le régime politique n'intervient que bien faiblement quand il faut réagir contre la brute et la peur. Pour affronter le danger, pour mener, là où est le devoir, la carcasse qui tremble, ce sont les mêmes sentiments qu'il faut développer aujourd'hui comme il y a un siècle, parce que ce sont les seuls qui peuvent triompher de l'instinct de conservation.

Nous ne voudrions pas désillusionner la Chambre et l'Institut, mais cependant ce serait une erreur de croire que les mobiles qui font agir l'homme au combat sont les grands sentiments qui servent de thème aux orateurs officiels et qui permettent de terminer les discours par une péroraison à grand effet oratoire. Lutte pour le Droit, la Civilisation, la Justice, l'Humanité future... fumées que tout cela ! Non pas que notre soldat ne les comprenne pas, mais parce que ce n'est pas le moment d'y penser. Ce sont d'excellents sujets qu'il faut exposer et développer simplement, dans son langage à lui, au repos, au cantonnement, quand l'homme, confortablement installé, peut écouter dans le calme et réfléchir tranquillement. Mais au combat, nous pouvons affirmer que, pour l'immense majorité des combattants, ce ne sont pas ces grandes idées qui dominent.

Les soldats de l'an II voyaient « la République montrant du doigt les cieux » ; ceux de la grande guerre n'ont jamais eu si poétique vision. Que le lecteur se reporte à l'étude parue dans cette revue sur « la Crainte du danger chez le combattant », qu'il lise les témoignages qu'a recueillis le docteur

Cruchet, et il aura une idée très exacte de la mentalité de nos hommes au combat. A la minute qui précéde l'heure H, le soldat qui va s'élancer à l'assaut ne pense pas au triomphe de la justice et de la démocratie sur le militarisme prussien. Il pense qu'il est relativement à l'abri dans une tranchée, dans un trou de tirailleur ou dans un fossé et que, dans une minute, il va être « sur le plateau », complètement à découvert, que sans doute les mitrailleuses vont « cracher », que dans deux minutes, le barrage boche va se déclancher et que, peut-être, ce sont les derniers instants qu'il vit. Personnellement, et je crois que la plupart de mes camarades sont comme moi, le moment pénible, angoissant, c'est celui où l'on passe de la situation relativement abritée à la situation complètement découverte, c'est le bond dans l'inconnu quând on sort de la tranchée, ce sont les premiers pas vers l'ennemi et peut-être vers la mort. Les vingt premiers mètres franchis, c'est fini, on n'y pense plus ; la brute est vaincue.

Au combat, il ne subsiste chez la plupart des hommes que des instincts, des habitudes et des réflexes. Le colonel Colin écrivait très justement, avant la guerre actuelle, dans une étude sur le combat moderne :

Divers sentiments, des qualités naturelles, des passions, des habitudes luttent contre la peur ; c'est le courage naturel, la confiance dans le chef, le patriotisme, l'esprit de corps, la discipline, etc. Il faut tenir compte encore de sentiments journaliers comme la confiance ou le découragement, des qualités propres à une race, à une catégorie d'hommes.

Le soldat part hardiment à l'assaut parce qu'il sait qu'il le faut, puisque tout le monde le dit et que tout le monde part. « Il faut y aller », parce que c'est l'ordre du chef, parce que son chef de section « y va », en même temps que lui, en avant de lui, parce qu'à droite et à gauche « les copains y vont », parce que derrière lui il y en a d'autres qui y vont aussi, parce qu'il n'est ni un poltron, ni un lâche et qu'un soldat du n^ième régiment n'a jamais « flanché ». Ajoutez à cela la sensasation que tout est bien monté et que l'on va « avoir le Boche », confiance dans le succès, confiance en son étoile, haine du Boche, désir d'en finir, goût du risque, attrait de l'inconnu, possibilité de ramasser un pistolet, un casque, une lampe électrique, espoir du repos, d'une citation, d'une per-

mission, et vous aurez un aperçu de l'état d'esprit du soldat qui va attaquer.

Pour faire braver la mort aux hommes d'action, il faut qu'il soient mus par des passions violentes, des habitudes profondes, des réflexes et des instincts puissants. Sentiment de la discipline, sentiment du devoir, sentiment de l'honneur, telles sont les bases de l'éducation du soldat.

§

Elle est devenue d'une extrême banalité, cette phrase du service intérieur : « La discipline faisant la force principale des armées, il importe que tout supérieur obtienne de ses subordonnés une obéissance entière et de tous les instants. » Le jeune homme qui arrive à la caserne l'écrit dès le jour de son arrivée sous la dictée du caporal préposé aux pages d'écriture; on la lui répète à satiété dans les premières théories ; et cependant, en août 1915, une note du grand quartier général rappelait cette nécessité de la discipline en une phrase saisissante de netteté : « La discipline est à la base de l'éducation du soldat. Une troupe disciplinée se bat bien, une troupe indisciplinée jette ses armes sur le champ de bataille et s'enfuit. » Dans une quarantaine d'années, on pourra illustrer cette phrase de quelques exemples.

Nous avons le fâcheux travers, lorsqu'on prononce ce mot discipline, de l'escorter immédiatement,dans notre esprit, de toute une série d'images brutales, de vexations raffinées et de brimades révoltantes. Nous pensons immédiatement à la discipline allemande dans tout ce qu'elle a pu avoir de dégradant, de bestial et de féroce, l'exagérant encore au point qu'on se demande si le Boche lui-même a pu la supporter. De sorte que, souvent, ce mot de discipline, au lieu de faire naître le respect et la sympathie, provoque la révolte et la haine. Alors que nous devrions estimer la discipline, nous la supportons avec peine ; elle est une contrainte, elle devrait être un soutien.

Il est cependant une discipline française, appropriée au tempérament des soldats de France, justement amoureux de la liberté, discipline qui sait parfaitement atteindre son but sans froisser notre légitime amour-propre et notre susceptibilité. Ferme et paternelle et non brutale et humiliante, c'est la discipline traditionnelle de l'armée française, non pas celle

que certains ont essayé de caricaturer ou de ridiculiser, mais celle que sait imposer et faire comprendre tout officier éclairé et conscient de ses devoirs et de ses responsabilités. Derrière les mots redoutables, on sent la bonté et l'amour du soldat. Le père fait les gros yeux, mais, sous des apparences de rudesse, son cœur, bon et généreux, bat doucement. « L'attention bienveillante du chef, écrit le maréchal Pétain, est conforme aux traditions les plus nobles de l'armée française; elle n'exclut nullement la fermeté. »

La discipline est l'obéissance au chef, quel que soit son grade et sa personnalité, parce qu'il est le chef; obéissance voulue et réfléchie, mais complète, immédiate, absolue. Le soldat discipliné obéit à l'ordre qui est l'expression de la volonté du chef; il exécute cet ordre sans discussion, sans arrière-pensée, quelle que soit l'autorité qui l'a donné et quel que soit le contrôle qu'elle assure. Etre discipliné, c'est travailler dans le sens que désire le chef, c'est aller au-devant de l'ordre, c'est compléter ce qui est omis, c'est suppléer à ce qui n'existe pas. Etre discipliné, c'est faire passer l'intérêt général avant l'intérêt particulier, c'est comprendre que l'on fait partie d'un immense tout dans lequel chacun doit accomplir sa tâche comme si l'œuvre et le sacrifice de chacun étaient indispensables au succès de l'ensemble. Etre discipliné, ce n'est pas être muet, passif et résigné; ce n'est pas faire abdication totale de sa volonté et de sa personnalité, c'est au contraire mettre l'une et l'autre au service de l'ensemble, c'est se confier et se fier au chef, c'est vouloir ce qu'il veut avec toute son énergie et exécuter ce qu'il commande avec toute sa conscience, tout son courage et tout son cœur.

Cette discipline était telle que la concevaient les cadres de l'armée active au début de la guerre : intelligence, courage, volonté, dévouement absolu. Elle n'est ni tracassière, ni violente, ni dégradante; elle laisse place à l'intelligence, au raisonnement et à l'initiative. Elle ne vise pas à enfermer chaque individu dans le même moule en brisant sa volonté et en déformant sa personnalité. Gagner les cœurs, fortifier les énergies, tremper les caractères, tel est son but.

« Vous avez obtenu du soldat français tout ce que vous lui avez demandé, disait récemment à Metz le Président de la République au maréchal Pétain. Vous l'avez compris, vous l'avez

aimé, et il vous a rendu, en obéissance et en dévouement tout ce que vous lui donniez en sollicitude et en affection. »

La discipline française, telle que la concevait le maréchal Pétain, fait notre force et notre honneur. Grâce à lui, se sont établis « entre les chefs et leurs subordonnés des rapports de bienveillance, de mutuelle confiance et d'estime réciproque ». Grâce aux rapides et sages mesures qu'il ordonna, la discipline fut maintenue ou rétablie, ferme mais paternelle, entière mais bienveillante, sévère mais miséricordieuse. Le chef fut plus que jamais celui qui devait ordonner et savait exiger; le subordonné comprit qu'il fallait obéir parce qu'il y allait de la vie de la nation et du salut de la France.

Si tout le monde s'accorde sur la nécessité de la discipline et s'entend sur la manière dont elle doit être appliquée, les opinions divergent sur les méthodes à employer pour acquérir, entretenir ou développer l'esprit de discipline. Nous avons dit comment on avait failli faire fausse route avant la guerre, quel dangereux courant avait provoqué une diminution de l'esprit de discipline et sur quelle pente dangereuse nous étions entraînés. Il avait fallu, quelque temps avant la guerre, un vigoureux coup de barre pour redresser les erreurs et maintenir cet esprit de discipline dont la guerre devait mettre en lumière toute la nécessité et toute la valeur.

Les théories, les exercices, les manœuvres, le cérémonial militaire ne peuvent suffire à créer le sentiment de la discipline dans les cœurs où elle n'est pas, mais ils sont par contre de puissants moyens pour entretenir ou développer ce sentiment dans un sens profitable à l'armée. Ce sont également ces mêmes mouvements, ces mêmes gestes, ces mêmes attitudes qui permettent aux connaisseurs de distinguer rapidement une troupe bien disciplinée de celle qui l'est moins.

Une douzaine d'années avant la guerre, sous l'influence des théories individualistes, sous prétexte de respecter la personnalité du citoyen devenu soldat, et peut-être aussi par désir de changement, nous avons assisté à la glorification de l'instruction individuelle. L'instruction de chaque homme de recrue devait être considérée comme un véritable problème social. Le brave caporal qui lisait péniblement sa théorie dans son manuel du gradé, dont les feuillets froissés et maculés attestaient un long et pénible apprentissage, devait se transformer en un

petit pédagogue. Il ne s'agissait plus d'affirmer qu'on disait mon commandant au major qui prépare la mobilisation, tandis qu'on appelait Monsieur le major le médecin au képi à velours cramoisi, il fallait expliquer les raisons de cette anomalie et donner cette explication sous diverses formes, selon qu'on s'adressait au soldat X bachelier ou au soldat Z illettré. Notre caporal devait obtenir de chacun des hommes de son escouade « une soumission entière et une obéissance de tous les instants » non pas parce qu'il était caporal et qu'il portait deux galons de laine sur chaque manche, mais parce qu'il se montrait digne d'être leur chef. L'idéal eût été que l'escouade se constituant en soviet, le caporal en fût devenu le chef immédiatement élu. Par sa conduite, son habileté, son instruction, ses qualités morales, il devait obtenir tout naturellement de ses hommes la fameuse discipline librement consentie. Et pour mieux lui en montrer la nécessité, on lui enleva le droit aux fameux « deux jours de consigne », terreur des nouveaux venus. Notre professeur n'eut même plus la possibilité de mettre ses élèves en retenue ! Il eut la consolation de partager à ce point de vue le sort de tous les gradés, jusques et y compris les lieutenants.

Ces mesures faillirent amener des désordres, un relâchement de la discipline ; l'armée perdit encore un peu de son prestige, à tel point qu'elle ne trouva plus à recruter ses cadres inférieurs, ni ses officiers. Tel est le danger de ces théories séduisantes, mais inapplicables ; théories d'idéalistes qui pensent que les hommes sont tous raisonnables et instruits et que le soldat qui va « à la corvée d'épluchage des patates » a lu, et compris, *Grandeur et Servitude Militaires*.

Quelques incidents regrettables, que le Boche ne manqua pas d'exploiter pour conclure que l'armée française tombait en déliquescence, obligèrent ceux que n'aveuglait pas l'esprit de parti à comprendre qu'on faisait fausse route. Le règlement de 1913 est précédé d'une préface et d'un exposé des motifs qui débute ainsi :

Une enquête faite en 1911 et au début de 1912 auprès des généraux commandants les Corps d'armées et des chefs de Corps a fait ressortir que le règlement du 15 mai 1910 sur le Service Intérieur des Corps de Troupe ne permettait pas, si bien conçu qu'il fût, d'assurer, en toutes circonstances, la bonne exécution de ce service.

Pour qui sait ce que parler veut dire, on voit de suite que c'est l'aveu de la faillite des idées nouvelles. Le règlement qui leur donnait force de loi n'avait pas pu vivre trois années de paix ! Le nouveau Service Intérieur s'efforçait de préciser le devoir de chacun et les droits de tous. Il rappelait aux colonels « qu'aucune influence étrangère au service ne devait peser sur ces décisions ». Il rendait aux caporaux un peu d'autorité et de prestige ; désormais, ils n'iront plus à la salle de police le jour où il plairait à leurs élèves de jouer un mauvais tour au maître, et leur besogne journalière est ainsi fixée : « Le devoir le plus important des caporaux est de donner l'exemple de la discipline, de la bonne conduite, de l'exactitude et de la bonne tenue. Si cet exemple et les conseils qu'ils donnent ne suffisent pas à maintanir le soldat dans la bonne voie, ils usent des moyens de répression que le présent règlement leur accorde. » Et cette simple phrase rétablit l'ordre dans la chambrée !

Nous n'avons fait qu'effleurer ce sujet, mais nous espérons néanmoins avoir fait apercevoir au lecteur que les théories les plus séduisantes sont souvent impossibles ou dangereuses à mettre en application. En matière d'éducation militaire, il faut serrer la réalité de très près et ne pas s'illusionner sur les sentiments des individus ou des foules. L'éducation militaire s'adresse à des esprits simples, souvent à peine cultivés, frustes et naïfs, prompts à l'enthousiasme et au découragement. Leur éducation n'exige pas des explications transcendantes, incompréhensibles pour eux et ennuyeuses pour tous. Ils veulent qu'on soit juste et qu'on soit bon. Nos jeunes recrues ne demandent qu'à être dirigées et conduites d'une main ferme mais paternelle, assez habile pour ne jamais les brimer et assez énergique pour faire rentrer dans l'ordre ou écarter définitivement tout fauteur de troubles et tout dangereux meneur.

Les sentiments de discipline, de devoir et d'honneur sont fort bien compris de la masse, mais il leur faut une manifestation plus sensible, plus extérieure, plus directe. Une religion qui n'aurait ni ministres, ni culte, ni rites ne pourrait pas être populaire, active, agissante ; de même une discipline sans cérémonial, sans marques de respect, sans mouvements engendrant des réflexes, ne saurait être collective, efficace et

puissante. Les gestes, les traditions, les rites de discipline ont pour but de développer ce sentiment. Il faut que certains actes deviennent automatiques, que certains mouvements passent à l'état de réflexes, si nous voulons que l'éducation militaire atteignent le but qu'elle se propose : la discipline du champ de bataille.

Certains esprits ont pu croire que les mouvements de maniement d'armes, les mouvements dits d'école de compagnie ou de bataillon, les formations de parade étaient les derniers vestiges des ordonnances royales et les restes d'anciennes pratiques des armées de métier, auxquelles s'attachaient encore quelques militaires routiniers incapables de faire autre chose que de se conformer strictement aux règlements. Sous prétexte que le tirailleur qui vise rapidement un ennemi soupçonné n'a pas besoin de savoir mettre l'arme sur l'épaule pour lâcher son coup de fusil, il semblait que ce mouvement pouvait disparaître. Sous prétexte qu'à la guerre, on n'évolue pas en colonnes de bataillon ou en ligne déployée, certains pourraient considérer comme du temps perdu les journées employées à l'école de section, de campagne et de bataillon. J'imagine qu'aucun officier n'a eu la simplicité de croire, avant la guerre, qu'on emploierait sur le champ de bataille les mêmes formations serrées que sur le terrain d'exercices pour une revue ou un défilé. Le but de ces exercices est de créer la discipline du rang, d'obtenir et d'affermir la discipline collective. Ils transforment la foule en une troupe, la cohue mouvante, impulsive, impossible à diriger en une masse qui se meut, s'arrête, converse, se couche avec ordre et selon une volonté. Chacun a sa place à tenir, son rôle à jouer, son ordre à exécuter.

Les commandements qui nécessitent ces mouvements engendrent, par la spontanéité de l'exécution, le réflexe de discipline. Par le dressage individuel préalable, par sentiment de l'ordre, par imitation, un ordre bref suggère une exécution immédiate, la volonté du chef entraîne instinctivement l'obéissance de la troupe. C'est en cela que ces exercices d'un autre âge, qui paraissent si éloignés des réalités du champ de bataille, sont, au contraire, une préparation directe à la guerre. Le soldat qui obéit par réflexe à l'ordre d' « en avant, marche! » sur le champ de manœuvres obéira à ce même ordre sur le

champ de bataille. Habitué à être sur le même rang que ses camarades sur le terrain de manœuvres, il cherchera encore à y rester quand ils se porteront en avant sous le feu. Joint à tous les autres sentiments qui agissent en lui au moment du départ pour l'assaut, sentiments qui se contrarient et peuvent se neutraliser, cet automatisme peut être le poids qui fait pencher la balance, et l'argument suprême qui fait bondir le soldat en avant, avec ses camarades, derrière son chef.

Nous savons tous que ces exercices sont souvent peu sympathiques au troupier, parce qu'ils sont parfois si mal conçus et si mal conduits qu'ils deviennent énervants, fastidieux et qu'ils finissent par engendrer le sentiment inverse de l'esprit de discipline. Chacun de nous a vu un sous-officier commander pendant une demi-heure des « demi-tour à droite » successifs à une section d'individus lamentables qui arpentaient, à un pas désespérant, une cour de quartier monotone. Notre soldat n'aime pas, comme il dit, « faire le Jacques » ou « faire le singe ». Ceux qui ont connu, pendant les après-midi de juillet, les séances de trois ou quatre heures consécutives d'école de bataillon et d'école de régiment, dans une plaine sans ombre, sous un soleil implacable, à deux heures de marche de la garnison, comprendront combien il est naturel que l'homme les exècre et quel est le danger d'exercices ainsi conduits. C'est par la répétition fréquente d'un mouvement que s'acquiert le réflexe et non par la durée de ce mouvement. En fatiguant les nerfs et l'attention de l'homme, on aboutit à une manœuvre demi-bonne et bientôt mauvaise. Or, ces exercices doivent, pour atteindre le but que l'on se propose, être exécutés d'une manière impeccable. Fatiguer la troupe à tel point qu'on est obligé d'admettre la nonchalance de l'allure ou la médiocrité de l'exécution, c'est admettre qu'un ordre peut être mal exécuté. Puisqu'il s'agit toujours et partout de préparer l'homme au combat, il faut se rapprocher autant que possible de la physionomie du combat : crise violente et intense de courte durée qui exige une dépense considérable d'efforts et à laquelle succède une longue période de détente nerveuse. Ces exercices seront donc fréquents et très courts, mais le chef exigera de sa troupe le maximum d'énergie et une discipline absolue.

A ceux qui pourraient encore douter de l'efficacité de la discipline du rang, nous opposerons les leçons de la guerre.

C'est à ces mouvements d'ordre serré qu'ont eu recours, dans les moments de crise, les chefs énergiques qui sentaient que la troupe leur échappait sous l'action de la fatigue, de la peur ou des mauvais sentiments. Au début de 1916, un corps de troupe, après s'être magnifiquement battu, ayant laissé plus de la moitié de son effectif sur le terrain, arrive au repos, le matin, dans un village. A midi, son chef reçoit l'ordre de partir à l'attaque. Les hommes, qui comptaient sur quelques jours de repos après un mois de combats incessants et glorieux, qui avaient déjà lavé leur linge et installé leurs cantonnements, parurent déçus par un tel ordre. Aussitôt rassemblés, les commandants de compagnie firent faire à leurs unités un quart d'heure de rang serré, le chef de corps fit défiler tout le monde devant lui, et jamais unité ne parut si belle et si bien en main qu'au départ de ce village. On se battit encore avec autant d'ardeur, et le repos suivant eut lieu deux mois après.

Aux derniers jours d'août 1914, une brigade de formation récente, lasse de battre en retraite, manifeste des signes de défaillance. Son chef n'hésite pas ; il la rassemble en carré, sous les obus, la fait manœuvrer comme sur le terrain d'exercice, adresse à tous un suprême appel et un terrible avertissement, et l'engage, le soir même, dans la bataille où tous se conduisent admirablement.

En 1917, un colonel est informé qu'un mouvement d'indiscipline se manifeste dans son régiment et est sur le point d'éclater. Il prescrit immédiatement une marche, au cours de laquelle il commanda pendant une heure les mouvements d'école de régiment, et rentra à son cantonnement musique en tête. Les esprits étaient calmés, la discipline et l'ordre étaient rétablis.

C'est par centaines que l'histoire détaillée de cette guerre fournira de tels exemples, et c'est par centaines que l'histoire des guerres précédentes en fournit également. On peut dire que chaque fois qu'un flottement et une hésitation se manifestent dans la troupe, le chef énergique n'a qu'un bon moyen pour faire sentir sa présence, manifester sa volonté et assurer son autorité, c'est de recourir aux antiques procédés de l'ordre serré, les seuls qui lui permettent de reprendre toute sa troupe en main par un seul geste, un seul ordre et de ramener les

indécis, les timides ou les fortes têtes dans le chemin de la discipline, de l'honneur et du devoir.

Sans vouloir citer aucune des nombreuses instructions des divers commandants d'armées, qui, tous, ont insisté sur la nécessité et l'efficacité des mouvements d'école de section et de compagnie pour rétablir la discipline et la cohésion, nous constaterons seulement que, plus nous avancions dans la guerre, plus nos règlements tendaient à établir une forte discipline du rang. L'expérience des combats semblait devoir en montrer chaque jour davantage l'impérieuse nécessité.

On en était arrivé à établir, surtout pour les petites unités, de véritables schémas dans lesquels tous avaient leur place assignée, marquée, ordonnée. Spécialistes, mitrailleurs, caporaux, serre-files, chefs de section, liaisons, capitaines, tous devaient se tenir à un emplacement bien déterminé et nettement désigné. Si, d'autre part, on s'efforçait de conserver l'initiative de tous et la souplesse de l'ensemble, il n'en est pas moins vrai que l'on en était arrivé à imposer une formation de combat aussi minutieusement définie que l'était, avant la guerre, la colonne de bataillon, par exemple. Il ne s'agit point de discuter si le schéma était bon ou médiocre, nous constatons seulement que l'on avait été amené à conclure, après trois ans et demi de guerre, que la bataille actuelle, par suite de l'extrême dilution des formations qu'elle impose, ne pouvait être conduite que si la discipline du rang était sévèrement observée. Le mouvement en avant de l'infanterie en liaison avec l'artillerie, condition absolue du succès dans la nouvelle tactique, n'était possible, profitable et exploitable que si l'ensemble conservait une certaine rigidité, de manière que le chef, à quelque échelon qu'il soit placé, fût toujours capable de commander et de diriger, de faire sentir sa présence et de donner son impulsion.

Enfin, et c'est peut-être l'exemple le plus frappant qui nous vient à l'esprit pour appuyer notre thèse, voyez l'armée anglaise.

Chacun connaît l'état d'indépendance de l'Anglais, le prix qu'attache le citoyen britannique au respect absolu de la liberté individuelle, le désintéressement quasi total qu'il affectait avant la guerre pour les mouvements d'ensemble et les parades militaires. Il suffit aujourd'hui de passer quelques heures dans une région occupée par l'armée britannique pour se

rendre compte de son extrême discipline. Les longues files de camions qui transportent vivres et munitions suivent les routes en obéissant à une discipline de marche rigoureuse ; les attelages polis, astiqués, reluisants, marchent en ordre parfait, leurs hommes, soit qu'ils aillent aux cantonnements, sac au dos, soit qu'ils aillent aux travaux, soit qu'ils se rendent aux douches, vont en ordre, au pas cadencé, sans négligé, ni débraillé. C'est que l'armée anglaise avait vite compris que la discipline la plus sévère était la condition *sine qua non* de son organisation et de la victoire, et que, pour l'obtenir rapidement et complètement, il était indispensable qu'elle soumît ses hommes et ses cadres à une discipline collective de tous les instants. Tous en ont senti la nécessité et admiré les résultats. Leur esprit réalisateur s'est plié de bonne grâce aux exigences des circonstances en faisant abstraction des traditions séculaires et des habitudes anciennes.

Mais, disons-le de suite, afin qu'on ne soit point tenté de tirer de l'exemple britannique des conclusions qui seraient complètement fausses appliquées aux Français, si l'Angleterre a pu mettre sur pied l'armée admirable qui, de juillet à novembre 1918, a attaqué le Boche sans répit, contribuant si puissamment à la victoire des Alliés, c'est que cette discipline collective existait déjà. La foule anglaise est disciplinée ; elle aime la netteté et l'ordre. Mais ce sont surtout les sports qui ont discipliné le peuple britannique. Les joueurs de foot-ball ont depuis longtemps reconnu que l'élément principal de supériorité des équipes anglaises était leur constante et parfaite discipline de jeu. Il en est ainsi dans tous les sports, et chacun sait que tous les Anglais les pratiquent avec ferveur.

Il me fut donné, un jour, d'assister à une fête sportive offerte par une brigade britannique.

Les lecteurs connaissent cet exercice qui consiste à placer deux équipes d'une douzaine d'hommes de part et d'autre d'une longue corde et à les faire tirer sur cette corde jusqu'à ce qu'un camp entraîne l'autre au delà d'une certaine limite. Cet exercice de lutte de traction se pratique également dans nos casernes. Je ne l'ai jamais vu faire sans que les hommes ne se présentent en désordre, ne poussent des cris, ne changent de place, n'accompagnent leur effort d'oh hisse ! retentissants et que le tout se termine par un bruyant pêle-mêle

inextricable. Chez les Anglais, je vis se présenter en ordre deux équipes de beaux gaillards bien musclés; chacun se mit à sa place, assura sa prise, et la lutte de traction commença sur un coup de sifflet de l'arbitre. Elle dura une dizaine de minutes. Tous les équipiers obéissaient, sans mot dire et avec une discipline d'ensemble extraordinaire, aux gestes que faisait lentement, doucement le chef de chaque équipe sur lequel chacun d'eux avait les yeux constamment fixés. Force, ordre, silence, discipline, c'était superbe. Ce jour-là j'ai compris toute la valeur éducative et disciplinaire des sports, et j'ai compris aussi pourquoi l'Angleterre avait pu réaliser, pendant la guerre, le véritable tour de force militaire qu'elle a accompli.

§

L'esprit de discipline se manifeste quotidiennement par des formules, des gestes ou des attitudes que l'on peut grouper sous la dénomination de marques extérieures de respect. Leur emploi journalier en atténue la valeur éducative, mais en accentue l'impérieuse nécessité.

La question des appellations est très secondaire, quoiqu'elle ait pris, à un certain moment, une importance extrême, parce que la politique s'était mêlée à cette question où elle n'avait, à mon sens, rien à faire. Le soldat s'en désintéresse, car il ne lui coûte nullement d'appeler son capitaine « mon capitaine » et il ne lui a jamais semblé qu'il humiliait le médecin en l'appelant « Monsieur le Major ». La plupart des médecins militaires ne s'en trouvaient eux-mêmes nullement humiliés; quant aux officiers, s'ils tiennent à leur appellation, ils sont loin d'être intransigeants, puisque, dans la majorité des régiments de cavalerie, on qualifiait l'adjudant du titre de « mon lieutenant ».

Il en est tout autrement du salut militaire, parce que l'inférieur manifeste son respect et sa déférence vis-à-vis du supérieur, lequel, en rendant le salut, témoigne de sa sollicitude bienveillante... et de sa politesse.

Il n'est pas, je crois, ni un général, ni un chef de corps qui, au cours de cette guerre n'ait dû rappeler, à plusieurs reprises, l'obligation du salut pour tous.

Il a même fallu intervenir avec énergie, et une circulaire assez récente du Ministre de la guerre autorisait les officiers à faire rentrer immédiatement à leurs corps les permission-

naires qui « oubliaient » ostensiblement de saluer leurs supérieurs. Le soldat français est obligé de faire effort pour saluer. C'est une constatation regrettable chez le peuple le plus poli du monde, réputation qui d'ailleurs tend à disparaître dans certains milieux, même réputés bien éduqués. Parmi ceux qui ne saluent pas, il y a le mauvais soldat, l'esprit fort, qui affecte de ne pas saluer et ne veut pas consentir à ce geste qu'il considère comme humiliant. Il y a le roublard, le dégourdi qui, par bravade et forfanterie, veut passer, aux yeux de ses camarades « bonnes poires », pour le « type dessalé qui la connaît » et qui sait se défiler. Il y a le sot qui, pour échapper à la nécessité du salut, contemple d'un air absorbé les étalages ou les pavés. Enfin, il n'y a pas mal de petits jeunes gens de tous les grades et de toutes les situations, dont la suffisance et l'importance sont au-dessus des lois de la politesse et des règles de la discipline. J'ajouterai qu'il y a beaucoup trop de jeunes officiers qui négligent de se faire saluer et surtout de saluer leurs supérieurs ou leurs égaux.

La circulaire ministérielle a raison : il faut être impitoyable. Qui ne salue pas est indiscipliné. Par mauvais esprit, par forfanterie, par sottise ou par impolitesse, celui qui ne salue pas manque à une des règles les plus absolues de la discipline militaire. Saluer, c'est exécuter un ordre ; c'est dire à l'inconnu que l'on salue : je m'incline devant vous, parce que vous êtes le chef ; je respecte en vous le supérieur, l'armée française et la loi française. Et le supérieur, qui est tenu de rendre le salut, exprime à son tour le respect de l'uniforme et sa sympathie pour ses subordonnés.

Les militaires exercés ne s'y trompent pas. La manière dont les hommes d'un corps de troupe rendent le salut leur donne immédiatement une idée de l'esprit de discipline qui y règne. Le premier acte d'indépendance des soldats russes révoltés et des éléments boches indisciplinés a été de s'abstenir de saluer leurs officiers. Le salut militaire ne crée pas la discipline, mais il l'affirme. Tous les soldats de France doivent saluer.

Les attitudes militaires développent et confirment la discipline individuelle et la discipline collective. Nous le répétons encore, parce qu'on l'oublie trop souvent dans toutes les discussions sur l'éducation militaire, celle-ci s'adresse à des âmes simples, facilement accessibles aux impressions de force, de

respect, pour lesquelles la manière dont se manifeste un sentiment a plus d'importance que la valeur propre de ce sentiment. Avant qu'il vienne à l'esprit de chacun de nos hommes de rechercher pourquoi il doit obéir à son lieutenant, il lui obéit depuis longtemps. Il a appris, dès en arrivant au service, que ce lieutenant doit être un monsieur puissant et distingué, puisque tous le saluent, puisque la sentinelle lui présente les armes, et on ne l'aborde qu'avec respect, pour lui causer talons joints. Tous les raisonnements ne prévaudront pas contre cela. Supprimez brutalement les attitudes de respect et, du même coup, l'indiscipline naîtra et s'étendra rapidement. Lisez les journaux récents, les récits de l'arrivée des troupes allemandes à Berlin, et si les correspondants constatent que les soldats boches défilent en ordre, rendent les honneurs et saluent leurs officiers, vous pouvez conclure qu'une forte discipline règne encore dans l'armée allemande.

C'est le caporal qui apprend aux recrues à se placer au garde à vous en parlant à un supérieur qui, le premier, crée la discipline, discipline des gestes et des attitudes accompagnant celle des cœurs et des caractères.

Caporaux, braves paysans fiers d'aller montrer au pays vos galons de laine, petits employés heureux d'avoir acquis un peu d'autorité, c'est vous qui, à force de patience, êtes les artisans de la discipline française. Les chansonniers vous ont gentiment blagués, d'autres, plus méchants, ont essayé de vous représenter comme de petits tyrans, eux-mêmes tyrannisés, et pourtant, votre mérite est infini. Votre langage n'était certes pas toujours châtié et vous aviez peine à éviter les barbarismes, mais vos intentions étaient bonnes et votre cœur était droit.

En temps de paix, vous accomplissiez chaque jour le métier le plus difficile et la tâche la plus ingrate, et depuis quatre ans votre bon esprit et votre dévouement ne se sont pas démentis un seul jour. Le dernier règlement d'avant-guerre vous avait rendu un peu de prestige et d'autorité, la dernière instruction de la guerre vous confia la direction de ces petits groupes qui, agissant sous votre impulsion au moment de l'assaut, devaient percer les lignes ennemies et décider du succès. Braves caporaux, pendant la paix comme pendant la guerre, votre tâche fut toujours rude et difficile. Toujours, quelle que fût la difficulté et le danger, vous l'avez accomplie

jusqu'au bout. Semblables aux imagiers inconnus qui sculptèrent les pierres de nos cathédrales, vous avez par votre labeur, votre bravoure et votre sang édifié la plus grande France.

§

La leçon de la guerre est bien évidente : les troupes qui se battent bien sont celles qui manœuvrent bien. Nous en appelons à tous ceux qui ont été en mesure de juger, et qui veulent bien se prononcer sans esprit de parti, en toute indépendance. Tous diront que les bonnes troupes au feu sont celles qui saluent bien, marchent bien, manœuvrent bien.

Cette leçon de la guerre est bonne à proclamer dès aujourd'hui. Pendant une trentaine d'années, nous allons assister à l'épanouissement de toute une littérature de guerre, qui ne sera certainement pas toujours très véridique. Les historiques des corps de troupes, eux-mêmes, passeront sous silence les défaillances momentanées, ou les voileront habilement. C'est dès maintenant qu'il ne faut pas hésiter à dégager les leçons des faits, maintenant que nous pouvons aller le front haut, maintenant que nos drapeaux, tous nos drapeaux sans exception, se sont couverts d'assez de gloire pour permettre de parler avec franchise et loyauté. Notre vitalité militaire et notre discipline française se sont suffisamment affirmées pour que l'on puisse avouer les erreurs et parler des défaillances. L'armée a accompli sa tâche glorieuse, il faut qu'elle sache profiter de l'enseignement de la guerre. Il ne s'agit pas de classer les armes, les corps de troupe, les origines, les professions ou les recrutements. Nous déclarons simplement, en nous plaçant à un point de vue plus élevé, que, pendant toute la guerre, les troupes qui se sont battues avec le plus d'acharnement, de vigueur et d'héroïsme sont celles chez lesquelles la discipline était ferme et forte. Ce sont celles qui saluaient correctement, qui avaient la coquetterie de leur uniforme, de leurs cantonnements et même de leurs tranchées, ce sont celles qui défilaient bien, qui marchaient en ordre sur les routes, qui travaillaient sans relâche, qui manœuvraient de façon impeccable, et qui, chaque jour, accomplissaient leur tâche par patriotisme; par devoir : en un mot, ce sont les troupes disciplinées.

Nous voulons ignorer les noms des corps de troupe qui, au

début de la guerre en particulier, ne firent pas honneur à leur uniforme ; mais il est certain que la raison primordiale de leur défaillance fut le manque de discipline. Qualifiez ces causes d'absence de cohésion, surprise psychologique, qu'importe ; en dernière analyse, c'est un manque de discipline.

Parmi les régiments actifs, ce furent ceux auxquels il manquait une forte discipline collective, ceux qui craignaient l'effort, ou ceux dont les cadres ne se rendaient pas compte que plus une troupe est jeune, plus il lui faut une discipline particulièrement ferme. Pour les régiments de réserve, on a mis en avant le défaut d'instruction professionnelle des cadres. Ceci n'est pas une raison suffisante, à notre avis ; la preuve en est que la plupart de nos régiments de réserve se sont admirablement battus, surtout par la suite.

Erreur des cadres, certes. Cadres qui n'ont pas pu, étant donné la rapidité de la mobilisation et de la concentration, reprendre en main la foule des mobilisés et la transformer en une troupe solide et disciplinée. Cadres qui ont cru qu'il suffisait d'entonner un couplet patriotique pour aller au Rhin et qui croyaient qu'un bel enthousiasme allait les conduire, sans nulle autre aide, sur le chemin de la gloire. Et surtout, cadres qui n'ont pas voulu attribuer à la discipline du rang, à celle qui s'acquiert par les mouvements, les attitudes et les rites de chaque jour, l'importance capitale qu'elle devait avoir.

Ils ont cru qu'il suffisait de payer d'exemple après s'être fait apprécier, et parfois ridiculiser, pour leur bonne volonté ou leur douce paternité. Et voilà qu'aux premiers obus, leur troupe lâchait pied, les cadres sont tombés. Leurs hommes revenaient en désordre, parfois sans armes et quelquefois pillant les habitants qu'ils remplissaient d'effroi. Aux questions qu'on leur posait, ils n'avaient qu'une réponse qu'ils croyaient pouvoir être une excuse : « Nous avons perdu tous nos chefs ; alors on ne pouvait plus tenir ! » C'est à ceux-là que faisait allusion le fameux ordre du jour du général Joffre à la veille de la bataille de la Marne : « Le moment n'est plus de regarder en arrière. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne saurait être tolérée. » La troupe vraiment instruite et disciplinée se bat quand elle a perdu tous ses officiers ; elle se bat encore, même quand il n'y a plus de chefs, parce qu'il se trouve toujours un soldat énergique pour prendre le commandement

et montrer le devoir ; elle se bat quand même jusqu'au dernier, parce que, quand il n'y a plus de gradés, il reste l'ordre, l'ordre impérieux, la volonté du chef.

Tous se ressaisirent devant l'imminence du danger. Ce fut la Marne. Elles sont tombées, nos belles troupes du début de la guerre; nos corps d'élite se sacrifièrent, la victoire leur sourit. Le sacrifice de la fleur de notre jeunesse, de l'élite de notre jeunesse, de l'élite de notre armée, de nos beaux régiments et de milliers d'officiers ne fut pas vain. L'aventure avait failli amener un désastre, la leçon avait été coûteuse, mais elle devait profiter à l'armée entière. On comprit que la guerre qu'il fallait désormais conduire ne pouvait se contenter de proclamations enflammées et de comparaisons audacieuses. Il fallait entretenir le souffle patriotique et l'ardeur guerrière que la victoire venait de ranimer, afin de continuer la lutte et d'en faire accepter les sacrifices; mais il fallait, en plus, profiter des merveilleuses qualités du soldat français pour établir et exiger une discipline absolue, condition indispensable de la victoire.

C'est aux moyens et aux procédés dont nous avons exposé rapidement la valeur éducative, que les chefs et les cadres subalternes eurent naturellement recours. La discipline fut établie, discipline française, ferme et bienveillante. Aussi beaucoup d'entre nous furent-ils surpris de lire dans les journaux les plus dévoués à l'armée des articles demandant que les périodes de détente fussent consacrées au repos absolu. La troupe devait demeurer dans ses cantonnements et ne rien faire, pas même une heure d'exercice par jour. C'était oublier que l'oisiveté est mauvaise conseillère, et c'était, en outre, faire preuve d'une ignorance totale des moyens efficaces pour maintenir la discipline; tant il est vrai que l'on peut être un très grand écrivain, avoir une sollicitude extrême pour l'armée et demander l'adoption de mesures qui amèneraient rapidement la ruine de la discipline.

La discipline subit, au printemps de 1917, une crise redoutable. Le soldat français, auquel on avait fait entrevoir la victoire prochaine, était désillusionné.

Pessimiste et inquiet, il se laissa tenter par de criminelles sollicitations. On fit courir dans les rangs de certains corps de troupe les bruits les plus infâmes sur les officiers et sur les gradés. On fit croire, à quelques esprits, que, si le soldat

secouait le joug de ces profiteurs de la guerre, qui se faisaient si crânement tuer pour mieux profiter, sans doute, il hâterait la conclusion d'une paix sans victoire. On sait le reste.

Ce sera l'éternel mérite du maréchal Pétain d'avoir rapidement et intégralement rétabli la discipline au moment où elle devenait plus indispensable que jamais. Tous les soldats de France savaient qu'ils trouveraient en lui un chef avare de leur sang, ennemi des tentatives coûteuses et peu productives ; il leur sembla, à juste raison, qu'ils avaient en lui un défenseur. On se répétait les principes si sages et maintes fois confirmés par l'expérience de la guerre, et tous savaient « que les expériences n'étaient plus de mise ». Quelques actions longuement préparées et bien conduites ramenèrent la confiance, les récompenses furent largement distribuées et le cours des permissions ne subit plus de dangereux retards. Sans réclame, sans popularité tapageuse, malgré son abord froid et sévère, le maréchal Pétain devint le chef aimé de l'homme de troupe. Sans tolérer aucun laisser-aller, en évitant tout surmenage inutile, la discipline française, ferme et bienveillante, devait nous conduire aux jours les plus glorieux.

§

Avant d'exposer les conclusions d'ensemble, but de cette étude, nous voudrions signaler une tendance fâcheuse de l'esprit actuel : c'est la manie du paradoxe. Sous prétexte que les honnêtes gens n'ont pas d'histoires, seuls les malhonnêtes gens font retentir et la cour et la ville du bruit de leurs exploits.

Peu de temps avant la guerre, le thème habituel des chansons à succès de café-concert était les amours chevaleresques et la générosité attendrissante des apaches et des souteneurs. La Mariolle et le Grand Frisé avaient pris la succession de Roméo et Juliette et d'Héloïse et Abelard. Une pièce toute récente ne semble-t-elle pas indiquer que pour être un héros, portant fourragère et Légion d'Honneur, il faut avoir volé sa maîtresse et failli tuer un agent ? La chose aurait peu d'importance, si elle n'avait tendance à devenir une règle générale. L'esprit populaire aime les violents contrastes, le pauvre devenu puissant, le forçat homme d'honneur ; mais à force de répéter, partout et toujours, ces brillants paradoxes, on finit par faire croire qu'ils sont la vérité de tous les jours. C'est en créant une

telle mentalité que l'on en arrive à faire considérer que la discipline est une vieille chose démodée et inutile, puisque les meilleurs soldats sont les anarchistes, les révoltés, les antimilitaristes ou les vauriens. Théories dangereuses et funestes, qui séduisent les âmes simples, facilement accessibles à la pitié et toujours prêtes au pardon !

Je ne conteste pas que certains antimilitaristes d'avant-guerre et que quelques indisciplinés de caserne ne se soient très vaillamment battus, mais je me refuse à croire que tous ont été de bons soldats. Et même, quand cela serait vrai, est-ce une raison pour laisser dans l'ombre les honnêtes gens? Interrogez les chefs et demandez-leur si les clients des conseils de guerre ne sont pas les mêmes que ceux des tribunaux correctionnels ou de la cour d'assises? Ils vous diront que bien peu ont un casier judiciaire vierge et que presque tous ont un feuillet de punitions lourdement chargé. Interrogez-les tous, depuis le caporal jusqu'au général en chef, et demandez-leur si les braves de leur escouade ou de leurs armées ne sont pas les honnêtes gens ? Ils vous diront que ceux-là se sont bien battus, qui vivaient dans la paix une vie de labeur, de devoir et d'honneur.

Le bon goût, la pondération, la justesse, la mesure sont parmi les principales qualités de l'esprit français. Conservons-les précieusement et, par je ne sais quel bizarre amour du paradoxe, n'allons pas donner dans le ridicule, le grotesque et le mensonge. Les vainqueurs, ce sont les troupes disciplinées; les bons soldats, ce sont les bons citoyens. Voilà la leçon de la guerre, voilà ce qu'il ne faut se lasser de répéter, voilà ce qu'il faut avoir à l'esprit quand il s'agira d'organiser l'après-guerre.

La discipline militaire n'est qu'une forme particulière de la discipline sociale. Le mauvais soldat est rarement un bon citoyen. L'obéissance aux lois civiles est aussi difficile à obtenir que la soumission aux règlements militaires. C'est une des tâches des éducateurs, depuis le père de famille jusqu'aux écrivains, en passant par le maître d'école et l'officier, de donner à tous le sentiment d'une discipline nécessaire. Il faut l'imposer à l'enfant, l'exiger des jeunes gens, la faire comprendre aux hommes, la faire aimer de tous. Ne nous payons pas de mots, lorsque l'avenir de la France est en jeu. Ne prenons pas comme

modèle de discipline la violente contrainte prussienne. Liberté et discipline ne s'opposent pas. Le peuple libre n'est pas celui chez lequel règnent la licence et le désordre. C'est celui qui respecte et honore les chefs qu'il s'est donnés, qui accepte sans contrainte leur autorité, parce qu'ils sont les défenseurs de la liberté du pays. Loin d'être un obstacle à la liberté, la discipline en est la condition nécessaire. Gardons notre tempérament français, cultivons les qualités de notre admirable race. Pour obtenir les belles roses dont nous admirons le plein épanouissement, le jardinier en a soigneusement écarté les lianes et les ronces sauvages, il a élagué les rameaux improductifs qui accaparaient la sève généreuse, il a discipliné l'arbuste. Pour que la race française puisse se développer librement et harmonieusement, pour que l'arbuste soit vigoureux et que les fleurs soient belles, il faut une forte discipline sociale et militaire, l'une et l'autre se soutenant et se complétant.

Dans quelques livres qui ont obtenu un immense succès, et dans de nombreux articles, d'excellents Français expérimentés et audacieux, sages et clairvoyants ont étudié dans quel sens il fallait modifier nos méthodes de travail et nos habitudes pour assurer notre avenir et profiter de la victoire. Tous concluent à la nécessité de réformes profondes dans l'ordre économique et à une discipline sociale dont chacun devra comprendre la nécessité. Ces conclusions peuvent intégralement s'appliquer aux choses d'ordre militaire.

Ce que sera l'armée d'après la guerre? Il serait téméraire de le préciser. On peut penser cependant que les réserves seront plus utilisées que jamais et que le maintien de cadres nombreux, instruits, convenablement rétribués s'imposera pour assurer l'encadrement des millions de réservistes et ne pas commettre à nouveau les fautes si chèrement payées au début de cette guerre. En outre, l'accroissement du nombre et de l'importance des spécialités nécessitera le maintien de ces cadres et leur instruction intensive. La fin du système de la nation armée permettra une réduction importante de la durée du service actif, réduction nécessitée d'autre part par des questions budgétaires et par les exigences de la main-d'œuvre agricole et industrielle. Mais, quelque nombreuse et quelque bien outillée que soit cette armée, elle ne vaudra que par la discipline et l'instruction de ses cadres et de ses soldats, con-

dition qui sera satisfaite si, à la base de l'éducation de la jeunesse française nous posons le principe de l'énergie, de l'action et de la discipline.

Si nous voulons, et il n'est pas un Français qui ne le veuille, éviter de nouvelles et effroyables hécatombes, si nous voulons vivre librement dans une France régénérée et respectée, si nous voulons travailler et produire selon les aptitudes et le génie de notre race sans immobiliser pendant trois ans les forces vives de la nation à la garde des frontières, il faut dès maintenant prendre les mesures convenables. Dans sa famille et surtout à l'école, l'enfant devra apprendre la nécessité de l'action énergique, la beauté de la vie intense, la valeur de la discipline sociale. Les militaires ne demandent pas à l'instituteur français de copier le maître d'école allemand, de faire manœuvrer leurs élèves comme à l'exerziserplatz et de les faire sortir de classe en colonne, au parade-marsch. Si l'instituteur français veut mettre à profit certaines méthodes d'éducation de nos ennemis, car tout n'est pas méprisable dans leur enseignement, ce n'est certes pas dans l'imitation stupide de pratiques militaires grotesques qu'il faut aller chercher des enseignements applicables à notre mentalité. En revanche, nous devons méditer ce jugement, encore tout d'actualité, que portait le P. Didon sur l'école allemande : « C'est à l'aide de cette action insensible sur le cœur, la mémoire et les premiers rêves de l'enfant que l'esprit national se façonne. A mesure que l'enfant grandit et qu'il passe de l'école au gymnase et du gymnase à l'Université, l'action devient plus intense et elle atteint dans l'Université son énergie totale. Plus j'ai étudié l'Allemagne, plus j'ai acquis la conviction qu'elle était entre toutes les institutions de l'Empire, celle qui contribuait avec une efficacité sans rivale à faire la patrie allemande. » Enfin, l'instituteur pourra avantageusement chercher d'utiles modèles d'application des sports dans l'école anglaise, afin de développer chez ses élèves le goût de l'action énergique et disciplinée, éducatrice des muscles et des volontés.

Les militaires français demandent que l'instituteur les aide dans leur tâche, qui deviendra de plus en plus complexe et difficile par suite de la réduction du temps de service actif, la forme nouvelle prise par l'instruction militaire et l'importance des réserves. Avec tous les Français, nous demandons que l'é-

cole enseigne à l'enfant le respect du chef, le sentiment du devoir, le culte de l'honneur, l'amour de la Patrie. La génération d'éducateurs qui va désormais enseigner la jeunesse française aura fait la guerre. Beaucoup auront été officiers, un certain nombre auront même demandé à le rester. Tous auront constaté, nous l'espérons du moins, l'exactitude des conclusions que nous avons exposées dans les pages précédentes. Les faits auront été pour eux un long développement de ces principes. Ils auront, présents à la mémoire, de multiples exemples pour illustrer leurs leçons, assez de scènes vécues pour frapper l'imagination des enfants, assez de souvenirs personnels pour les guider dans leur enseignement. L'école française ne doit pas être une école de chauvinisme; elle doit encore moins être une école de pacifisme bêlant et d'humanitarisme béat. Nous devons mépriser le professeur boche du *Deutschland über alles* et garder notre vieille devise: « France d'abord ». Ce sont les sages paroles de M. Lavisse qui devront sans cesse être présentes à l'esprit du professeur français : « C'est à l'école de dire aux Français ce qu'est la France... Si l'écolier ne devient pas un citoyen pénétré de ses devoirs et un soldat qui aime son fusil, l'instituteur aura perdu son temps. »

Enfin, lorsque l'instituteur sera appelé à participer, de concert avec certains officiers peut-être, aux œuvres post-scolaires, il trouvera l'occasion de développer et de parfaire son enseignement, en expliquant et raisonnant ce qu'il avait dû se contenter d'affirmer aux enfants. Les sports auront, pour l'adulte, une valeur éducative considérable. Rationnellement conçus et pratiqués avec méthode et discipline, ils auront la plus heureuse influence.

Disons-le, en passant, il ne s'agira pas, comme cela se faisait avant la guerre dans de nombreuses sociétés sportives, de jouer aux soldats et de passer chaque dimanche à caricaturer la discipline et les exercices militaires. L'armée ne tire aucun profit de ces dressages préalables, tandis qu'elle pourra, à l'exemple de l'armée anglaise, largement profiter des habitudes d'hygiène, d'ordre, de discipline que les sports auront fait acquérir à de robustes adultes.

C'est donc à l'école qu'il faut demander de former et d'entretenir la passion patriotique, dont dépendent tous les autres éléments de la victoire. « Sans un patriotisme sincère, écrivait

le général Colin comme conclusion à son livre sur les Transformations de la guerre, sans un patriotisme de bon aloi, plus profond que bruyant, les jeunes hommes ne se soumettent pas volontiers aux servitudes de l'éducation militaire. L'armée n'a ni cohésion, ni discipline; on ne trouve plus à recruter le corps d'officiers. »

Si l'armée reprend dans notre France la place à laquelle elle a droit, elle sera la grande éducatrice de la nation. Rendue à son vrai rôle, qui est d'organiser les forces vives du pays pour faire respecter nos frontières si glorieusement reconquises, l'armée française, école d'énergie, de discipline et de devoir, contribuera, en même temps et par ce fait même, à donner à la France entière confiance en sa force, en sa vitalité, en sa mission civilisatrice.

Gardons-nous bien de prêter une trop grande attention aux faiblesses constatées, et de généraliser quelques malheureux propos. Gardons-nous des conclusions hâtives ou intéressées. Perdons cette dangereuse habitude du paradoxe et ne jugeons pas sur quelques cas particuliers, mais sur l'admirable conduite de l'ensemble. Voyons notre route, avec un regard clair et un jugement droit, sans passion, sans haine et sans rancune. Pour reconstruire, faisons appel au jugement de tous les hommes de bonne volonté, au bon sens de la masse, à l'expérience de ceux qui ont vu et qui ont su voir. Ceux-là diront : L'armée française a donné tout ce qu'on attendait d'elle. Elle a glorieusement rempli sa mission. La réputation de dévouement, de bravoure, d'héroïsme de ses officiers et de ses soldats ne s'est pas démentie. Ses traditions d'honneur et de vaillance sont plus vivantes que jamais. Des doctrines dangereuses avaient failli la menacer en ébranlant les principes fondamentaux de son organisation. Mais la race est bonne. Que la victoire ne nous égare pas! Ne faisons pas fausse route!

Aujourd'hui comme toujours, la discipline fait la force principale des armées. Elle fait aussi celle des peuples. Donnez-nous des Français, de vrais Français, et nous ferons des soldats, de vrais soldats de France, invincibles.

ROGER MAURICE.

DE L'UTILITÉ DU FAUX BRUIT

La foule, enfant qu'apaise une innocente ruse.
LUCRÈCE.

Aux intéressantes pages consacrées dans cette revue par M. A. Dauzat aux faux bruits et légendes de la guerre (1) je me permettrai d'ajouter quelques remarques en me plaçant à un point de vue spécial, celui de l'utilité et de la nécessité biologique du faux bruit (2). Pour certains lecteurs au courant des belles études philosophiques de Jules de Gaultier j'aurai probablement l'air d'enfoncer une porte ouverte, mais peut-être pas pour beaucoup d'autres.

(1) *Mercure de France* du 16 juillet 1918.

(2) Celui qui voudrait entreprendre l'étude approfondie des bienfaits — et des méfaits — des faux bruits et fausses nouvelles de la grande guerre aurait, je pense, deux choses à faire. D'abord une classification des documents, ensuite une évaluation, un bilan, pour chacun d'eux. Cette deuxième partie du travail exigerait un long temps. Par la lecture d'un grand nombre de journaux, par une enquête verbale faite dans les milieux les plus divers, il faudrait établir l'effet et la durée d'un faux bruit, les impressions et répercussions qui s'en suivirent. Voici un exemple : Dès le début de 1915, une idée germa dans des milliers d'esprits et c'était : « Cela ne peut pas durer, cette guerre de tranchées, il va y avoir un grand coup et puis la fin de la guerre dans six mois. » De là le faux bruit du « grand coup », bruit qui se fit entendre ensuite de nombreuses fois. Cette idée « cela ne peut pas durer » s'accompagnait d'une représentation simpliste et enfantine d'une guerre brève se terminant par une immense bataille courte et décisive. Les gens qui çà et là venaient parler d'une longue suite de nombreuses batailles et opérations d'usure etaient fort mal reçus. Le mauvais effet de ce faux bruit fut que bien des travaux ne furent pas faits qui auraient pu être entrepris de suite. Beaucoup de gens restèrent dans le provisoire, attendant la fin très proche, au lieu d'agir et de produire. D'autre part, cette croyance fit prendre et reprendre patience à bien des personnes qui n'auraient pas pu supporter l'idée d'une guerre longue de quatre à cinq ans. Mais il y a quelque chose de plus important encore à mettre en balance. Sans la dite croyance, beaucoup de gens disposant d'argent auraient employé tous leurs efforts et toute leur ingéniosité à faire des provisions. Il y aurait eu de brusques hausses de prix, beaucoup d'objets et de denrées peu périssables auraient disparu de la circulation, et l'on se représente facilement les formidables colères de tous ceux qui, manquant d'argent comptant, n'auraient pu en faire autant.

Pour la classification, il y a deux grandes divisions qui me paraissent s'impo-

Je commencerai par déduire l'utilité du faux bruit en partant de la légende, puis je citerai quelques exemples, ensuite je n'aurai que quelques mots à dire sur la biologie du faux bruit, car sa genèse a été exposée pour le principal par M. Dauzat. Ceci m'amènera à parler de la foule, être collectif, et enfin du rôle du mirage mental dans la vie de l'homme.

Il est incontestable que certaines belles légendes de l'histoire sont éminemment utiles. Une grande partie des ouvrages qui s'intitulent « la Morale en actions » est faite de légendes. Autour d'un brin de réalité la légende se cristallise.

Voyons, par exemple, celle de Cambronne. On n'est aucunement d'accord sur ce qu'a dit — ou sur ce qu'aurait dit — le brave général à Waterloo, et il peut même n'avoir rien dit du tout. Il n'en est pas moins certain que cette légende, née probablement très peu après la bataille, est d'une grande utilité militaire et sociale. Elle glorifie, à juste titre, tous les vaillants qui, en réalité, dans le cours de l'histoire, ne se sont pas rendus, et il importe peu que cela soit réel ou non pour Cambronne en particulier. La légende les donne en exemples.

J'en reviens maintenant à sa cristallisation et j'imagine le phénomène comme suit : Le brin de réalité, c'est la bravoure reconnue de Cambronne. Après la bataille, des grognards auront dit : « Et Cambronne ? Qu'a-t-il fait ? Qu'a-t-il dit ? » — Leur réponse constitue le premier dépôt, le faux bruit. Les particules toutes semblables de ce premier dépôt proviennent de quelques centaines de cerveaux de soldats, cerveaux ayant de nombreux points de ressemblance, esprits sans cesse orientés dans le même sens. « Les mêmes causes produisent les mêmes effets » (Dauzat, *ibid.*). Mais pourquoi le même effet encore plus tard ? Pourquoi un effet identique sur les millions de cer-

ser : 1° La formation collective, selon la bonne expression de M. A. Dauzat ; c'est celle dont j'ai esquissé la nature au cours de cet article ; 2° La formation individuelle : ce sont les fausses nouvelles, les canards, les ballons d'essai, etc..., bref toutes les formations provenant d'un individu plus ou moins ingenieux. On serait amener ici à collectionner aussi les formations provenant de plusieurs personnes se concertant, par ex. conseils de gouvernement, cénacles influents, etc..., et à les englober toutes sous le nom de « version ». La « version » destinée au public lui donne un aspect de la réalité d'un événement, aspect choisi de telle façon que certaines choses restent dans l'ombre alors que d'autres, bien éclairées, apparaissent au premier plan. Les documents de la première division se caractériseront pour l'observateur en ce qu'ils donnent une impression de naturel, de naïveté, de volition inconsciente, de non-calculé. Ce sont les faux bruits proprement dits, émanations de foules ou de public. Les documents de la deuxième classe donneront l'impression d'artificiel, de fabriqué, de voulu conscient, de calcul.

veaux des contemporains et descendants, cerveaux si divers, esprits et caractères très dissemblables ? Pourquoi la même réaction ? Pourquoi la cristallisation dans un même système, avec des axes de même direction ? — Parce que tous ces cerveaux se trouvent momentanément, au récit de Waterloo, dans un même état psychologique : le besoin de glorification des héros. Dans bien d'autres cas, c'est le besoin de consolation qui constitue l'état commun à une multitude de gens de tempéraments et de caractères très divers. Ici on voit poindre le rapport entre la foule, être collectif, et l'enfant, rapport que je développerai plus loin.

Le brin de réalité, la brindille de Stendhal (1), recouvert d'un premier dépôt, c'est le noyau de la légende. Si donc il y a des légendes éminemment utiles et qui se conservent pendant des siècles, ou seulement pendant des mois, on en déduit que leur faux bruit, leur fait naissant, doit être utile. Mais ce n'est là qu'une présomption. En effet, ce petit objet encore informe, brindille légèrement recouverte, peut fort bien, par exemple, n'avoir aucune utilité comme beau modèle de dessin alors que la légende qui s'en suivra sera une magnifique et brillante masse cristalline digne de figurer dans une vitrine du musée de l'histoire. La déduction n'étant donc pas rigoureuse, il faut procéder en sens inverse, par l'observation directe de cas particuliers et par leur rapprochement.

Une des plus belles cristallisations nées de la guerre, c'est l'ensemble des histoires à propos du mirifique obus Turpin. Sur une brindille réelle à deux branches : l' existence certaine de Turpin, d'une part, et, d'autre part, le fait certain que quelquefois des combattants sont tués, sans blessures apparentes, par la commotion très proche d'une explosion, le faux bruit naît dans des milliers d'esprits. C'est l'idée : « Le nouvel obus Turpin tue à grande distance. » Ce faux bruit a réconforté, encouragé un grand nombre de personnes de l'arrière. Il leur a donné de l'espoir. Ensuite, il a convenu à tant de gens parce

(1) Il est bon de rappeler que l'introduction du terme « cristallisation » en psychologie est due à Stendhal, l'historiette qui en est le point de départ n'étant peut-être plus présente à la mémoire du lecteur. D'après le souvenir que j'en ai, Stendhal visitant des grottes souterraines en compagnie d'une belle dame d'Italie voit des cristallisations. Ils rencontrent un jeune officier autrichien qui tombe amoureux de la dame. C'est le coup de foudre ! Alors l'amoureux magnifie extraordinairement tous ce qui a trait à la belle personne. De là l'ingénieux et utile rapprochement. Il est fécond.

qu'il était à rayon élastique, si je puis dire, et cela suivant le tempérament, le degré d'information, le caractère de chacun. 800 mètres! 50 mètres! 10 à 15 mètres! J'ai cru, comme tant de personnes, au nouvel obus Turpin dans ces dernières limites de 10 à 15 mètres, limites que je qualifiais alors de raisonnables (!). Les lettres que j'ai lues étaient précises. Un brigadier d'artillerie écrit : « Mon capitaine a visité l'usine de fabrication. Elle est dans les Pyrénées. On ne peut pas produire beaucoup à la fois, car les ouvriers ne peuvent pas travailler plus de deux heures de suite à cause des exhalaisons dangereuses. Ils sont obligés de boire beaucoup de lait, etc... » — Une autre lettre, plus scientifique, dit : « L'explication est simple : un obus à mélinite ancien tue sans lésions externes, rien que par la commotion, à un mètre ou deux, et de par la brusque différence de pression artérielle. Turpin a pu étendre l'action efficace à 10 mètres et on espère bientôt arriver à 50 mètres. » — M. Dauzat dit fort bien : « Le faux succès, une fois démenti, cause une désillusion aussi déprimante que l'action d'une catastrophe ou d'un revers (1). » C'est exact dans bien des cas, par exemple lors de la fausse nouvelle d'un corps d'armée allemand capturé à Guise, lors de la grande retraite de 1914. Mais ce n'est plus le cas lorsqu'il s'agit d'un faux espoir basé sur un faux bruit destiné de par sa nature à ne pas être démenti avant une date lointaine et vague. A-t-on vu plus tard une désillusion suivie d'abattement chez tous ceux qui avaient cru à l'histoire de l'obus Turpin? — Lorsque l'on venait à en parler en 1915, tous s'esclaffaient : « Etions-nous assez jobards! » — Voilà ce que l'on entendait dire ; cependant je vais trop loin en écrivant « tous », car dans certaines couches inférieures de la foule et du public certaines parties de la légende resteront en conservant la dureté du cristal. Ainsi l'histoire de l'état-major ennemi tué en train de dîner dans la salle à manger d'un château. Chaque convive tenait encore qui son verre, qui son couteau, etc... Un obus Turpin avait éclaté dans la cour, à une quinzaine de mètres! Cette légende, avec ses pittoresques détails, sera perpétuée par certaines publications populaires et à bon marché.

Le faux bruit de trahison, ce noyau des classiques légendes de trahison de l'histoire, a pour brindille centrale une idée

(1) *Mercure de France* du 16 juillet 1918, p. 251.

générale vraie : « Dans toutes les guerres il y a quelques traîtres. » Ce faux bruit « consolateur » est très utile comme calmant. Il explique simplement un phénomène en réalité bien trop complexe pour des milliers d'esprits. Les explications forcément très longues et touffues qui, par l'accumulation consciencieuse des documents et par leur comparaison, cherchent à serrer de près l'insaisissable réalité qu'est par exemple une grande bataille, ne conviennent qu'aux gens qui ont le temps de lire et qui peuvent les comprendre. Elles sont plus ou moins différentes les unes des autres, généralement partiales volontairement ou non, et même quelquefois contradictoires, parce que ce sont des produits individuels de spécialistes, d'historiens. Lorsque l'une d'elles nous donne une belle impression de vérité, ou de vraisemblance, c'est qu'un historien de talent a su avec art dégager les grandes lignes du phénomène, celles qui s'imposent presque unanimement comme les plus probables. Le faux bruit de trahison, considéré dans sa fonction explicative, apparaît par contre comme un produit naturel sans art ni artifice. C'est comme un inconscient processus de guérison de l'être collectif blessé. Après l'explication par une trahison, explication si piètre pour l'esprit calme et au courant de l'histoire des peuples, après la brusque et brève colère collective qui s'en suit, le calme s'établit dans la foule. Elle est satisfaite, parce qu'elle croit avoir compris. Mais il y a là quelque chose d'autre encore que le besoin de sauvegarder l'amour-propre national, quelque chose de noble et de généreux; au héros reculant après une magnifique défense, la foule crie : « Seule la trahison a pu te vaincre ! » Elle glorifie à juste titre le héros.

Une remarque intéressante a ici sa place : un être collectif, foule ou public, bien constitué, qui parvient à supporter plusieurs années de guerre, prend de l'expérience, ce qu'il n'aurait aucunement fait en temps de paix — et pour cause. Beaucoup de ses illusions successives auront disparu en leur temps, comme tombent les écorces du fruit. L'esprit d'un enfant, bien constitué, peut aussi mûrir au cours de quelques années de dures vicissitudes. N'est-il pas curieux de constater qu'il a fallu encore à une certaine époque et à une multitude de personnes une explication par la trahison à propos de la surprise de Verdun (fin février 1916; voir Dauzat, *ibid.*), alors que les

mêmes gens s'en sont fort bien passé à l'occasion de surprises de bien autre envergure en mars et en mai 1918? Il n'empêche que la foule aura toujours la faculté de se faire d'autres mirages.

C'est un faux bruit de trahison qui a donné naissance à la curieuse légende de la vieille femme de Dixmude. C'est à cette vieille « qui s'était appuyée au bras de nos soldats et qui avait mangé à leur gamelle » qu'était dû le repérage par l'ennemi de la distillerie abritant nos canons. Au départ, « son cadavre gisait au pied des ruines de la distillerie et sous ses jupes apparaissait un uniforme allemand» (1) ! Pour que *le Temps*, journal fort bien fait et qui sait ce qui convient au public, ait publié cette explication consolatrice, c'est qu'il l'a jugée très utile, dans le moment. La censure a laissé l'historiette intacte, malgré un détail vraiment peu flatteur pour le soldat français, en réalité né malin, et qui serait incapable, d'après cette légende, de reconnaître un Allemand déguisé en femme alors qu'il a vécu avec lui. Elle sait fort bien ce qu'elle fait, la censure, lorsqu'elle ne touche pas à des faux bruits créateurs d'espoirs ou consolateurs ne risquant pas d'amener après eux désillusion et accablement. On se représente facilement le début de la cristallisation pour ce cas. La vieille femme a dû exister, car les cas sont nombreux de vieilles gens n'ayant pas voulu quitter leur cave malgré bataille et bombardement. Les soldats ont dû lui donner à manger. Après l'abandon de l'endroit, lequel abandon a dû se faire probablement de façon hâtive, certains auront demandé : « A propos,et la vieille? — Quelle vieille? — Notre vieille, celle qui mangeait avec nous. » — Après quoi il aura suffi de quelques loustics qui auront lancé : — « Ça devait être un espion boche,votre vieille! » Et le reste se comprend.

§

Le fait qu'un grand nombre de faux bruits peuvent se classer comme créateurs d'espoirs et d'autres, fort nombreux aussi, comme consolateurs, amène à voir un rapport entre la

(1) Je cite de mémoire et à quatre ans de distance je me demande si ma mémoire est bien fidèle en ce qui touche la source. Cette très pittoresque historiette a paru dans *le Temps* quelques jours après l'abandon de Dixmude. Je la revois en première page, au haut de la dernière colonne à droite et imprimée en petits caractères.

foule ou le public, être collectif, et l'enfant. En y regardant de plus près, on voit que la foule comprend comme des étages, comme des publics divers, pouvant avoir des points de comparaison avec des enfants de différents âges. Quelquefois même, à propos de certaines questions, on peut voir tous ces publics manifester ensemble une même opinion tout à fait enfantine. Pourquoi tout cela ? Pourquoi l'ignorance, la faiblesse de jugement, l'émotivité sont-elles communes à la foule, être collectif, et à l'enfant ? Un peu d'observation donne la réponse à cette question. Causons au cours de la vie, par exemple, avec des citadins, et entendons-les causer. Ce seront des artisans, des employés, des marchands, etc... Beaucoup d'entre eux sont entrés dans la vie pratique après leurs études primaires, d'autres un peu plus tard ; avec eux, on peut considérer bien des hommes appartenant aux professions dites libérales, lesquels une fois leurs études terminées ne se sont plus occupés que de leur spécialité et qui lisent tout au plus leur journal du matin (1). Depuis le début de la guerre, tout ce public est composé, pour la grande majorité, des gens d'âge et d'expérience. Eh bien, nous serons frappés d'un fait général : chacun de ces hommes est bien devenu un homme dans sa spécialité et dans ce qui s'y rattache, mais, s'il s'agit d'autre chose, il a à peu près la mentalité d'un bon élève du certificat d'études primaires ou d'un jeune lycéen. Certes, dans la vie ordinaire du temps de paix, beaucoup de ces hommes, par prudence, réserveraient leur jugement à propos de questions auxquelles ils ne peuvent pas comprendre grand chose; pour beaucoup d'autres, c'est tout simplement parce qu'ils n'éprouvent pas alors le besoin de penser, d'anticiper, d'imaginer. Mais en temps de guerre, leur émotivité est tout autre. A ce propos, certaines personnes diront : « C'est effrayant comme la bêtise du public a augmenté depuis la guerre. » Ce jugement est superficiel. Ce qu'ils appellent la bêtise, cette chose faite principalement d'incapacité de jugement, d'ignorance et d'inexpérience, ne varie que très lentement en temps ordinaire, si tant est qu'alors elle varie. En temps de guerre, elle est beaucoup plus apparente, voilà tout. La chose est bien compréhensible, car une foule de questions diplomatiques, militaires, économiques sont alors forcément exposées au public,

(1) Voir Dauzat, *ibid.* Le cas du médecin-major.

lesquelles en temps de paix restent réservées à une élite de spécialistes, et étant donné son émotivité du moment le public forcément réagit, imagine, anticipe. J'ai fait remarquer plus haut qu'à l'encontre du jugement superficiel précité, le public prend quelque expérience au cours d'une longue guerre.

Tous les hommes dont je viens de parler sont les éléments qui constituent l'être collectif, foule ou public, ou l'un de ses étages. Pendant le cours de leur journée, tous vivent de leur vie spéciale et de leur vie intime, ils pensent et agissent comme individus, en hommes d'expérience dans leur spécialité; pendant ce temps l'être collectif dort. Lorsqu'ils lisent leur journal le matin, puis, lorsqu'à certaines époques de la guerre, ils prennent connaissance du communiqué, alors ils ne sont plus dans leur spécialité, ni dans leur intimité; ils pensent comme éléments de foule, l'être collectif est réveillé (1). Chacun de ces éléments est alors, en fait de capacité de jugement et d'anticipation, à la hauteur du certificat d'études primaires ou des premières années de lycée. Ainsi donc, si l'ignorance, la faiblesse de jugement, l'émotivité, etc... sont communes à la foule — ou au public — et à l'enfant, c'est parce que l'homme une fois entré dans la vie pratique ne se développe, en général, que dans un seul sens. Personnellement je me revois aujourd'hui assez bien comme élément d'un être collectif à certaines époques (guerre russo-japonaise, guerre des Balkans, révolution russe, etc...). Je dis « aujourd'hui », parce que, bien naturellement, dans le moment on ne se voit pas. Par rapport au mirifique obus Turpin j'avais la mentalit du lycéen de 13 à 14 ans, lecteur de Jules Verne, discutant avec des amis de son âge la question de la conformation intérieure de la terre (*Voyage au centre de la Terre*) ou celle de la vitesse d'un obus capable de quitter notre globe (*De la Terre à la Lune*). Lorsque j'y réfléchis aujourd'hui, je comprends que je n'étais pas plus capable d'émettre une opi-

(1) Il ne faut pas confondre cette conception d'un être collectif vivant d'une vie intermittente, faite de longs sommeils et de courts réveils, avec la vie générale de l'individu en tant qu'élément d'une même nation ou d'un même peuple. Cette dernière vie n'est pas intermittente, car dans celle-ci l'individu vit constamment, à chaque instant, très consciemment soumis aux lois et aux mœurs. Tolstoï écrit : « La vie de l'homme est double : l'une, c'est la vie intime, individuelle, d'autant plus indépendante que les intérêts en sont plus élevés et plus abstraits; l'autre, c'est la vie générale, la vie dans la fourmilière humaine, qui l'entoure de ses lois et l'oblige à s'y soumettre. » On pourrait donc dire que la vie de l'homme est triple.

nion raisonnable à 50 ans qu'à 13 ans sur la très difficile question de la possibilité d'augmentation du rayon d'efficacité d'un explosif.

Ainsi la foule pense comme l'enfant, elle chante, rit, pleure, tempête et casse, comme lui. Elle est souvent ingrate et oublieuse comme l'enfant, quelquefois perspicace comme lui. Tout récemment le vers de Lucrèce que j'ai mis en tête de ces remarques vint à ma connaissance ; c'est ce qui me décida à les rédiger, parce que ce vers du génial poète est une justification.

§

Revenant aux deux principales classes de faux bruits, je laisse maintenant de côté le faux bruit consolateur; son rôle se joue par rapport aux événements du passé et j'ai dit qu'il y avait là comme une manifestation de guérison chez l'être collectif. L'autre classe comprend tous les faux bruits créateurs d'espoir; ceux-ci ont trait à l'avenir. Etant de leur essence amplificateurs, ils appartiennent à la catégorie de l'illusion. Dans les moments où l'individu pense ou manifeste en tant qu'élément de foule ou d'un public, par exemple lors de la lecture du journal, il y a illusion collective. J.-H. Rosny dit fort bien : « L'homme est essentiellement créateur de mirage (1). » Pour ce qui suit j'ai besoin de préciser et de dire « créateur d'illusions » ; c'est du reste très probablement ce qu'a eu dans l'esprit ce penseur en disant « mirage ». En effet, en disant mirage mental, chose qu'il ne faut, bien entendu, pas confondre avec hallucination (2), on introduit forcément par l'emploi du mot « mirage » le rapport avec mirage physique. Qui dit « mirage » dit « amplification d'une réalité ». Donc le mirage, au mental comme au physique, est formé d'une part de réalité et d'une part d'illusion. C'est seulement cette dernière part que l'homme crée.

(1) *Mercure de France* du 16 juillet 1918.

(2) Au Sahara, un voyageur fatigué et malade peut éprouver une hallucination visuelle que ses compagnons n'ont pas. Par contre, la vue de tous les membres d'une même caravane est affectée lorsqu'il y a mirage. Dans ce dernier cas, il existe toujours un objet réel qui peut même être en réalité au-dessous de l'horizon. Lors d'un mirage, l'image très amplifiée est quelquefois encore agrandie par une image renversée. Si l'on utilise le phénomène physique du mirage en le transposant dans l'ordre des idées et que l'on dise « mirage mental », en parlant ainsi au figuré, on doit conserver la relation entre la figure que l'on fait et le phénomène physique qui l'a suggérée. Un mirage mental aura donc toujours sa partie réelle et sa partie illusoire, par définition.

Je pense que la formation de l'illusion est un phénomène d'adaptation aux circonstances de la vie et je crois qu'on peut faire voir cela dans le cas de l'homme qui lutte. D'une part, cet homme amplifie le résultat qu'il est destiné à atteindre, résultat futur qui n'est autre chose que l'ensemble des réalités possédées par lui au début de l'entreprise, mais un ensemble transformé ; d'autre part, il amplifie dès le début ces réalités, et en particulier sa valeur personnelle. Un exemple rendra cela plus clair. Considérons un jeune homme qui entreprend quelque chose, par exemple un bon ouvrier installant une petite industrie ou un magasin. Il a pour lui sa valeur réelle, puis, éventuellement, un petit capital et peut-être quelques véritables amis. Notre homme entrevoit dans l'avenir une belle réussite, sinon une grande tout au moins une moyenne fortune. Revoyons-le dix ans plus tard : le résultat obtenu, le réel, c'est qu'il a abouti tout au plus à faire vivre plus ou moins bien sa famille ainsi que lui et en arrivant peut-être à mettre quelque argent de côté. S'il avait pu voir par avance cette réalité il y a dix ans, il en aurait fait bien moins et se serait contenté de vivre au jour le jour, sans entreprendre, à la façon de certains tempéraments faibles et atones, lesquels sont sans illusion parce qu'incapables de former des mirages, c'est-à-dire d'avoir un idéal quelconque. Ainsi donc, pour obtenir le résultat au bout de dix ans, il a fallu la réalité du début, valeur personnelle, etc..., choses réelles qui se retrouvent transformées dans ce résultat, plus l'illusion ; il a fallu le mirage, somme des deux choses. Or la vie de cet homme nous montre que la partie illusoire du mirage l'a puissamment soutenu, aidé et stimulé, dès le début et en cours de route. L'illusion est créatrice d'effort (1), comme la réalité. L'homme

(1) Le fait particulier de l'amplification de sa valeur personnelle par l'individu qui lutte est des plus intéressants à étudier par l'observation directe de certaines catégories de gens. Je l'ai fait pour le joueur d'échecs et pour l'escrimeur dans un opuscule intitulé : *Un des aspects de l'illusion du joueur d'échecs* (Paris, Preti et Delaire, 85, Faubourg Saint-Denis). Dans ce mirage mental qui a soi-même pour objet, il y a donc deux parties : la valeur réelle de l'individu à un certain moment, puis son illusion que l'on pourrait appeler ici la sur-estime. Y a-t-il des cas et des ensembles de cas où ces deux grandeurs peuvent dépendre l'une de l'autre ? Peut-on établir un aspect de cette illusion en tant que dépendant de la valeur réelle ? Je pense que oui. L'homme de grande valeur réelle n'a qu'une petite illusion, mais il en a toujours quelque peu. L'homme de petite valeur, luttant et ayant obtenu déjà quelques succès, si minimes soient-ils, a une très grande illusion. Entre ces deux extrêmes on peut situer les autres individus. On peut exprimer cette opinion provenant de l'observation par une formule qui trouve son application aussi bien dans le cas d'un seul et même individu observé au cours de sa vie que dans celui de

dont je parlais plus haut dira mélancoliquement et souvent même en cas d'assez belle réussite : « Certains de mes espoirs ne se sont pas réalisés. » Il ne voit pas que sans ces espoirs stimulants, enfants de son illusion, il ne serait pas arrivé à obtenir le résultat. Les efforts provenant de l'illusion furent nécessaires dès le début et en cours de route à cause de l'imprévu, de l'imprévisible, des accidents, des obstacles nouveaux surgissant çà et là, etc... Si l'illusion n'avait pas été là, si ce mirage mental qu'est l'idéal ne s'était pas produit, le pauvre petit résultat, en général si modeste, n'aurait pas été réalisé. On voit donc qu'il s'agit d'une transformation d'énergie, d'une question de mécanique pratique. Pour tout ce que l'homme entreprend, dans l'ordre physique et dans l'ordre mental, il met plus et beaucoup plus d'énergies, dès le début et dans la suite qu'il ne retrouvera dans le résultat (1).

L'homme est créateur d'illusions parce qu'il est un transformateur d'énergie. Chez l'homme qui entreprend et chez l'enfant en particulier, on constate une surabondance d'énergie vitale; elle tend à se dépenser, à se transformer, comme toujours lorsqu'il y a surabondance. Il me paraît que c'est cette surabondance qui se traduit dans le mental sous forme d'illusion (projets plus ou moins ambitieux, belles et riantes perspec-

plusieurs individus de valeurs réelles diverses observés à la même époque. Si on désigne par v la valeur réelle, par V la valeur que l'individu s'attribue, alors $V - v$ représente la quantité d'illusion et on aurait $V - v = \frac{1}{v}$ c'est-à-dire : la quantité d'illusion est en raison inverse de la valeur réelle. A cette règle générale on trouvera facilement bien des exceptions qu'il sera intéressant d'étudier, afin de rechercher pourquoi, dans de tels cas, l'individu observé s'écarte de la norme. Un cas d'exception bien actuel c'est celui d'un homme entreprenant une formidable lutte, d'un homme possédant de grandes valeurs réelles de divers genres, mais qui se surestime énormément malgré cela, alors qu'il ne devrait avoir d'après la règle susdite qu'une minime illusion. Il y a ici hypertrophie de l'illusion, cas d'aberration dans la formation du dosage lors du mirage mental. On comprend sans peine de qui je veux parler. Chose curieuse, cet homme a dans sa langue un proverbe qui dit : « L'orgueil précède la chute. » (Proverbe allemand : *Hochmut kommt vor dem Fall.*)

Lorsque l'homme qui entreprend, ou qui lutte, est encore débutant, c'est-à-dire lorsque sa valeur réelle v est encore très petite, c'est alors sa grande illusion qui est, pour la grande part, déterminante d'effort. Mais, plus tard, quand sa valeur réelle est devenue importante, c'est beaucoup plus le sentiment qu'il a de cette valeur réelle qui constitue son principal soutien. Cependant si fort et si capable qu'il puisse être devenu, on observera toujours chez lui une petite quantité d'illusion. Je ne tiens pas compte, bien entendu, des périodes d'abattement, de ces moments de maladie psychique où l'homme se sous-estime, ni des rares individus ayant la force d'âme d'un Guillaume d'Orange, dont on rapporte que sa devise était : « Toujours entreprendre, même sans espoir. »

(1) « La froide réalité, toujours au-dessous de ce qu'on peut en attendre ». (Tolstoï).

tives, etc...). Tout au début, ce n'est qu'un phénomène accompagnateur, mais bien vite l'illusion joue un rôle analogue à celui des idées-forces conscientes. Mais comment l'homme connaît-il une telle loi de mécanique pratique? Il ne la connaît pas (1) il la possède et lui obéit. Dans une quantité innombrable d'actes de la vie, par exemple lorsqu'il soulève un poids léger, lorsqu'il écarte un obstacle, etc..., la nécessité l'oblige à faire un effort toujours un peu plus grand et cela pour la rupture de l'équilibre. Mais, en général, il fait un effort beaucoup plus grand encore. Si l'on vérifiait mon effort au dynanomètre de précision lorsque je prends un livre sur ma table, on trouverait cet effort toujours très exagéré. L'homme possède donc la loi par habitude, l'enfant par habitude ancestrale, car l'individu est le sommet d'une pyramide d'êtres. L'homme est bourré d'automatismes (A. Forel). D'où les a-t-il, encore enfant, si ce n'est de sa lignée?

D'après tout ce qui précède, la création d'illusions serait un phénomène d'adaptation aux circonstances de la vie individuelle et ancestrale. En résumé, il y aurait comme condition première une surabondance d'énergie chez l'homme qui entreprend; elle tend à se dépenser et cela se fait conformément à la loi des transformateurs, loi que l'homme possède de par une longue habitude. Mais, dira-t-on peut-être, « que d'illusions dangereuses, que de mirages néfastes, que de non-réussites, que d'erreurs »! Je crois bien! Croirait-on que l'adaptation de l'homme et des sociétés se fasse toujours au mieux? Elle se fait tant bien que mal. Parce que l'homme possède une loi de mécanique pratique, cela ne veut pas dire qu'il s'en serve au mieux. Dans le choix d'un but, dans l'emploi de ses énergies, dans la direction donnée à ses efforts, il erre et gaspille souvent (2).

(1) Une illusion reconnue d'emblée comme telle se dissiperait instantanément. « Les illusions s'en vont comme les écorces d'un fruit et ce fruit c'est l'expérience: la saveur en est amère mais réconfortante » (Gérard de Nerval). Normalement, les illusions s'en vont en leur temps et sont remplacées par d'autres. Si on arrache brutalement, prématurément l'écorce, le fruit ne mûrit pas,

(2) On en voit des exemples dans la vie animale. Les fourmis, dans beaucoup de leurs habitudes, n'agissent nullement au mieux des intérêts de la fourmilière, ni d'elles-mêmes. Ainsi, lors des semailles d'automne, en Algérie, la fourmi de l'espèce dite moissonneuse amasse sans trêve des grains, comme elle le fait en été en utilisant alors les graminées sauvages. Puis, les pluies viennent et toutes les fourmis se retirent pour l'hiver à une profondeur de plus d'un mètre où elles restent inertes et amassées en boules. Les grains, lesquels sont dans des chambres trop proches de la surface du sol, se mettent à germer et l'on voit ensuite çà et là des

§

Ces remarques peuvent-elles avoir quelque conclusion pratique ? Par exemple à propos de l'attitude à prendre vis-à-vis des faux bruits de la guerre ? — Il faut voir ce qu'il en est advenu après quatre ans. Beaucoup sont morts de leur belle mort après avoir produit leur office de calmants. Lors de l' offensive de Champagne (1915), un brave homme m'avait apporté une lettre contenant une abracadabrante explication par trahison. Si je lui avais déclaré que son explication me paraissait absurde, tout en n'ayant sur le moment rien pour la remplacer, je n'aurais fait que l'exaspérer. Quelques mois plus tard, me trouvant un peu documenté, je lui en parlai à nouveau, sur quoi il me répondit : « C'est effrayant ce que l'on croit de blagues. » Quelquefois des histoires de ce genre contiennent des précisions nominatives, mais c'est l'exception ; elles peuvent alors compromettre faussement quelqu'un, pendant un temps seulement. Alors l'important est qu'elles ne paraissent pas « imprimées ». Il n'y a qu'à s'en remettre aux soins d'une certaine personne aux grands ciseaux que facilement on représente sous les traits d'une vieille parente grinchue et ennuyeuse. Vieille si l'on veut, c'est une sage vieille ; elle sait ce qui convient aux enfants, petits et grands. Ainsi, lorsque paraissent dans la presse à certains moments des nouvelles et des exposés optimistes où, d'après la forte expression de M. Dauzat, « le possible est présenté comme réel » ou comme très probable, comme très proche, elle se garde bien d'en entraver la propagation (1). Mais il y a certains faux

touffes serrées de graminées qui indiquent les nids de fourmis. L'année d'après, cela recommence. Ces fourmis, dont la force est considérable par rapport à leur taille, amassent énormément plus de grains au cours de leur existence qu'il ne leur serait nécessaire. Elles font cela de par un automatisme ancestral, automatisme de transport qui s'intensifie dans certaines conditions de chaleur, d'humidité, d'électricité, etc... Ainsi se dépense leur grande surabondance d'énergie. La grande quantité des mouvements chez des êtres minuscules comme les moucherons, les mouches domestiques, etc..., s'explique très bien ainsi. L'oiseau-mouche sans cesse bat des ailes pour des motifs analogues ; les dimensions de son cœur, moteur central, sont tout à fait hors de proportion avec celles de son petit corps. — De telles exagérations d'activité ne sont nullement nécessaires pour la continuation de l'espèce. La petite araignée sauteuse, insecte admirablement équilibré dans sa vie, chasse, tue, mange ce qu'il lui faut, après quoi elle fait de longs repos. Or son espèce se perpétue fort bien. Cet insecte est très petit aussi, mais chez lui la grande énergie est tout dépensée en mouvements strictement utiles au cours des difficiles péripéties des chasses, par exemple les bonds et les sauts souvent sans résultat.

(1) Elle a fort bien compris que « la faculté de s'illusionner favorablement vaut mieux que de broyer du noir », d'après la bonne expression de M. Ch. Merki (*Mercure de France*, 16 août 1918, p. 736).

bruits nettement décourageants ; dans de tels cas il faut intervenir de suite, ainsi que du reste le fait remarquer M. Dauzat. Cependant, dans le cas qu'il cite des midinettes condamnées pour avoir déclaré que le canon-monstre tirant sur Paris n'existait pas, la punition n'était peut-être pas exagérée. Ne serait-ce point qu'elles auraient ajouté : « Ce sont des canons ordinaires et l'ennemi est près de Paris » ? — Ainsi, un monsieur ayant dit en société : « Un canon portant à 120 kilomètres est une impossibilité technique, par conséquent on nous cache que les Allemands sont à 30 ou 40 kilomètres de la capitale », on lui fit dire discrètement qu'en cas de récidive de sa part, on se ferait un devoir de le dénoncer au commissaire de police. Cette mesure vraiment pratique fut beaucoup plus efficace que n'auraient été de longues discussions.

Mais que faire à l'égard des mirages mentaux en général? Quand et comment doit-on aider la nature et quand l'entraver? Quelle est la bonne dose de réalité et d'illusion? A ce propos je me contenterai de citer les paroles d'un sage : « Le monde est plein d'erreurs obstinément maintenues, parce que l'homme redoute de changer les illusions familières pour d'âpres vérités chargées d'inconnu. Et qui sait, après tout, dans ce douloureux conflit du monde vrai avec le monde imaginé, dans quelle mesure un séduisant mirage peut venir en aide à la faiblesse humaine pour l'achèvement de sa journée? » (G. Clemenceau.)

V. CORNETZ.

POÉSIES

EN MARGE DU SILENCE

Ma tête aujourd'hui n'est pas claire.
Bien corrodé, ce cerveau,
bien fatigué d'avoir cherché l'inaccessible,
bien tourmenté par les comment et les pourquoi,
bien las d'avoir vidé d'inlassables carquois
avec la perfection pour cible.

Autant de ronds, de ronds dans l'eau.
Mille flèches perdues sans retour
à vouloir réformer l'amour,
l'homme et la femme et l'âme et le cœur et le monde,
bien écœuré d'avoir voulu
purifier l'immonde
et laver les cœurs dissolus...

Bien las de s'être dévoué
sans voir à temps les duperies,
las de cent trente mille-efforts
pour se garder d'user de flatterie,
et bien plus las encor
de chercher son propre devoir
sans jamais trouver, sans jamais savoir.

Et las surtout
oh oui, et las par-dessus tout

d'avoir finalement trouvé
(et qu'il faut bien se l'avouer)
qu'on a tout bonnement échoué.

Bien corrodé, bien corrodé,
bien sombre et non moins écœuré
d'avoir ruminé des vengeances,
bien fatigué d'avoir fait tant de pas
avec, toujours, pour se guider à chaque pas
ce goût pervers de l'innocence
dont on ne se corrige pas.

Bien las d'aller et d'espérer et de tâcher,
au lieu d'ignorer le subtil départ
entre le faire et le laisser,
entre le goût et le devoir.

Bien las enfin de se trouver
avant l'âge et mal résigné
devant le macabre décor
que fait le tas des corps
(les uns blessés, les autres morts)
de ceux qui ne comprirent pas
qu'on les aimait à sa façon
et qu'on était prêt à faire amende honorable

pour les avoir voulus meilleurs que leurs semblables,
même à leur demander pardon,
comme si on n'était pas sûr d'avoir eu raison...

★

APRÈS-DINÉE

C'est un après-midi d'été dans un faubourg ;
les rideaux sont tirés,
un lit s'estompe à contre-jour,

un rayon de soleil allume
sur la commode en bois ciré

le cuivre d'un chandelier...
Près de la fenêtre une dame est assise
qui se console de vivre
en lisant.

Mettant de temps en temps
sa main devant sa bouche,
la dame tousse ;
une glace réfléchit
les rideaux flottants du lit,
le corsage, la robe
qui n'est plus à la mode...

Le rayon de soleil quitte le chandelier,
s'allonge et va traîner
par la porte ouverte sur le palier.

C'est un après-midi de chaleur ;
les mouches bourdonnent
une heure,
deux heures.
Trois heures sonnent,
puis c'est le quart, la demie et les trois-quarts...

A chaque fois l'horloge grince...

Le quartier
est très éloigné
des théâtres et des boulevards,
à Paris ou en province
ou à Londres ou en tout autre lieu,
mesdames et messieurs,
là où il y a des gens
qui se consolent de vivre
en lisant,

en attendant
que la mort les délivre
pour un certain temps.

★

LES SOURIS

Elles ont des poils noirs à leurs jolis museaux
et, sœurs (par le duvet) des fruits et des oiseaux,
elles poussent parfois d'audace
pour se mirer, jusqu'à grimper devant ma glace.

Je vois luire, le soir, par-dessus mes projets
leurs petits yeux qu'on fit de deux larmes de jais
et, toujours surveillé de près si je travaille,
c'est pendant leur sommeil qu'en secret j'écrivaille.

Elles rongent sans art mes livres préférés,
nichent dans des cartons qu'elles ont déchirés,
comptant sur ma faiblesse et sur mon indulgence.
Nous vivons à ce prix en bonne intelligence.

Elles daignent m'admettre à vivre en leur grenier ;
mais si le goût des vers me rend trop casanier,
je me sens indiscret, je sors et je les laisse
toucher aux provisions et puiser dans ma caisse.

Et dînant d'une image et d'un peu de lard gras,
donnant bal, le dimanche, entre deux Tanagras,
elles mourront hors d'âge et sans jamais apprendre
qu'il existe un engin de deux sous pour les prendre.

MAURICE BEERBLOCK.

DEGAS ET SON MODÈLE

(Suite [1]*)*

—

Aussitôt le déjeuner pris, le vieil artiste monta à l'atelier, suivi du modèle. Pendant qu'elle se déshabillait dans son coin, Pauline entendit Degas pousser une exclamation, puis dire d'une voix navrée :

— Faut-il que je sois bête d'avoir mis des bouchons dans cette figure ! Imbécile que je suis, avec ma manie de vouloir faire des économies de deux sous ! Voilà mon dos tout abîmé !... Ah ! pourquoi me suis-je fourré dans la sculpture, à mon âge ? Quelle aventure pour un peintre ! Jamais je n'en sortirai...

La jeune fille écouta ses plaintes avec un sourire narquois. Elle savait qu'à la première occasion, il remettrait des bouts de bouchons pour n'avoir pas à employer trop de plastiline dont il jugeait le prix excessif. Et quand, à force d'avoir poussé le bras ou la jambe tantôt en avant, tantôt en arrière, l'une de ces rondelles reviendrait à la surface, à un endroit où il s'y attendait le moins, il recommencerait ses lamentations, se traiterait d'imbécile, de ladre...

Quand elle eut contourné le paravent, Pauline vit Degas occupé à boucher le trou que l'extraction de la rondelle avait laissé, et elle se dit que, décidément, cette statuette n'avancerait jamais. Devant le visage fermé du vieil artiste, elle n'osa entamer la conversation et tourna autour du feu, espérant que Degas finirait bien par lui adresser la parole.

Assis dans son fauteuil, il resta un bon moment pensif. Il rompit le silence pour interroger le modèle sur sa séance

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 495.

de la veille et voulait savoir si M. Blondin était médaillé au salon, s'il avait des décorations, s'il était ambitieux.

— Oh! oui, dit Pauline, il l'est, ambitieux! Il fait avec moi une grande figure pour avoir sa deuxième médaille et il commence déjà à poser des jalons auprès des personnes influentes.

— Hein! sont-ils ridicules avec leurs médailles! fit Degas avec un haussement d'épaules. Ces gens-là ne parlent pas comme nous, disant que telle chose est arrivée telle année. Non, ils disent : l'année où j'ai eu ma médaille, ou mon premier prix, ou mon ruban violet, comme les femmes disent : l'année où j'ai eu ma belle robe de velours... Et penser que même mes amis, mes meilleurs amis, courent après les honneurs et les distinctions et ne parlent que de salons et d'expositions! Moi, je prétends qu'un vrai artiste n'a que faire de toutes ces c..... S'il a réellement du talent, il peut exposer ses œuvres n'importe où, même dans la boutique d'un cordonnier. Il se trouvera sûrement des personnes pour les remarquer et les apprécier.

— Mais vous aussi, vous avez exposé autrefois, dit Pauline. J'ai lu l'autre jour une brochure de Huysmans dans laquelle il était beaucoup question de vous.

— Huysmans? dit Degas d'un ton méprisant. C'est un c... Qu'avait-il à s'occuper de peinture? Il n'y connaissait rien! Mais tous ces littérateurs croient pouvoir se mettre à faire de la critique d'art comme si la peinture n'était pas la chose la moins accessible.

Il se leva et s'arrêta en gesticulant devant la jeune fille :

— A quelle époque vivons-nous, Seigneur Dieu! Jusqu'aux modèles qui viennent vous parler d'art, de peinture, de littérature, comme si elles avaient seulement besoin de savoir lire et écrire... Autrefois, le peuple n'était-il pas plus heureux sans toute cette instruction inutile qu'on lui donne à l'école?... Les deux frères de Zoé, dont l'un est charcutier et l'autre charretier, ne savent ni lire, ni écrire, et ils ne se portent pas plus mal pour ça.

Sa voix se faisait de plus en plus sifflante :

— Aujourd'hui, on veut tout vulgariser : l'instruction et même l'art... On ne parle plus que d'art populaire... Quelle folie criminelle! Comme si les artistes eux-mêmes n'avaient

pas assez de peine à *apprendre* ce que c'est que l'art !... Mais tout cela provient de ces idées égalitaires... Quelle infamie que de parler d'égalité, puisqu'il y aura toujours des riches et des pauvres ! Autrefois, chacun restait à sa place et s'habillait suivant sa condition ; aujourd'hui, le moindre garçon épicier lit son journal et s'habille comme un monsieur... Quel siècle infâme ! .

Il s'était si bien mis en colère qu'il en bafouillait, en bavait, pendant que son regard foudroyait Pauline qui se tenait devant lui, immobile, le nez baissé.

Elle s'en voulait d'avoir provoqué cette explosion de fureur. Pourtant, elle connaissait de longue date les idées du vieil artiste et savait que de même qu'il était interdit à Zoé de balayer d'autre coin de l'atelier que la petite zone permise, de même il était défendu aux modèles d'empiéter sur le terrain artistique. Déjà plusieurs fois, elle s'était vu rabrouer de belle façon pour quelque réflexion échappée, ou même pour n'avoir pas caché le livre ou le journal qu'elle portait avec elle.

Souvent elle avait eu envie de riposter que si Zoé eût été illettrée comme ses frères, elle n'aurait pu lui faire la lecture de son courrier et de ses journaux, et quant aux modèles, ils étaient souvent encouragés par les artistes eux-mêmes à s'occuper de peinture ou de sculpture.

Mais elle n'avait jamais exprimé à haute voix ce qu'elle pensait tout bas, convaincue qu'une discussion n'aurait pour elle d'autre résultat que son renvoi immédiat. Elle se tut donc comme tant de fois, maudissant son étourderie qui allait avoir pour conséquence une matinée à passer dans un silence glacial.

C'est ce qui arriva.

Sans mot dire, Degas s'assit devant son travail et Pauline monta sur le plateau. Puis les minutes, les quarts d'heure s'écoulèrent sans que l'on entendît autre chose que quelques mots brefs de Degas ou la voix du modèle qui demandait à se reposer. Même l'arrivée de Zoé ne parvint pas à rompre le silence. Degas but seul la tisane sans en offrir à Pauline, et la séance reprit.

Comme elle posait le dos, la jeune fille, regardant par-dessus le paravent, eut tout loisir de contempler le fouillis de meubles, de cartons, de cadres tout noirs de poussière, qui remplissaient le milieu et le fond de l'atelier.

Comme aspect, ce n'était pas gai. Pauline aurait préféré jeter un coup d'œil dans la petite pièce du fond où Degas l'avait amenée un jour de bonne humeur.

Que de peintures il y avait là-dedans! de grandes, de petites, puis des cartons bourrés de pastels et de dessins et, au milieu de la pièce, une grande presse à eau-forte. Elle aurait alors bien voulu examiner ces choses de plus près; mais Degas, après lui avoir fait faire le tour de la chambre, l'avait tout de suite ramenée dans l'atelier.

Pauline s'ennuyait à mourir dans le vaste silence, quand un timide coup de sonnette se fit entendre.

Degas se redressa et prit son air le plus rébarbatif.

— Qui est-ce qui vient m'emm.....?

Le corps raide, la tête rejetée en arrière, il alla ouvrir la porte et Pauline perçut un: « Bonjour, cher maître! » prononcé par une voix doucereuse.

— Il n'y a pas de cher maître ici! cria Degas, et, vlan, la porte fut refermée bruyamment.

Le visage furieux, le vieil artiste s'était remis devant son travail en grommelant :

— Cela doit être un de ces c..... de critiques d'art!

En songeant à la mine déconfite du bonhomme, qui s'en allait bredouille, Pauline eut envie de rire. En voilà un qui ne connaissait pas son Degas, sans quoi il aurait su que personne, pas même ses meilleurs amis, n'osait le déranger dans son travail. Ce n'est qu'aux heures de repas ou dans le courant de l'après-midi que l'on pouvait lui rendre visite.

Une seule fois, la jeune fille avait vu une personne admise pendant la séance.

C'était un monsieur petit, rond, très vif malgré ses cheveux blancs, qui était venu causer longuement avec Degas. Au moment de s'en aller, le visiteur, faisant un geste vers la grande toile aux danseuses, dit :

— Donnez-la-moi donc, j'ai acheteur.

— Vous voyez bien qu'elle n'est pas terminée, répliqua Degas

— Mais elle est très bien comme ça, insista le monsieur. Donnez-la-moi.

Le vieil artiste, qui jusque-là avait été très aimable, prit un ton bourru :

— Vous n'y connaissez rien !

Et il ouvrit la porte toute grande pour reconduire son visiteur.

Pour la cinquantième fois, le modèle avait repris la pose. L'ennui et la fatigue lui faisaient trouver la matinée d'une longueur interminable.

Elle en voulait au vieil artiste de son humeur bougonne, et aussi de sa manie de ne donner que des poses fatigantes.

Jamais, même lorsque sa vue lui permettait encore d'exécuter des dessins ou des pastels, il ne faisait donner par ses modèles un mouvement facile. Toujours, c'était une pose en pleine action où il fallait cambrer les reins, tendre les muscles jusqu'au bout des doigts. La vue d'un dos rond ou d'une main étendue nonchalamment pouvait le faire hurler de colère...

Pauline songeait combien était bizarre cette aversion pour tout mouvement gracieux et cette recherche constante de poses exprimant un mouvement vigoureux.

Il n'était pourtant pas insensible à l'harmonie des lignes, à la beauté des formes, puisque, bien souvent, il s'extasiait devant le corps de son modèle en vantant ses belles jambes, ses bras d'une rondeur charmante, ses attaches délicates...

Par contre, il ne pouvait souffrir que Pauline se mît du rouge aux lèvres ou se coiffât selon la dernière mode. Malgré sa mauvaise vue, il s'en apercevait et, lui fourrant les mains dans ses cheveux, il tirait dessus de toutes ses forces :

— Quand on est jeune et fraîche comme vous, on n'a pas besoin de s'attifer de cette sorte. Restez donc naturelle !

Et la jeune fille se demandait pour quelle raison il aimait tant à représenter le monde du théâtre où tout est factice..... Mais le problème lui parut trop difficile ; elle l'abandonna vite et, ne pensant plus à rien, elle posa, machinalement. Une exclamation furieuse la fit se retourner et, surprise, elle vit Degas la menacer d'un marteau.

— J'ai envie de vous casser la tête, cria-t-il, tellement vous êtes molle !

Avec une moue de dédain, Pauline regarda le petit marteau, juste bon à enfoncer des pointes :

— Ce n'est pas un outil de sculpteur, ça ! Il vous faudrait au moins une masse de marbrier.

— C'est vrai, dit-il en se mettant à rire. Je ne serai jamais un sculpteur en rien.

Il parut subitement de meilleure humeur. Après lui avoir dit de se reposer, il offrit même à Pauline de la tisane, qu'elle accepta, heureuse que la bouderie fût terminée.

La conversation s'engagea. Degas raconta sa promenade de la veille. Il était allé jusqu'à la porte d'Auteuil et, en attendant le train, il s'était fait servir dans un café une tasse de camomille. On la lui avait compté le prix exorbitant de soixante centimes! Ensuite, il avait eu la malchance de perdre son ticket dans le tram, ce qui l'obligea à payer sa place une seconde fois. Et comme Pauline riait de ses malheurs, il dit :

— Hé, hé, c'est que je suis très regardant pour les petites sommes! J'ai plus de peine à sortir vingt sous de mon portemonnaie pour mon entretien que de dépenser cent francs pour mon travail ou ma collection de tableaux.

On avait repris la séance. Pauline, qui posait à présent auprès de Degas, constata avec plaisir l'expression de bonhomie souriante qui se lisait sur son visage. Il chantonnait, puis s'interrompit pour dire à mi-voix :

— Monsieur Bartholomé!... Le connaissez-vous, Pauline? demanda-il ensuite à la jeune fille.

— Très peu, monsieur Degas. C'est Juliette qui pose souvent chez lui.

— Ah! quel homme habile! Il fait ce qu'il veut de ses doigts : il sait arranger une armature, monter une figure, travailler le marbre. Et puis, il a souvent les mouleurs chez lui... Oh! que je voudrais donc aussi pouvoir faire venir un mouleur! Mais je n'en finis pas de ma sculpture ; il ne m'arrive que des accidents.

— Cependant, vous avez déjà fait mouler des figures, remarqua Pauline. Dans la vitrine en bas, il y a une statuette qui a exactement la même pose que celle que je donne en ce moment.

— Ah! oui, dit Degas, je l'ai modelée il y a dix ans, c'est la dernière fois que le mouleur est venu ici... Le modèle qui me l'a posée s'est mis à faire de la sculpture. C'est Bartholomé qui lui avait donné cette idée... Voyons, avait-il besoin de lui fourrer ça dans la tête? Naturellement, elle m'a lâché, alors qu'elle faisait si bien mon affaire...

Il y eut un silence. Puis, le vieil artiste demanda :

— Dites-moi, Pauline, les autres sculpteurs ont-ils aussi des accidents avec leurs figures ?

— Bien sûr, dit le modèle pour le consoler. Cela leur arrive encore assez souvent, même aux plus habiles.

Tout en bavardant, on avait terminé la séance. La jeune fille, prête à partir, tendit la main à Degas.

— Un instant, lui dit-il. Cherchez-moi donc dans cet agenda le 25 décembre pour que j'y inscrive Juliette.

— Mais c'est le jour de Noël ! fit Pauline.

— C'est vrai, ma foi ! Mais je travaillerai tout de même. Comment passerai-je ma matinée sans ça ?... Dieu me pardonnera de négliger mes devoirs de chrétien pour mon travail.

De sa grosse écriture, il inscrivit le nom de Juliette à l'endroit que lui désignait Pauline.

— Est-ce lisible ? demanda-t-il.

— Très lisible.

— J'écris sans voir, dit-il avec un soupir. Impossible de me relire... Que c'est triste de ne plus voir clair !... Au revoir, ma fille, à lundi prochain.

★

Quand Pauline entra dans le petit restaurant de la rue de Douai où elle avait l'habitude de déjeuner, elle trouva Juliette attablée avec Suzon, une jolie fille blonde, plus rieuse que sérieuse.

Elle prit place à côté de sa camarade et celle-ci l'apostropha aussitôt :

— Le père Degas vous a-t-il demandé si je posais chez le sculpteur M..... ?

— Il n'a parlé ni de vous, ni de ce sculpteur.

— Ah ! tant mieux. Je craignais déjà que vous n'ayez dit que je pose chez M....., et comme Degas ne peut pas le souffrir...

— De quel M..... parlez-vous ? interrompit Pauline. De celui qui a toujours des commandes de monuments et qui est si bête et vaniteux ?

— Oui, c'est celui-là. Figurez-vous qu'il ignorait jusqu'au nom de Degas. Il y a un an, comme je posais chez lui, il voulait à toute force avoir une séance pour le surlendemain. Je lui dis

qu'elle est retenue par Degas. Il demande : « Qui est-ce, Degas? Je n'ai jamais entendu ce nom. » — « C'est un vieux peintre qui fait maintenant de la sculpture. » — « Ah ! Et où expose-t-il, aux Artistes Français ou à la Nationale ? » — « Ni à l'un, ni à l'autre, et je crois même qu'il n'a jamais exposé. » Alors il dit : « Cela doit être bien mauvais, ce qu'il fait. Est-il au moins décoré, a-t-il le ruban violet? » — « Pas même le ruban violet. » — « Oh! quel pauvre vieux ! Eh bien, dites-lui que s'il veut me céder la séance d'après-demain, je lui ferai avoir le ruban violet ou bien une mention au Salon. Je suis très bien avec le ministre des Beaux-Arts. »

Pauline éclata de rire et Juliette dit :

— J'ai ri comme vous. M....., en était tout vexé. Quand je lui eus expliqué qui était Degas, il voulait me faire croire qu'il avait blagué.

L'avez-vous raconté à Degas?

— Non. Je lui ai seulement demandé s'il voulait céder la matinée à M..... Ça l'a tellement fâché que, quinze jours après, il a cessé de travailler avec moi.

Suzon se mêla à la conversation :

— Vous en avez un courage, vous deux, de poser chez ce vieux maniaque ! Moi, je n'y suis allée que deux fois; la troisième fois, il m'a fichue à la porte. Il ne vous l'a pas dit ?

— Il ne parle que rarement des modèles, répondit Pauline.

— Eh bien, voilà : j'étais arrivée en retard, un petit quart d'heure. Il était déjà dans son atelier. A mon coup de sonnette, il ouvre la porte comme un fou, me tend une pièce de cent sous et hurle : « Voilà vos cinq francs. Foutez-moi le camp et ne remettez jamais les pieds ici. » Et il a claqué la porte à faire trembler la maison. Vous pensez si j'ai rigolé après ce vieux maboul. Je me fiche pas mal de lui et des poses esquintantes !

★

Quelques semaines plus tard, c'était le jour de l'an, Pauline, assise dans le fauteuil de la salle à manger, attendait Degas.

Il arriva bientôt, l'aspect solennel. Au lieu de ses vêtements crasseux, il portait un pantalon clair au bas duquel se

voyaient des guêtres gris-perle. Son veston noir était un peu court et son chapeau melon assez usagé.

Aux vœux de la jeune fille, il répondit sèchement merci et, s'asseyant devant son déjeuner, il demanda à Zoé de lui lire sa correspondance, assez nombreuse ce jour-là. C'étaient pour la plupart des lettres de sa famille, remplies de souhaits de bonne année, que Degas écouta, impassible.

Un coup de sonnette interrompit la lecture. La bonne introduisit un jeune homme qui venait présenter ses meilleurs vœux à son cher parent. Ils s'embrassèrent sur les joues, puis, parlant avec volubilité, le visiteur s'enquit de la santé de son cher parent, demanda des nouvelles de sa famille, s'informa de ses projets de voyage.

Entre deux gorgées de café, Degas répondait par monosyllabes. Il lui coupa même la parole pour demander à son modèle si elle posait l'après-midi. Sans se laisser déconcerter, le jeune homme reprit la conversation; mais Degas se leva subitement, lui tendit la joue et dit :

— Au revoir. Le bonjour à ta famille... Pauline, nous montons travailler.

★

Dans l'atelier, la jeune fille fut surprise de trouver la table à modèle et la statuette avec sa selle remplacées par une banquette et des chevalets et tabourets encombrés de pastels.

Curieuse, elle les examina. Ils représentaient soit des danseuses, soit des femmes à leur toilette. L'une des figures, une danseuse à la barre, se retrouvait dans plusieurs pastels. Dans l'un, elle était habillée de vert et se détachait sur un fond violet; dans l'autre, le fond était jaune et le costume rouge, et dans un troisième se voyait un tutu rose sur un fond vert.

Pauline se souvint que jadis, c'était vers 1902, quand Degas dessinait encore, elle l'avait vu souvent décalquer son dessin et copier le même calque sur plusieurs feuilles de pastel. Ensuite, il peignait son sujet avec des tons différents, variant sans cesse les couleurs, jusqu'à ce que l'un des pastels le contentât assez pour qu'il le terminât, laissant les autres plus ou moins achevés.

Degas regarda les figures l'une après l'autre, et paraissait

indécis. Il choisit finalement une danseuse assise sur une banquette, la jambe allongée.

Après avoir épinglé le pastel sur un carton posé sur un chevalet, il le contempla longuement de près en penchant la tête et récitant ses absurdités sur le tigre amateur d'art et de pissenlit. Le modèle, assis sur la banquette, se tint prêt à donner la pose. Mais Degas ne semblait pouvoir se décider au travail. Près d'un quart d'heure s'était écoulé, quand il dit :

— Venez ici, Pauline. Quelle est la couleur de ce pastel ?

Il lui montra un bâton rose dont elle lui indiqua la teinte, ainsi que celle de plusieurs autres : un gris clair, un bleu foncé, un vert.

— Merci, fit-il. Rasseyez-vous. Je vous dirai quand j'aurai besoin de vous.

Toute émue, la jeune fille retourna à sa place.

Il était donc presque aveugle pour ne pouvoir distinguer les couleurs, bien qu'il fît clair dans l'atelier, le rideau étant relevé très haut ? Comment allait-il s'y prendre pour peindre ?

Ses crayons dans la main, Degas hésita longtemps. Enfin, il donna un vague coup de crayon au fond du pastel, puis s'arrêta et examina le dessin, tous les traits de son visage durcis par une concentration intense.

Le souvenir des gestes rapides avec lesquels il travaillait autrefois fit trouver à Pauline son tâtonnement d'aujourd'hui si pénible que les larmes lui montèrent aux yeux. Pour échapper au spectacle lamentable, elle quitta sa banquette et, allant auprès du poêle, elle tourna le dos au vieil artiste.

Elle n'avait entendu que rarement le frottement du pastel sur le papier quand, tout à coup, la chute lourde d'un corps retentit dans l'atelier.

C'était Degas qui venait de tomber de tout son long sur le parquet, entraînant le chevalet. Il cria à Pauline qui accourait pour le relever :

— Laissez-moi ! Ramassez d'abord les dessins !

Elle obéit et ramassa plusieurs dessins envolés de tous les côtés. Puis, l'aidant à se remettre sur pied, ce qui n'était pas trop facile, elle demanda :

— Que vous est-il arrivé ? Vous êtes-vous fait mal ?

Il tâta ses bras, ses jambes et dit rassuré :

— Non, je n'ai rien... En me levant, mon talon est resté

accroché après le chevalet et m'a fait tomber. Regardez, ma fille, mes beaux vêtements sont pleins de poussière !

— Ce n'est rien, monsieur Degas. Nous allons les brosser et il n'y paraîtra plus... Mais vous en faites de belles, pour une fois que vous êtes endimanché !

— Et mes dessins ! Ah ! le voilà abîmé, celui auquel je travaillais ! Il faut vite le réparer ; on doit venir le chercher ce matin. Prenez la pose, ma fille.

Pendant que le modèle posait, elle ne put observer Degas. Il ne semblait pas travailler souvent et s'arrêta bientôt pour s'asseoir dans le fauteuil.

— Hein, Pauline, dit-il, vous voilà étonnée de me voir si beau. C'est que je vais dejeuner chez mes amis Rouart et je n'y peux tout de même pas aller avec mes vieilles frusques.

— Quel bon déjeuner vous allez faire, monsieur Degas !

— Je l'espère bien. Et, de plus, j'aurai le plaisir de passer quelques heures avec mon camarade d'enfance. Je l'aime beaucoup, sauf quand il se met à parler décorations, car, lui aussi, a la folie des distinctions !... Il me connaît pourtant, le bougre ! Lorsque j'assistai au déjeuner que ses amis lui avaient offert à l'occasion de sa décoration de la rosette rouge, tout le monde ayant fait son petit discours, il me dit à l'oreille : « J'aime autant que tu ne dises rien. » Il se méfiait de moi ! ha ! ha ! ha !

— Et vous n'avez rien dit ? demanda Pauline.

— Non. C'est un si brave garçon et l'un des rares amis qui me soient restés ; la plupart sont morts depuis longtemps... Il y en a d'autres chez lesquels je ne veux plus aller à cause de leurs femmes. Elles me trouvent un vieux bougon, parce que je n'aime pas avoir un bouquet de fleurs devant le nez quand je suis en train de manger.

— Ah ! oui, fit le modèle. Je me souviens vous avoir entendu dire plusieurs fois que vous ne pouviez supporter l'odeur des fleurs.

— Les parfums et les fleurs me donnent de violents maux de tête, affirma Degas. Aussi, je ne mets plus les pieds dans des maisons où les femmes, connaissant mon aversion, s'obstinent quand même à garnir leur table de bouquets... Il n'y a qu'une odeur que j'aime : celle du pain brûlé. L'aimez-vous aussi, Pauline ?

— Je ne la déteste pas.

— Eh bien, nous allons en brûler un peu. J'avais justement monté un morceau de pain pour mes dessins.

Deux minutes plus tard, Degas allait et venait à travers l'atelier, dans la main une pelle sur laquelle fumait le morceau de pain qu'il avait laissé se carboniser à demi dans le feu.

— Ça sent bon, hein? dit-il à Pauline.

Tenant toujours la pelle dont s'échappait une épaisse fumée noire, il s'arrêta devant un dessin inachevé et soupira :

— Mon Dieu, si je pouvais donc le terminer! Hélas, je ne pourrai plus jamais dessiner; ma vue m'abandonne de plus en plus... Que c'est donc affreux de ne plus voir clair, quelle existence pour un peintre! Seigneur! ne me laissez pas devenir aveugle! J'aime mieux mourir...

Pauline fit semblant de n'avoir pas entendu ses plaintes et, d'un ton enjoué, elle dit :

— Monsieur Degas, vous souvenez-vous de ma première visite chez vous? Louise m'avait amenée ici afin que vous me disiez si j'étais assez bien faite pour poser.

— En effet, je me souviens avoir été le premier à vous voir nue. Mais cela n'allait pas tout seul. Vous ne vouliez pas enlever votre chemise; Louise a dû vous l'arracher de force. Vous aviez un air pudique qui était charmant.

— Pensez donc! se mettre toute nue devant un homme!

— Est-ce qu'un artiste est un homme? répliqua Degas avec un haussement d'épaules. Vous étiez bien jolie, mais que vous posiez mal! Impossible de vous faire creuser les reins.

— Vous me l'avez appris à coups de poing dans le dos.

Le vieil artiste rit :

— Petite mâtine! j'aurais dû ne pas payer vos séances pour vous avoir appris à poser... Allons, il va falloir ranger tous ces dessins qui traînent.

Il ne laissa que le pastel auquel il avait travaillé et mit tous les autres dessins dans les cartons qu'il portait ensuite dans la pièce au fond de l'atelier. Il était là-bas depuis plus d'un quart d'heure, remuant des toiles, des cadres, des cartons, quand un brusque coup de sonnette l'interrompit. Pauline le vit revenir dans l'atelier avec un homme grand et fort, au verbe haut et à la mine autoritaire.

Degas conduisit son visiteur devant le chevalet :

— Voilà votre pastel. Mais j'ai encore quelque chose à y retoucher. Attendez donc quelques minutes... Pauline, donnez-moi la pose.

— Je vous en prie, monsieur Degas, protesta le monsieur. Ne prenez pas cette peine. Elle est parfaite, cette danseuse ; le dessin et le coloris en sont admirables. Je l'emporte tel que. Vous permettez ?

Il mit le pastel dans un carton, et reprit :

— Ne déjeunez-vous pas chez les Rouart, comme d'habitude ? J'ai une voiture en bas, je pourrais vous y conduire.

— Je veux bien, répondit le vieil artiste. Ce n'est plus la peine de se mettre à travailler... Vous pouvez vous habiller, ma fille.

Pendant qu'elle s'habillait derrière le paravent, Pauline entendit Degas raconter sa chute de tout à l'heure. Il ajouta à son récit une petite anecdote sur Cézanne.

Un jour, Cézanne s'était pris le pied dans son chevalet, ce qui l'avait fait tomber par terre. Mais au lieu de vouloir reconnaître la cause de l'accident, il jurait qu'un de ses ennemis lui avait tendu une embûche afin qu'il se tuât. Car, sur ses vieux jours, la folie de la persécution s'était emparée de son pauvre cerveau.

★

Le lendemain matin, Pauline trouva Degas dans la salle à manger en conversation avec un monsieur d'une cinquantaine d'années, aux cheveux et à la barbe trop noirs. Ils parlèrent politique, pestèrent contre ce « misérable gouvernement », et Degas conclut :

— La société ne peut exister qu'aussi longtemps qu'il y aura des préjugés. L'idée que tous les hommes sont égaux est une infamie.

— Oui, c'est une abomination, appuya le visiteur avec un regard de mépris sur la vieille bonne qui, assise à sa place, près de la fenêtre, et vêtue de son éternel caraco, assistait, silencieuse, à la conversation.

Ils parlèrent de leurs amis et tous deux se divertirent fort d'une certaine maladie qu'un jeune homme de leur connaissance était en train de soigner.

Avec un coup d'œil grivois sur le modèle, le monsieur dit :

— Hé, hé, il faut bien qu'ils jettent leur gourme, ces jeunes gens! Nous avons tous eu cette maladie et nous n'en sommes pas morts.

Dans l'atelier, Degas commença par ranger les chevalets et banquettes qui encombraient le devant de la pièce. Il refusa sèchement l'aide de Pauline et traîna seul la lourde table à modèle à sa placè habituelle. Après être resté longtemps en contemplation devant sa statuette, il s'installa dans son fauteuil, en poussant un soupir profond.

Comme Pauline le priait de raconter son fameux déjeuner de la veille, il se mit énumérer tous les plats dont il était composé.

— Quelle famille charmante ! dit-il ensuite, tous sont aux petits soins pour moi. Ce n'est pas comme chez les Forain... La dernière fois que j'avais accepté à dîner chez eux, je les avais priés de devancer l'heure du repas. Souper à neuf heures, comme c'est l'habitude chez eux, est trop tard pour un homme de mon âge. Voilà qu'à huit heures, un domestique me sert mon potage. J'étais seul à table avec le gamin. Forain et ses invités n'ont dîné qu'à neuf heures... Je n'y suis jamais retourné... Forain m'appelle toujours M. Degaz...

Il se plongea dans des réflexions qui, d'après sa physionomie, devaient être peu agréables.

Enfin, l'on se mit au travail. Mais Degas ne semblait guère en train et, pendant les pauses qui furent longues et fréquentes, il sommeillait dans son fauteuil.

Quand la séance fut terminée, Pauline calcula qu'elle avait posé à peine une heure.

Il en fut de même le lendemain et les jours suivants.

Toujours affalé dans le fauteuil, il n'ouvrait la bouche que pour se plaindre de sa mauvaise vue et de sa maladie de vessie qui l'empêchait de dormir. Il parlait aussi de la mort, à voix basse et, presque mystérieuse, avouant la peur atroce qu'elle lui inspirait.

Pauline qui, au fond, aimait bien le « père Degas », malgré ses manières brusques et ses idées rétrogrades, fut alarmée de le voir d'humeur si triste. Elle en parla à Zoé qui la rassura :

— Vous savez, mademoiselle, il y a toujours des moments

de crise dans la maladie de Monsieur. Mais ce n'est pas grave, il se remettra comme les autres fois. Seulement, il est si douillet qu'il se croit tout de suite mort.

Mais quelques jours plus tard, la vieille gouvernante, sur la porte du deuxième étage, guetta l'arrivée du modèle. Elle expliqua à Pauline que Monsieur avait pris froid et devait garder le lit, d'après le conseil du médecin. Ne pouvant travailler, il faisait dire à Pauline de venir le voir dans sa chambre à coucher.

Précédée de Zoé, la jeune fille traversa un couloir, puis deux énormes salons, pour entrer dans une chambre où brûlait un grand feu de bois. D'abord éblouie par les lueurs qui dansaient sur le parquet et sur le mur, Pauline finit par distinguer au fond de la pièce les barreaux de cuivre du petit lit et, parmi la blancheur des draps et oreillers, le visage pâle de Degas. Il lui tendit la main et dit lugubre :

— Ah ! ma fille, je suis bien malade. Je vais mourir, je le sens.

Pauline s'efforça de prendre un ton dégagé :

— Pensez-vous, monsieur Degas. Vous m'avez déjà dit ça, il y a six ans, et vous êtes redevenu plus gaillard qu'auparavant. Il en sera de même cette fois-ci.

— Mais aujourd'hui, j'ai six ans de plus ! dit Degas. Ah ! non, je ne reverrai plus mon atelier.

— Voulez-vous ne pas parler comme ça ! Que diront les artistes auxquels je raconte vos exploits...

— Chut, fit Degas avec un sourire, il ne faut pas raconter ça devant Zoé. Que dirait-elle de son maître ?... Revenez demain, cela ira peut-être mieux. Zoé va vous payer...

En partant, Pauline aurait bien voulu s'attarder dans les deux salons où elle entrevoyait de nombreuses toiles assez grandes placées sur des chevalets ou accrochées au mur. Mais il fallait emboîter le pas à la vieille gouvernante qui trottinait aussi vite qu'elle pouvait, pressée de remonter à la cuisine.

Ce n'est que dans le couloir qu'elle put jeter un rapide coup d'œil sur une grande peinture qu'elle avait déjà remarquée autrefois et qui représentait une copie très curieuse de l'*Olympia* de Manet.

Comme il avait encore un peu de fièvre, Degas, les jours suivants, continua à garder la chambre. Chaque matin, Zoé

amena le modèle auprès de lui et, pendant une dizaine de minutes, celle-ci fit de son mieux pour égayer le malade. Tout en racontant des potins d'atelier, ses yeux fureteurs cherchèrent à examiner la petite pièce; mais à cause de la demi-obscurité qui y régnait, les rideaux étant à peine ouverts, elle ne put distinguer que les formes vagues de quelques meubles et la dorure des cadres qui entouraient les nombreux tableautins pendus au mur.

On était ainsi arrivé à la dernière matinée retenue par Degas, sans qu'il eût pu reprendre son travail.

Pour être sûr de ne plus payer de séances dont il ne profitait point, le vieil artiste se décida à ne faire revenir Pauline que huit jours plus tard. Mais quand le modèle arriva, le jour fixé, elle eut la surprise de trouver Degas toujours alité.

Il lui conta que, impatient de revoir son atelier, il y était monté passer une heure et s'était de nouveau enrhumé dans la pièce glaciale.

Plus triste que jamais, il dit :

— Ah! ma fille, que j'ai donc du chagrin de ne pouvoir travailler avec vous ! Allez-vous-en vite ; cela me perce le cœur de vous voir. Je vous écrirai dès que je serai mieux.

Le travail battant son plein, comme toujours au mois de janvier, Pauline n'eut pas de peine à placer les matinées qu'elle donnait auparavant à Degas. Elle attendit patiemment une lettre lui disant de revenir, mais des semaines se passèrent sans qu'il lui écrivît.

Un jour, elle apprit par Juliette que, remis depuis longtemps, il travaillait maintenant avec celle-ci et Yvonne.

— Allez le voir, lui conseilla Juliette, vous savez bien qu'il déteste écrire.

Le lendemain vers une heure, Pauline se rendit rue Victor-Massé. Degas, en train de terminer son déjeuner par une tasse de thé et une cigarette, la reçut très aimablement. Mais quand elle demanda si elle devait lui réserver des séances, il prit un air embarrassé :

— Je voudrais bien travailler avec vous, ma fille, pour finir cette malheureuse statuette qui traîne depuis si longtemps. Mais je n'ai pas une séance de libre. J'ai déjà retenu Juliette et Yvonne... Revenez me voir dans une quinzaine, nous verrons.

Par deux fois, le vieil artiste la pria de repasser plus tard ; mais la troisième fois, il lui fit un accueil glacial. Pauline sentait que sa vue lui était désagréable parce qu'elle lui rappelait la statuette inachevée à laquelle il ne voulait plus songer. Il la congédia rapidement sur un mot qu'elle trouvait méchant :

— Nous n'avons rien à faire ensemble.

Elle lui en garda rancune et cessa ses visites. Cependant Juliette, qui posait presque tous les matins chez lui, conta qu'il demandait parfois de ses nouvelles, s'étonnant de ce qu'elle ne vînt jamais lui dire bonjour.

Quand elle retourna le voir, il la reçut d'une façon charmante, mais ne fit aucune allusion à une reprise éventuelle de la statuette. Pauline n'en parla pas non plus et se contenta de l'amuser avec des histoires de médailles et de décorations...

Elle continua à lui rendre visite à des intervalles assez longs. Mais suivant son humeur, il la reçut tantôt comme une vieille connaissance qu'on a plaisir à recevoir, tantôt comme une personne importune qu'on s'empresse de mettre à la porte, si bien qu'après un dernier accueil plus froid que les autres, Pauline renonça à aller le voir.

Une année plus tard, elle sut par une amie que Degas venait de s'installer boulevard de Clichy, car la maison de la rue Victor-Massé, dont il avait occupé pendant près de vingt-cinq ans les trois étages, devait être démolie pour faire place à un immeuble moderne.

La jeune fille fut prise d'envie de connaître le nouveau domicile de Degas et, un jour, elle y monta au cinquième étage et sonna.

Zoé la reçut avec une exclamation joyeuse et, la conduisant dans une pièce assez sombre, elle cria :

— Monsieur, c'est mademoiselle Pauline.

Degas leva la tête de dessus son assiette et demanda, bref :

— Qu'est-ce que vous me voulez, Pauline ?

— Mais, rien, monsieur Degas. Je venais simplement prendre de vos nouvelles. Vous allez bien ?

— Oui... Zoé, servez-moi le thé. Bonjour, Pauline.

— Bonjour, monsieur Degas.

Ce fut la dernière fois qu'elle vit le vieil artiste.

ALICE MICHEL.

QVELQVES EXPRESSIONS DE L'AME POPVLAIRE PENDANT L'OCCVPATION ALLEMANDE : LA CHANSON.

On a dit : « Tout en France finit par des Chansons » ; et, si ce dicton n'est pas absolument exact, on peut, néanmoins, constater que l'humour français s'exerce à propos de tout... et qu'il s'exprime avec un bonheur particulier dans la chanson.

Si l'on veut connaître les sentiments nationaux vis-à-vis des des événements qui offrent leur manne aux journaux, aux salons ou aux clubs, ce n'est ni dans ces parlottes, ni sur ces feuilles liées à tant de servitudes qu'il faut aller rechercher leur reflet... Trop de combinaisons entrent en jeu, derrière lesquelles l'élan de l'âme n'a point pouvoir de naître...

Mais, à un coin de rue, — anonyme, légère et forte de cette légèreté contre laquelle tout se heurte sans la briser, profitant du moindre choc, du moindre vent pour aider sa marche ou son vol vers le destin large des chemins imprévus, — une *chanson* s'élève !...

Comment est-elle née?... Qui a écrit ses paroles, qui a noté son air ?... Pourquoi un écho si propice lui répond-il? pourquoi, en un instant, la voix unique se trouve-t-elle si abondamment multipliée ?...

Peut-être, parce qu'aucune volonté particulière ne semble ici tenter de s'imposer... que nul ne sent le désir étranger, découvert ou voilé, s'efforcer de dominer sa pensée propre... qu'il n'y a ni *bourrage, ni vidage de crâne* plus ou moins astucieux... — et que chacun s'abandonne alors, joyeusement, à cette chose qui ne lui demande rien et qui le possède en s'offrant à lui, ainsi qu'un rayon de soleil.

L'Ame libre de notre peuple communie sous les espèces humaine de la libre Chanson. La Chanson naît, s'envole ; et son aile est de celles qui giflent le chasseur et ne s'arrêtent pas... Point de censure ; point de coups de ciseaux ; point de candides blancs, de ces blancs trop candides pour être vraiment purs !... La Chanson parle quand tout le reste doit se taire ; elle exprime les sentiments de l'Ame populaire et elle

demeure insaisissable lorsque le peuple est asservi... Quand l'ennemi, fier de sa victoire éphémère, impose la loi du silence dans le pays dont il s'est emparé... lorsque les journaux sont suspendus, les lettres arrêtées, les conversations interdites... une voix monte. Elle est partout et nulle part, — et elle chante encore derrière les barreaux des prisons pour apporter, à l'oreille du geôlier, la Chanson de celui qui ne lui appartient pas...

Les chansons populaires des régions envahies, — celles, du moins, que je connais, — n'ont pas grande valeur poétique ; leur intérêt est surtout documentaire. Elles marquent combien était demeuré fort, pendant ces quatre années, le sentiment français. Malgré les menaces des vainqueurs, qui les frappaient d'impôts, leur infligeaient de lourdes amendes et de la prison, malgré les promesses aussi et les habiletés des informations publiées par la *Gazette des Ardennes* répandue dans tout le Nord occupé, — les opprimés n'ont jamais douté de la défaite des oppresseurs ; la plupart poussaient même leur confiance à ce point qu'ils ne croyaient pas en la défection russe, et qu'ils considéraient comme fictifs et bonnes blagues boches les exploits des avions et du canon bombardant Paris.

Cette confiance en l'avenir, cette haine du vainqueur du moment et cette soif de revanche, qui ne pouvaient s'exprimer par des actes violents, se traduisaient en chansons.

A la prison, aux compagnies de discipline, chantiers de travaux forcés, et aux autres chantiers d'un travail qui, sans être forcé, était obligatoire (adorable distinguo), dès que les gardiens avaient le dos tourné, et quelquefois même à leur face, jaillissait et montait la toujours ardente chanson...

J'ai entendu, dans les Flandres, en Picardie et en Artois, plusieurs de ces chansons, avec des variantes sur les mêmes sujets et sur les mêmes airs (1)... De l'une d'elles, j'ai retenu cette strophe :

Les bouteilles de champagne
Suivaient l'empereur d'Allemagne ;
Les bouchons devaient sauter
Au palais de l'Elysée,..

(1) On y remarque de nombreuses réminiscences, et le mélange non seulement de vers, mais de strophes entières appartenant à des chansons de diverses époques.

Nous plaignons ce pauvre homme
Très malheureux, en somme,
Car il a oublié
De prendre son Laissez-Passer!...

parce qu'à la jeune fille qui la chantait, dans un lavoir, un gendarme prussien donna une gifle en disant : « Le voilà, le Laissez-Passer ! »...

C'est à Caudry que m'ont été confiées les chansons dont on va lire ici le texte. Cette petite ville, rivale de Calais dans l'industrie des tulles, s'est logée un peu en retrait de la route de Cambrai au Cateau, et elle a évité ainsi les ennuis des obus destructeurs subis par tout ce qui bordait les grandes voies de communication. Tandis que les routes minées, mordues, hachées, avec leurs ponts de fer et de pierre écroulés au fond des vallées ou dans l'eau des rivières, avec les passages à niveau devenus des fondrières, barrières démolies, rails en l'air, coupés, ainsi qu'avec une cisaille et tordus comme légers fils... tandis que les routes, bordées de tranchées, sont elles-mêmes champs de bataille, et que les villes, ruines sur ruines, toits effondrés, murs ouverts comme de larges mâchoires édentées, laissent voir toutes sortes de plaies au fond de leurs étranges bouches, à quelques pas du calvaire où la mitraille s'est, avec rage, abattue, Caudry, et autour de lui quelques villages, heureusement protégés, conservent la plupart de leurs maisons intactes.

La place au coin du feu est un bien précieux pour celui qui, du matin au soir, et souvent pendant la nuit, parcourt ces routes boueuses, pleines d'embûches, ces routes de guerre où parfois un essieu se plie, une fusée se casse, et où l'on reste en panne, en *carafe* dans un trou, pendant les heures longues de la pluie et du froid... Aussi, conservons-nous bon souvenir de l'accueil que nous ont réservé, à notre arrivée, les populations du nord de la France et de la Belgique.

Dans la maison de la famille L...., où j'ai reçu l'hospitalité, je regardais, avec plaisir, un poêle flamand qui avançait son poitrail brûlant jusqu'auprès de la table où fumait le café.

Cette famille, d'ouvriers travailleurs et aisés, se compose du père, de la mère et de quatre enfants : deux jeunes filles et deux garçons dont le plus jeune, Philémon, était mon grand

ami, parce que je lui rapportais, parfois, un peu de chocolat de la cantine anglaise.

Des voisins venaient faire un bout de causette; des évacués aussi qui avaient réussi à échapper aux Allemands et à repasser les lignes, rejoignant leur pays comme ils le pouvaient, montant sur nos camions lorsqu'ils en rencontraient.

Le malheur passé, le bonheur présent formaient les sujets de conversation. On souffrait encore des difficultés du ravitaillement, mais cela s'organisait peu à peu (1) ; et c'étaient surtout les souvenirs du temps de l'occupation, joints aux impressions nouvelles apportées par les rapatriés, dont les paroles bourdonnaient autour du poêle. A chaque arrivant, les petites tasses se remplissaient de café noir ; on reprenait la conversation, une autre se greffait sur la précédente... Les anecdotes fourmillaient (bientôt il faudra faire la part de ce qui fut la vérité et de ce qui devient la légende) ; et, parfois, une jeune fille chantait...

C'était tantôt cette chanson, mi-picarde, mi-wallonne, où, sur un jeu de mots, Arras déclare à l'ennemi trop gourmand qu'il n'aura pas son cœur :

LE CŒUR D'ARRAS

Peuple du Nord, qui souffres en silence
Depuis trois mois cette horrible souffrance,
Crois-moi, bientôt viendra la délivrance :
Du Fils Très-Haut nous aurons la victoire...
(Au Refrain.)

Vous avez pu germaniser la plaine,
Mais, malgré tout, nous resterons Français ;
Vous avez pris l'Alsace et la Lorraine,
Le cœur d'Arras vous ne l'aurez jamais !
(Au Refrain.)

De Valenciennes ils ont eu les *sottises* (2),
Ils ont aussi, de Lille, les *carrés*,

(1) Rappelés, en effet, de Belgique où nous avions suivi la 6e armée française à Roulers au mois d'octobre, nous avions été envoyés dans la zone britannique, à Lille, puis en la région Cambrai-Maubeuge, pour assurer le ravitaillement de la population civile.... Nos autos, remplaçant les chemins de fer inutilisables, apportaient aux habitants, dont certains se trouvaient dans le dénuement le plus complet, du pain, de la viande, des légumes secs, du café et du sucre. Nous leur apportions aussi des couvertures.

(2) Les *sottises* de Valenciennes, ainsi que les *carrés* de Lille et les *bêtises* de Cambrai, sont des variétés de bonbons ; les *cœurs* d'Arras sont des gâteaux.

Ils ont aussi, de Cambrai, les *bêtises*,
Le *cœur* d'Arras, ils ne l'auront jamais !

REFRAIN

La monteras-tu la côte, Allemand,
La monteras-tu la côte ?
La côte tu monteras,
Prisonnier tu seras,
Arras tu n'auras pas !

C'était *l'Empereur d'Allemagne*, qu'on croirait écrit par un chansonnier qui a connu Montmartre et le Quartier latin :

L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE

I

Grand roi d'une très grande puissance,
Depuis longtemps, il a fait le projet
De parcourir la Belgique et la France,
De battre les Russes et les Anglais...
Il alla trouver le vieux bonhomme,
L'empereur François en personne,
Et il lui dit : Ecoute, mon vieux,
Nous allons nous y mettre à deux,
Nous avons des canons,
Beaucoup de munitions,
Des zeppelins,
Des sous-marins,
Des gros ballons,
Des avions ;
Nous avons des bateaux
Qui vont très bien sur l'eau,
Et des milliers de braves soldats.
Avec cela, ça suffira...

Gais et contents,
Nous irons triomphants
Conquérir, à nous deux, l'Europe entière ;
Et nous reviendrons
Avec beaucoup de millions,
Et en avant, mon vieux, vers la frontière !

II

Afin de sauver l'apparence,
C'est toi qui partiras le premier.
Aux Serbes tu ficheras une danse
Pour être de suite débarrassé...
J'enfoncerai la Belgique,
J'envahirai la République,

Et dans deux mois tout sera fini,
Nous irons dîner à Paris.
Nous aurons l'Elysée
Et Raymond Poincaré,
Napoléon dans son tombeau,
La tour Eiffel et puis le Métro,
Ensuite nous partagerons
Quelques milliards de millions
Pour en donner à nos enfants
Qui n'ont pas faim assurément...

Gais et contents
Nous irons triomphants
Sur le chemin de Paris, chantant victoire ;
Après cela,
Ta pipe tu casseras,
Mais tu auras vu Paris ville de Gloire...

III

Voilà Guillaume partant en guerre
Derrière ses uhlans, ses hussards.
Mais, arrivé à la frontière,
Les petits Belges font du pétard...
Il aurait cru, sans aucun doute,
Tranquillement passer sa route,
Mais il dit au royal François
Avec des larmes dans la voix :
Les Belges ont des canons,
Ils font sauter les ponts ;
Si j'avais pu prévoir cela
Je ne serais pas passé par là...
Moi je fonce sur Paris,
Toi, file sur Varsovie,
Avec la grâce de Dieu
Nous reviendrons victorieux...

Gai et content
Il partit triomphant
Sur le chemin de Paris, chantant victoire ;
Joffre était là,
Il lui dit : On ne passe pas,
M'aurais-tu pris, mon vieux, pour une poire ?

IV

Il voulut avancer quand même,
Pénétrant avec conviction
Jusque dans la Marne et dans l'Aisne
Avec ses meilleurs bataillons...
Mais, dans un élan frénétique,
Les soldats de la République

A l'assaut vinrent se ruer,
Et l'aigle noir dut reculer.
Et, malgré ses canons
De grosses dimensions,
Et son fameux prince impérial
Qui se tient si bien à cheval,
Il n'aura pas Paris,
Et Poincaré lui dit:
Guillaume voilà le chemin
Qui va te conduire à Berlin...
Tout en grognant
D'avoir fichu son plan,
Il s'empressa de filer à l'anglaise...
D'un coup de canon
De 75, dit-on,
Guillaume fut escorté de l'armée française !

C'étaient aussi *la Marseillaise* et *Prends Garde à toi* où, en un fruste parler, s'expriment la colère et l'espoir:

LA MARSEILLAISE

Guillaume, voilà l'armée française,
Il faut nous montrer tes uhlans !
Au son de notre Marseillaise,
Il faut rendre Metz et Sedan (bis).
Nous n'avons plus l'ignoble Bazaine
Pour te livrer tous nos soldats ;
Nos généraux sont des guerriers,
Dans la tombe, ils te mettront sans peine !
(Au Refrain.)

Guillaume, tu rendras la Lorraine
Et tu rendras tous les millions
Que tu nous pris un jour de peine,
Tu rendras aussi nos canons (bis).
Quand tu nous pris la belle Alsace,
Combien pleuraient ses chers petits !...
Il faut nous la rendre à l'instant,
Sinon, c'est la fin de ta race !
(Au Refrain.)

Guillaume, nous marcherons sans cesse
Quand nous aurons franchi le Rhin ;
Bientôt la République Française
Plantera son drapeau à Berlin (bis).
Nous imposerons la victoire
Où la force prima le droit,
Nous libèrerons les martyrs,
Et ce sera toute notre gloire !
(Au Refrain.)

Debout, Français, l'heure est propice :
Ne craignons pas les Allemands,
N'ayons pas peur de la Triplice,
Ne craignons pas leurs arguments (bis).
Avec nos alliés, les Russes
Et les Anglais, la rage au cœur,
Nous irons tous triomphants
Et nous serons couverts de fleurs !

REFRAIN

Guillaume, notre drapeau
Flottera sur ton tombeau,
Courbe ton front,
Tous les Français
Te maudissent à jamais !

PRENDS GARDE A TOI...

Prends garde à toi, Guillaume, roi de Prusse,
Homme sanguinaire, sans scrupule et sans foi ;
Tu voulais vaincre les Français et les Russes,
L'Angleterre même et Albert ce bon roi !
Nos alliés attendent à la frontière
Et le tocsin sonne le branle-bas.
Nous vengerons l'Europe tout entière :
Jusqu'à la mort nous irons au combat !
(Au Refrain.)

Tu avais cru que la noble Belgique
Allait marcher dans tes combinaisons,
Tu ignorais que ce peuple énergique
Surveillait bien, nuit et jour, tes espions...
Depuis longtemps, nous avions l'assurance
Qu'il existait un peuple brave et beau
Qui désirait avec la belle France
Combattre encor sous les plis du drapeau !
(Au Refrain.)

En remettant la médaille militaire
Et le ruban de la légion d'honneur
A la Belgique, la France tout entière
Remerciera ce bon roi d'un bon cœur ;
Car, sans ses bras de soldat héroïque
Plein de courage et plein de loyauté,
Tout le sol de notre chère République
Serait foulé sans trêve et sans pitié !

REFRAIN

Par ton orgueil, ta lâcheté,
Tu fais verser du sang, des larmes ;

Le monde entier est écœuré
Et veut te passer par les armes...
C'est à Berlin que nous voulons
Venger nos pères et nos frères.
Prends garde, Guillaume l'espion,
Pour tes Prussiens, nous avons des canons !...

Et c'étaient encore des espèces de complaintes, comme celle-ci, où sont évoqués les moments passés à la prison et où l'on sent l'indignation du peuple loyal contre ceux qui le trahissent : les trafiquants de toute sorte, hommes et femmes qui vendaient de l'or ou du plaisir à l'ennemi et ne craignaient pas de se livrer à de honteuses délations pour s'attirer ses bonnes grâces.

I

Je viens de faire un bien triste passage
Sous les verrous de la gendarmerie,
Et dans mon cœur je sens monter la rage
En repensant à cette cabane maudite...
Il y avait, mes amis, je vous le dis,
A peine de quoi pouvoir se remuer ;
Et, dans la cour, l'on entendait les pas
De la sentinelle qui venait nous garder.
Et nous disions, tout simplement :
Quand est-ce la fin de notre tourment...?

II

Tous les matins, au lever de l'aurore,
Un vieux troupier au regard très farouche
Faisait sonner ses clefs dedans ses poches
En venant nous dire : « Prisonniers, levez-vous » !
Pour le café, on avait un peu d'eau ;
Pour déjeuner, un morceau de gâteau de chien,
Et pour dîner de la soupe populaire
Que les cochons ne voudraient pas manger...
Voilà, monsieur, ce qu'on nous a donné
Comme nourriture à la prison,

III

Mes chers amis, l'on venait nous chercher
Fusil au dos, baïonnette au côté,
Et, sans savoir quel était le motif,
L'on nous menait à la gendarmerie...
Pour les beaux yeux de quelques femmes légères
Ayant toutes leurs maris sous les drapeaux,

Vendant leurs frères, leurs sœurs, ou leurs amis
En hébergeant les soldats ennemis...
Mais, patience, notre tour viendra
Où l'on pourra fusiller ça... !

Bien d'autres chansons seront à recueillir dans les régions libérées. Chaque jour, chaque pas en révèlent... J'ai noté celles-ci avant l'armistice ; je les reproduis telles que je les ai entendues, sans essayer d'y rien corriger... La littérature conserve ses droits, et il sera intéressant de reconstituer certaines, évidemment déformées de bouche en bouche... Pour l'instant, je n'ai voulu retenir en elles que l'expression d'une âme populaire à laquelle plus de quatre années de servitude et d'isolement n'ont fait perdre ni le contact avec ses anciennes attaches, ni son indépendance sacrée.

TOUNY-LÉRYS.

MAYENCE

NOTES D'UN OCCUPANT

Quand, aux jours qui suivirent l'armistice, les troupes françaises pénétrèrent en Alsace-Lorraine, elles connurent là des impressions inoubliables. La traversée fut d'une durée différente pour chaque unité, mais, généralement, pour celles qui devaient ensuite faire de l'occupation, n'excéda pas une quinzaine de jours. Comme il fallait s'y attendre, ce ne furent qu'enthousiasme et effusions patriotiques dans le public comme dans le privé. Défilés et réceptions ne le cédèrent en rien, quant à l'élan des populations délivrées, aux réunions plus intimes qui, le soir, groupaient les officiers ou leurs hommes dans quelques familles hospitalières.

Peu à peu, la vie reprit son cours ; les habitants des villes et des villages avaient à s'adapter à de nouvelles habitudes administratives ; ils s'y employèrent, cependant que le flot des armées, lentement, s'écoulait vers l'Est.

Dès la nouvelle frontière franchie, le tableau changea. A Sarrebrück, notamment, le caractère ombrageux et nettement [*censuré*] des habitants concourt avec l'atmosphère chargée de houille et les épais brouillards pour faire sentir à l'arrivant que l'âme de l'ambiance n'est plus celle des agglomérations voisines.

A Mayence, où s'installèrent les états-majors et les services de la « tête de pont » française, l'impression est moins hostile. Souvenirs et vestiges de l'occupation française? Monuments historiques? Défaut de toute lèpre industrielle ou animation engendrée par le Rhin sur ses rives? Je ne sais. Mais

le défilé des régiments, des canons, des tanks entre le général Fayolle, sec et maigre, et le général Mangin sanglé dans un dolman noir et en gants blancs, s'il se fit sans pavois aux fenêtres, ne laissa pas d'attirer une foule intéressée aux balcons et sur les trottoirs, foule qui n'était pas hostile, mais curieuse de comparer ce spectacle avec les parades d'antan et qui, à coup sûr, ne témoignait que d'une médiocre dignité.

Dans le particulier, chaque habitant n'était rien moins que rassuré. Le coup de sonnette qui annonçait l'officier muni d'un billet de logement amenait à la porte le visage d'une femme effarée ou d'un vieillard inquiet. Les hommes d'âge moyen se montraient peu. Le cantonnement s'imposait comme une inévitable corvée; la crainte, à défaut de bonne grâce, faisait donner place à l'occupant qui, de son côté, pour la première fois depuis 52 mois, laissait, sans arrière-pensée, s'écrouler ses derniers scrupules de gentleman. Il restait, du reste, fort en deçà des précédents du même ordre, tels que les établirent les officiers allemands dans le Nord et en Belgique.

L'apprivoisement fut rapide, particulièrement vis-à-vis de ceux d'entre nous qui parlaient l'allemand. Devant la correction du Français, l'inquiétude du début, chez l'Allemand, céda peu à peu pour ne plus laisser apparaître que l'obséquiosité nationale. Il n'est pas douteux que cette race, qui a inondé le monde de commis-voyageurs cauteleux, de démarcheurs tenaces et de garçons d'hôtel empressés, n'a aucun effort à faire pour servir. Dans chaque famille, à la bonne se joignirent la mère, la fille, voire même le père pour préparer la chambre et le feu. Puis les conversations s'engagèrent, quand il était possible. Parmi nous, ceux qui connaissaient déjà la langue et le pays furent assaillis de questions et de confidences sur les familles, les duretés de la guerre, les restrictions, le renchérissement de toutes choses. D'aucuns répondirent avec une froideur qui ne suffit pas toujours à contenir la curiosité de leurs hôtes; d'autres leur firent de notre situation un tableau flatteur et destiné à accentuer encore l'amertume de leur situation présente.

Car la question des restrictions hante leurs esprits et torture leurs estomacs. Nos troupes arrivèrent parmi un peuple dont ce serait trop de dire qu'il était affamé, mais qui, dans tous les domaines de son formidable appétit, n'avait maintenu

les rites alimentaires qu'à coups d'*ersatz*. Le matin et à 4 h., *ersatz* de café, *ersatz* de thé à 9 h. du soir et quels *ersatz* ! Quant au pain, il était célèbre avant que nous le connussions au naturel. La viande est rare, le sucre aussi, quoique moins que chez nous. Le triomphe de l'*ersatz* fut éclatant au moment des fêtes de Noël ; le 24, le 25 et le 26 décembre, l'Allemand se consacre aux joies et aux agapes familiales : nous avons assisté, cette année 1918, à la confection de gâteaux noirs et compacts et de sucreries suspectes, dont la consommation se poursuivit pendant les trois soirées rituelles avec une religieuse solennité autour de l'arbre pavoisé et pendant que se jouaient au piano les cantiques nationaux.

L'ersatz règne partout et s'affiche : chez les tailleurs, chez les bottiers surtout où la chaussure la plus répandue est de toile et de bois. Partout ces deux syllabes s'étalent, afin que nul n'en ignore.

Les « occupés » acceptèrent sans maugréer, après tant de privations, les entraves que l'on dut apporter à leur liberté. Défense de circuler après 8 h. du soir, obligation de passeport pour sortir de la ville, suppression — ce qui était plus sensible — de toute communication avec les territoires non occupés. Certains feignaient quelque étonnement de ces mesures et plus encore des précautions purement militaires qui furent prises : mises en batterie de nos pièces, de nos projecteurs, creusées de tranchées. « La guerre n'est-elle donc pas terminée ? » disaient-ils, ou encore : « L'horrible effusion de sang va-t-elle reprendre ? » Il leur semblait tout naturel qu'après l'avoir voulue et rondement menée, cette effusion de sang dût cesser définitivement le jour où il ne leur était plus possible de s'y soumettre et que toute initiative militaire désormais ne fût plus de jeu.

Ils ont, en effet, sur la guerre des idées pour le moins singulières ; ils les exposent avec ingénuité et, de la part de beaucoup, avec sincérité, ce qui ne laisse pas d'être un enseignement et constitue, en attendant, pour l'occupant une source d'étonnements renouvelés. Tout en prétendant que l'Angleterre s'apprêtait à le faire, ils ne contestent pas que l'Allemagne ait déclaré la guerre, mais nient qu'elle l'ait conduite férocement. A qui leur opposait le viol de la neutralité belge,

l'un d'eux répondit que si l'Allemagne n'était pas entrée en Belgique, la France n'y aurait pas manqué et qu'il convenait pour eux de nous devancer. Même système de défense pour les atrocités commises en Belgique : du moment où la Belgique avait résisté par les armes à l'envahissement au lieu de s'y soumettre bénévolement, comme toute bonne puissance neutre qui se respecte, elle cessait d'être neutre; elle était en guerre et toute défense de la part des habitants, qu'ils accusent d'avoir empoisonné les sources, devenait *ipso facto* un délit à l'égard des lois militaires de la guerre et légitimait toutes les mesures de répression. Devant l'indignation qui nous soulève au souvenir des déportations civiles dans le Nord de la France, ils répondent en disant : « Nous avons été obligés d'être durs envers les Français, car ceux-ci ne s'*accommodaient pas de la situation.* » Ils ne comprennent pas — et n'ont pas compris pendant un demi-siècle en Alsace — que le Français réagit toujours à l'extrême autoritarisme par la rébellion et qu'il considère simplement comme un manque de dignité cette façon dont aujourd'hui l'Allemand s'*accommode* de l'occupation. « L'Allemand ne sait pas haïr », disent-ils aussi. Cela est possible et confirme qu'il fut sauvage par méthode politique quand il était vainqueur et qu'il ne souffre pas dans son âme d'être vaincu.

Certains ne doutent pas que la guerre ne fut pas toujours habilement conduite chez eux. Si Hindenburg, resté seul parmi la fuite et l'écroulement de tous les autres, jouit encore d'une popularité qui depuis l'armistice n'a fait que croître, Ludendorff désertant son poste et son devoir fait triste mine devant ce peuple de soldats-nés. Le Kaiser est discuté, mais il n'est pas haï. On accuse plus volontiers son entourage, les hobereaux, Ludendorff, qui, n'ayant pas pu gagner la guerre, n'ont pas su éviter la levée de l'Amérique. Les Allemands prétendent volontiers qu'ils n'ont pas été battus par les armes, mais par le blocus. Ils ont fait à leur troupes vaincues un accueil sinon triomphal, du moins très cordial, car il serait tout à fait exagéré de penser et de dire que leurs armées, après l'armistice, refluèrent en désordre. Les troubles qui se produisirent furent le fait des organes de l'arrière et de la basse populace, celle-ci enchantée de se ruer sur les magasins d'approvisionnements militaires, abondamment garnis de fourni-

tures et de vivres, tandis que la population civile manquait de tout.

A l'égard du blocus et de la guerre sous-marine, les Allemands savent attribuer à l'Amérique la part qui lui revient dans le succès de nos armes. Mais ils ont sur le rôle que les Etats-Unis doivent jouer dans la conclusion de la paix des idées particulières dont l'avenir démontrera ce qu'elles ont de fondé. Ils s'imaginent volontiers que le Président Wilson est venu en Europe pour servir de médiateur entre l'Entente et eux, et non comme chef d'un Etat ennemi; ils estiment que son but est de combattre les appétits impérialistes des Alliés et de défendre le peuple allemaud affamé et privé de communications avec le reste du monde. Ils attendent de lui des secours alimentaires immédiats et, dans l'avenir, la reprise des relations commerciales, du trafic de matières premières et de produits manufacturés, sans lequel ils se rendent compte qu'ils seraient irrémédiablement perdus. Cette manière de penser s'est exprimée à moi sous la forme caractéristique d'une question : « Le Président Wilson est-il réellement bien reçu à Paris? » L'Allemand qui me la posait croyait que la France attendait le Président Wilson comme un gendarme.

L'attitude des Américains à Coblentz et dans la tête de pont dont ils font l'occupation est loin, d'ailleurs, de contrarier ces illusions allemandes. Le régime qu'ils ont instauré respecte toutes les libertés locales, privées et publiques; ils se gardent de toute mesure rappelant l'état de guerre dans leur conduite vis-à-vis des citoyens et veillent même jalousement à ce que les éléments alliés de passage ou en stationnement ne fassent pas sentir le poids de l'occupation. Il ne me semble pas convenable de donner ici de cet état de choses des exemples typiques, mais ils sont nombreux. Le résultat ne s'est pas fait attendre et les Allemands ne manquent pas de se plaindre aux Américains des mauvais traitements dont ils se prétendent victimes de la part des autres « puissances associées » et de se réclamer d'eux auprès de nous.

La préparation des élections s'est poursuivie sans fièvre. Il est hors de doute que l'occupation assure l'ordre dans les territoires où elle s'exerce. L'Allemand était un peu surpris de

se trouver muni d'un bulletin de vote de pouvoir aussi étendu, l'Allemande surtout, dont les goûts sont principalement domestiques. Les uns et les autres n'aiment pas cependant qu'on leur rappelle que le régime impérial les avait effectivement mal préparés à la vie publique, que le chancelier responsable devant l'Empereur seul et non devant le Reichstag était un anachronisme au xx^e siècle. D'aucuns, parmi nous, ajoutent même que chaque Français est, dès sa jeunesse, entraîné aux joutes politiques, remarquablement intelligent dans ce domaine et qu'un parlement capable à lui seul de renverser le gouvernement chaque fois qu'il lui plaît est une précieuse victoire de la civilisation.

En fait, l'avenir seul dira ce qu'il faut attendre d'un gouvernement démocratique en Allemagne; mais, dès maintenant, on peut prétendre, sans être taxé d'exagération, que du parti conservateur inclus au parti *spartakiste* exclus, toutes les fractions à tendance plus ou moins démocratiques font bloc pour la conception allemande de la guerre et sa conduite; ils s'inclinent devant la brutalité des faits sans vouloir les analyser et les comprendre; ils n'entrent à aucun degré dans la façon de voir de l'Entente et feront tous leurs efforts pour maintenir l'unité allemande. Les clairvoyants, dans l'intimité, reconnaissent ou semblent reconnaître certains de leurs torts, mais confessent qu'il leur est impossible de détruire l'édifice savant de l'opinion publique allemande, édifice artificiellement élevé pendant quatre années de guerre.

Seul, le parti de *Spartacus* désavoue, paraît-il, la politique allemande de guerre, mais il s'exprima à Berlin d'une façon telle que les gouvernements alliés ne pouvaient lui accorder aucun crédit. Il ne peut, d'ailleurs, se manifester dans les territoires occupés.

Et quels sont, au milieu de cette Allemagne nouvelle, l'état d'esprit et l'attitude des troupes françaises ?

Le poilu français n'est pas cruel; il est discipliné par force et par habitude acquise, mais non par goût. S'il sait que l'Allemand est féroce, il est incapable d'adopter à son égard la même façon d'agir. Je ne crois pas que les prisonniers allemands aient eu à souffrir de la brutalité individuelle de leurs gardiens. De même aujourd'hui, dans les territoires occupés,

le soldat en service exécute les ordres qu'il a reçus, mais, livré à lui-même, il est extrêmement sociable. Il savoure dans la quiétude de l'armistice un repos bien gagné et longtemps attendu. Comme il est passé de la France où il était chez lui à l'Alsace-Lorraine où il était l'objet de toutes les attentions, il est arrivé en territoire occupé sans haine et sans fureur. Autant il aurait été animé d'une fièvre vengeresse et d'une ardeur pillarde véhémente s'il avait pénétré de vive force en pays allemand, autant il s'est installé avec bienveillance dans les cantonnements intacts et les cités organisées dont il avait depuis si longtemps perdu l'habitude.

En réponse à l'accueil engageant des populations ennemies, il a témoigné d'une douceur réelle à leur égard. Quelques velléités de grivèlerie, quelques menues déprédations ont eu lieu et ont été réprimées; mais, dans l'ensemble, les relations réciproques sont empreintes d'aménité. Que ceux qui, chez eux, condamnent cet état de choses prennent garde que dans le jugement qu'ils portent, il faut réserver la plus grande sévérité aux Allemands qui paient de leur dignité le souci qu'ils ont de n'être pas molestés et qu'on ne peut exiger d'une armée qu'elle choisisse la haine et l'inconfort qui en résulterait quand, après quatre hivers de guerre, un cinquième s'offre à elle dans le repos et la douceur de vivre.

[*Vingt lignes censurées.*]

De ces observations rapides, il se dégage une impression en apparence paradoxale. Sur le point essentiel de nos relations futures avec l'Allemagne, il semble que, malgré son aménité actuelle en pays occupé, le Français doive demeurer longtemps rétif, tandis que 'Allemand, qui s'est comporté comme un sauvage en France et y a laissé derrière lui un sillage de dégoût et de haine, ne demande qu'à accueillir le commerçant français et naturellement à lui rendre au plus tôt sa visite. Il ne comprend pas pourquoi ni comment les Alsaciens et les Lorrains sont joyeux d'être redevenus Français; il ne comprend pas pourquoi ni comment ces mêmes Alsaciens-Lorrains ne se sont jamais pliés de bonne grâce à la domination germanique. Il ne se rend pas compte que le souvenir des atrocités commises en Belgique et en France restera comme un écran et s'interposera fatalement, dans l'avenir, pour les hommes de notre génération, entre le Français et l'Allemand

placés face à face. Il est hanté par le besoin de vivre, de commercer, de parcourir le monde; il attribue la responsabilité de la guerre à l'Angleterre jalouse du développement allemand ; il subirait toutes les humiliations pour que l'Angleterre cessât d'être maîtresse de la mer.

S'il admet que l'heure présente est grave pour son pays, il est persuadé que l'équilibre du monde a besoin d'une Allemagne, qu'on ne peut faire fi des soixante millions d'hommes qui la peuplent, de leurs besoins, non plus que de leurs énergies.

L'Allemagne a subi une défaite, mais elle ne se sent pas vaincue. A nous de ne pas la méconnaître.

CLAUDE LAFORÊT.

Mayence, décembre 1918-janvier 1919.

LE CHINOIS

Dès le matin nous quittions la tranchée, la cage d'osier vide recouverte de son manteau de toile imperméable fixée aux épaules. C'est l'heure où la guerre sommeille, prise d'accablement à la fin de la nuit ; les guetteurs s'appuient en dodelinant de la tête aux parois blindées de leur guérite et ferment à demi les yeux ; les canons bâillent sur leurs affûts..... l'heure aussi des coups de main et des surprises, des tirs déclanchés brusquement qui étourdissent les hommes et les livrent dans l'abandon de leur volonté. Mais ce jour-là, le calme régnait sur les lignes embuées, après une nuit fiévreuse, capricante, où des rafales soudaines déchiraient des calmes plats, où des fusées appelaient des barrages arrêtés sur le champ, où les claksons avaient collé les masques aux visages des soldats sans qu'on sût pourquoi, ni d'où venait le signal. Une mitrailleuse somnolente dispersait des balles, et les corvées, la pipe aux dents, brimbalaient les bouteillons de jus, en processions fumantes, dans le boyau. Nous marchions déjà à l'air libre, coupant les réseaux aux passages indiqués par une branche de sapin, sur la déclivité de la crête, entre la lune pâle et le soleil barbouillé; des écharpes de brume sinuaient, au fond, selon la courbe du rû; les herbes gelées, blanchâtres tournaient au mauve sur le revers des pentes. Puis, peu à peu, le quartier de lune se dilua dans un ciel couleur de rose sèche et le soleil brûla les sapin noirs où le givre semblait un ornement naïf de sucre ou de verre filé. Mon compagnon, le Chinois, commençait à rouler sa cigarette et à parler intarissablement.

Il est haut et membru, cheveux noirs luisants, moustache courte et rare ; sous la crasse du visage une peau jaune qu'il

ne récure jamais et qui brillerait peut-être, après savonnage, comme une boule de buis verni ; enfin des yeux bridés vers les tempes, qui lui ont valu, joints à sa couleur et à je ne sais quel air énigmatique et bouffon, le surnom de Chinois, dont il tire vanité. D'où vient-il ? Quelle famille ? Quel métier ? Menteur et imaginatif, il raconte souvent sa vie ; mais ce n'est jamais la même ; ses hâbleries étonnent, déconcertent, attachent ; il est avantageux, gausseur, insolent ; on l'écoute et on fait cercle, les naïfs écarquillés, les malins incrédules. Que si quelque esprit fort lui met le nez dans une contradiction ou une invraisemblance, il réplique par une facétie énorme ou des insultes, selon les jours, ou des coups de poing, qu'il a terribles et décore de noms anglais qui ajoutent à l'effet moral. Du fond commun de ses histoires et de son vocabulaire on peut inférer qu'il a servi dans les compagnies de discipline, travaillé assez irrégulièrement dans l'électricité et la typographie, erré à travers les professions indécises, les turbins de hasard. Une marraine qui habite un hôtel borgne, près de la gare Montparnasse, lui envoie, chaque quinzaine, un mandat de dix francs, et une carte illustrée, le dimanche ; on ne lui connaît pas d'autre correspondant. Lui se prétend tantôt fils d'un cuisinier de l'ambassade de Chine et d'une figurante de Bobino, illusion née de son sobriquet, tantôt d'un curé de l'Yonne qui a failli devenir évêque. Sa popularité à la compagnie a pour fondement, outre le respect dû aux swings et aux uppercuts, la double faculté de roter à discrétion et d'allumer ses vents à la flamme d'une bougie. Il a établi sa fortune sur ces deux talents ; je dois la mienne à une certaine habileté au poker, où le fourrier, qui ne possède pas grandes ressources, me gagne deux ou trois louis par mois.

Nous sommes donc des *filonnés*, objets d'envie et de dénigrement. Chaque matin nous abattons une douzaine de kilomètres à l'aller, autant au retour, la cage d'osier accrochée aux épaules ; et nous ramenons du colombier divisionnaire les pigeons qui, la nuit, seront lâchés des lignes et regagneront, après avoir tourné trois fois dans le ciel, leur demeure éclairée d'une lumière rouge, au plus haut pignon du village. Notre roucoulant fardeau déchargé, exempts de patrouille, de corvée, de garde, nous racontons des histoires, battons le carton et en écrasons jusqu'au lendemain dans nos pajots de fil de

fer treillissé..... sauf toutefois les bombardements, les gaz, les attaques. Mais ceci, comme dit le Chinois, ce n'est plus le régiment, c'est la guerre.

★

Mon compagnon regardait les nuages qui filaient vers l'Est, et divaguait à son ordinaire. J'aime l'imprévu et la disparate de ses associations d'idées, la mobilité de son imagination qui accroche tout et ne se pose sur rien.

« Oh ! mon poteau, le fin filon, la bonne gache.... on court les routes, on est des touristes, avec un sac tyrolien en jonc sur le dos. A la guerre y en a que pour les intellectuels, ceux qui influencent, les affranchis, quoi ! J'aurais pu devenir galonnard, moi aussi ; mais j'ai pas insisté, malgré mon instruction ; j'aime la liberté. Combien de fois qu'on m'a offert les ficelles ! J'ai commandé la section au faubourg Saint-Laurent, à Arras. Le commandant m'a payé le champagne, du Coquelicot qui lui avait pas coûté cher, dans une cave grande comme le Panthéon. J'ai bu, mais j'ai négligé les sardines. Je travaille pour la gloire et la fraternité des peuples, que j'y ai répliqué, l'abaissement du militarisme et la Société des nations, pas pour l'ambition. Le vieux restait vert ; il m'a demandé si j'étais socialiste. Intégral, que j'y ai répondu. Intégral, c'est un mot qui veut dire qu'on ne raconte pas des boniments. Ça lui en a bouché un coin ; il en est mort, trois jours après, de l'émotion, jointe à un shrapnell dans le nombril qui lui a foutu l'àppendicite, la maladie à la mode..... Cabot ! Sergent Juteux ! Des foutaises !.... On est brancardier de tourterelles, voilà un métier !..... Oh ! oh ! pige ces nuages... un noir et un blanc ; ils vont boxer. Le nègre Sam Mac Vea contre Carpentier, gants de quatre onces, à la limite des poids mi-lourds, en quarante rounds. *Time*... Il connaît la combine, le *coloured man*... le plexus solaire... One, two, three.... Le gong !.... Je te dis qu'il est knokedout, le Visage Pâle. Sale Nègre, sale peau de cambouis ! Maintenant y a un jokey orange et bleu, monté à l'américaine, qui passe le poteau, les doigts dans le nez. Trois thunes à la pelouse et six napoléons au pesage. Ousqu'est mon book, que je palpe ? Et puis il y a la tour de Nesles, là-bas, au-dessus de l'arbre zigouillé. C'était une *noble tête de vieillard*.... Oh ! frangin, la gache, la fine gache ! Le colom-

bophile, le petit vieux Van-de-Putte, le *ch'timi*, va nous payer un kirsch de mirabelle de derrière les fagots, en fumant sa pipe d'un sou qui embaume la nicotine et jute comme une chaussette de Corse.... Y en a que pour les intellectuels à la guerre, les affranchis, toi et moi..... »

Il parlait la route, mêlant sa vie imaginaire et ses exploits aux accidents du paysage et aux changements du ciel.

Je ne l'écoutais pas, mais je me laissais bercer par son verbiage qui levait en moi des images fugitives, aussitôt dissoutes que nées ; et le mouvement de mes jambes m'endormait, pour ainsi dire, d'un sommeil actif. Nous cheminions maintenant à travers les bois givrés qui fouettaient nos capotes et les diapraient de cristaux étincelants ; nous déchirions les dentelles de fil-de-la-Vierge, tendues d'un côté du layon à l'autre, entre les églantiers défeuillés à baies rouges, et les viornes cotonneux. Je ne pipais mot. Parfois le Chinois interrompait ma méditation sans objet :

« Je parie que tu ne me crois pas. »

Je répondais machinalement :

« Si, je te crois.

— Alors tu es une andouille, parce que je t'ai bourré, j'ai divagué. Mais ça que je vais t'expliquer, il y a pas un cheveu en plus ni en moins. C'est la vérité... la vérité insoluble et inamalgamée. Des fois on gaze pour gazer, d'autres fois on parle pour penser. Voilà la différence. Ouvre les bananes. »

Il aime, dans les mots, leur valeur sonore, indépendamment du sens ; les explications verbales le ravissent ; il ne cherche ni ne comprend les autres. Il dit : C'est une matière incombustible, vu qu'elle est ignifuge ; il a ramassé ci-et-là un vocabulaire passe-partout : *court-circuit* pour les choses de l'électricité, *force d'inertie* pour le reste de la physique. Quant aux fluctuations de la guerre, tantôt il les apprécie d'un négligent : « *Ça manque de voies de rocade pour la répartition des effectifs* », et tantôt les commente d'un seul mot, cabalistique, en clignant ses yeux bridés et en se rengorgeant dans sa cravate verdâtre et floche, d'un seu mot encadré de deux silences sibyllins : « Trahison. »

Le Chinois poursuit :

« Tu vois ce brimborion de tranchée abandonnée, dans la clairière, derrière les frênes : ça me rappelle une aventure qui

m'a dégoûté du militarisme et de la gloire, au début. On a attaqué, dans la forêt de Champenoux, une petite rainure comme ça. C'était plutôt une reconnaissance qu'une attaque, on ne savait pas au juste. Moi, j'ai filoché dedans, j'ai sauté dans le caniveau, j'ai trouvé personne qu'une boîte de pois en conserve, un livre de cantiques et un casque. Alors j'ai mis le casque et je faisais mon persil, en me balladant, le flingue à l'épaule, pareil à la sentinelle de l'Elysée. La section approchait sur le ventre, en marche rampante; le lieutenant a vu mon casque et il a commandé le feu de salve. Un copain a crié : « Tirez pas, c'est le Chinois. » Ils rigolaient tous ; le lieutenant était fumasse; il mangeait ses bacantes et me regardait avec des yeux de babouin. J'ai écopé quinze jours de tôle. Alors j'ai dit : Trahison. — Depuis ce jour je ne me suis plus occupé de la guerre... Des fois, cependant, e naturel reprenait le dessus, malgré que j'en aie marre; alors je les rabattais tous, les patrouilleurs, ceux du corps franc, tous les pirates. Un jour j'ai ratissé les barbelés boches avec un râteau barboté au jardinier du colonel pour voir s'ils n'avaient pas électrifié leur réseau, comme on le racontait. Il luisait une lune aussi large que mes fesses ; ils avaient tous le ventre foireux rien qu'à me considérer. Mais ça, c'était de la jactance, le cœur ne s'en mettait plus depuis l'affaire de Champenoux. »

Je le sais courageux, d'une bravoure stupide, cabotine, profondément inutile, mais enfin culotté, ce qui n'est pas donné à tout le monde, même par vice.

« Moi, je ne peux pas renifler les féodaux, tu m'as saisi. Alors, pour éviter les histoires, ils m'ont collé brancardier. Bras cassé, moi ! J'ai gagné du pognon à cette affaire. On tenait un secteur de travaux où, dans le temps, il y avait eu de la bataille, et beaucoup de cadavres étaient restés entre les lignes, dans le bled. Le colonel faisait citer ceux qui en ramenaient ; les bourgeois guignent tous la croix de guerre pour épater leurs voisins et mater leurs femmes; alors ils se présentaient en foule ; seulement les peinards n'osaient pas se risquer. Moi, je cueillais les macabs, la nuit, pour un louis ou deux, selon l'acabit du client. Après, ils écrivaient à leur député qu'il les embusque ; ça leur ôtait le remords. Ah ! le bon temps ! Du pèze plein les poches... Vois-tu, les seules industries qui rapportent sont celles qui se fondent sur la conerie des hommes.

Ça vaut les mines du Klondyke et ça ne s'épuise jamais. »

Nous descendions une pente escarpée, à pic sur le vallon; en face de nous, à notre hauteur, s'étageaient les guitounes du Camp-de-la-Fille-Verte, dont les fumées rubanaient doucement. Le Chinois picorait au passage les cornouilles blettes et sautait, pieds joints, sur les énormes limaces blanches, noires, orangées, qui ondulaient entre les feuilles mortes comme des lanières de caoutchouc.

« Tu es un frère... tu ne dis rien... tu crois tout ce que je te raconte... Ça ne te barbe jamais... t'es trop poli ou trop supérieur, trop intelligent ou trop bête, on ne peut pas savoir. Tu me dégoûtes, tu me plais; je vas te décrocher les mandibules d'un cross... Oh! oh! récite-moi un poème chinois, vieille raclure, un poème où il y a des choses mirifiques avec des mots... des mots..... »

Alors j'improvisais selon le rythme et le hasard de la marche :

Le sage Confucius réside
En son bain de lait d'ânesse,
Ainsi que la lune pleine
Au milieu de la voie lactée.

Le Chinois exulte ; il rit, plisse à l'extrême ses yeux bridés, dresse ses deux index à la façon des magots de bazar. Je poursuis :

Le Céleste qui règne sur les villes,
Les fleuves, les rizières et les jonques,
Le Suprême qui a pour enseigne un dragon jonquille,
Mange avec des baguettes à quatre pans rouges
Les œufs de cane pondus depuis sept générations.

« Ça me plaît... ça me plaît... ça me dilate le foie », crie mon camarade.

L'œil du soleil domine sur la mer pacifique,
La fleur nommée Ho-to-ho répand son parfum,
Le choucas n'interrompt point le chant des flûtes,
Le Prince est chéri de ses femmes et le bouvier de ses bœufs.
C'est ici l'Empire du Matin calme
Et du Bienveillant Après-Midi.

Le Chinois décapite avec sa canne les chanterelles sèches, couleur de giroflée, et répète avec obstination :

« Ça me plaît... ça me plaît... C'est les chansons de mon pays.

Vieux pote, j'aurais dû être mandarin avec des moustaches jusqu'au nombril et des ongles comme des baïonnettes... Ah! ah! si tu voulais, on trouverait une gache encore meilleure que celle de porteur de colombes; une gache que celle de chauffeur de général, à Limoges, ne serait que de la fumée de crottin en comparaison. Ecoute. Tu as de l'instruction, de l'imagination, moi je suis imprimeur, et solide dans la partie ; j'ai travaillé à *Paris-Sport* et au *Gil-Blas*, dans le temps que la presse ne s'était pas encore pourrie. Je connais les lettres de toutes les langues, même de l'hébreu, qui s'imprime à l'envers. C'est moi qui ai composé le texte grec des Paroissiales, de l'abbé Pascal, qui cherrait dans les calotins, et des thèses de médecine où il y avait tant de noms de maladies que tu étais étonné de te trouver encore vivant sur tes fumerons, après avoir lu ça. Alors, à nous deux, on s'associerait, on fonderait un canard de tranchée, quelque chose avec un beau titre, qui plairait au colonel, au divisionnaire. Ce serait un coup de publicité à réussir. Tu écrirais des histoires, des histoires héroïques naturellement, des bons mots de poilus qui enfoncent dans le pastis, jusqu'aux génitoires, qui reçoivent la pluie, les torpilles, les shrapnells, les gaz tout le ramdam en rigolant, en lançant des bobards, comme s'ils étaient au poulailler de la Fauvette ou de la Gaîté Montparnasse. Naturellement tu improviserais ça à l'arrière, dans un hurlingue, devant un kil de rouquin, en te chauffant le râble. Moi je composerais tes articles... Oh! je m'y vois... je pincerais les caractères dans la casse en sifflotant, je corrigerais tes fautes d'orthographe, parce que les journalistes ne savent pas l'orthographe, c'est connu. On soutiendrait le moral des combattants. Y a même des officiers qui voudraient placer de la copie, des impressions de combat, des carnets de route; ça les flatte. Mais il faudrait qu'ils nous pelotent, qu'ils nous achètent. Tu piges, frangin, tu piges... On serait des rois.

— Ne musarde pas, Chinois. D'abord nous ne sommes pas en avance ; et puis il faut faire vinaigre par ici. Les fusants arrosent le cirque chaque jour, à cette heure. Une habitude! Les gros ont même retourné les patates des pépères et culbuté leurs choux. »

Il suffit que je donne un conseil à mon camarade pour qu'il en prenne immédiatement le contre-pied. Il roule une

cigarette, s'adosse à un hêtre, trie un à un les rondins qu'on trouve, prétend-il, dans le perlot du gouvernement, des rondins à étayer un observatoire de corps d'armée, avise enfin une équipe de télégraphistes du génie qui pose des sous-plombs dans une tranchée briquetée assez profonde :

« Eh ! le huitième vaseux, t'as encore jamais approché si près des lignes ; faut se méfier, ouvrir l'œil ; on se trouve bien ici, à cinq kilomètres des troisièmes positions. Faudrait qu'un coup de main réussi pour vous envoyer conduire les tramvays à Magdebourg. S'il y a des stross-troupes dans le secteur et que les guetteurs dînent en ville, vous êtes frits, nettoyés, bons comme la romaine. »

Le caporal du génie, un petit mince à barbiche et à pince-nez, hausse les épaules.

« Si tu es saoul, passe ton chemin, sinon mets-y un cadenas.

— Moi, passer mon chemin, moi saoul !... ça insulte le bitfin, ça se croit spécialiste. Spécialiste de quoi ? Spécialiste de conerie. Pourquoi est-ce qu'on n'a pas versé dans les armes savantes les ingénieurs, les techniciens, les dessalés, moi par exemple ? Sais-tu seulement comment ça s'appelle, les sous-plombs que tu poses ? Connais-tu leur nomination scientifique ?... Oui, scientifique ?

— Je te dis de passer ton chemin et d'aller cuver ta biture ailleurs.

— Eh bien ! Spécialiste, ça s'appelle des sous-plombs *triphrasés*, vu qu'il y en a trois en un seul. Retiens ça, ça pourra te servir pour passer capitaine. »

Le Chinois jouit insolemment de son effet, le casque rejeté en arrière, le mégot au coin de la lèvre, fumant à courte haleine ; je le hèle en vain pour éviter une rixe. Le gringalet de caporal rebrasse déjà ses manches et saisit à pleins poings une barre-à-mine. Mon camarade ricane :

« Tu as plus qu'à te coller les griffes aux grolles pour avoir l'air d'un faucheux... »

A ce moment, j'entends deux départs, presque simultanés, que le vent nous apporte. Je crie :

« Attention ! rentrez la vaisselle, ils ne manquent jamais leur heure. »

Je me glisse dans une sorte de caverne creusée au cœur d'un

rocher qui surplombe la route, un ancien dépôt de munitions, parmi les outils remisés et les rouleaux de barbelés mangés de rouille. Les sapeurs se couchent au fond du fossé où leur caporal disparaît avec une rapidité diabolique. Le sifflement des l'obus fonce sur nous. Je hurle au Chinois :

« Planque-toi, ne fais pas l'andouille ! »

Il me répond, sans bouger, en rallumant son mégot éteint de ce ton modeste et narquois, mi-figue mi-raisin, qu'il prend pour crâner mieux, pour crâner sans ostentation :

« Ils tirent sur les batteries.

— Tu te goures.

— On m'a vernis contre les billes.

— Tu veux influencer les sapeurs.

— Je n'ai pas de comptes à te rendre. Où sont tes galons?»

Les deux fusants éclatent, un peu courts, déversant une gerbe renversée de shrapnells qui se répandent en pluie, comme l'eau d'une pomme d'arrosoir, vrombissent et se fichent en terre avec un bruit brusque et mou; une fumée noire plane, déchiquetée, balancée par le vent. Le Chinois demeure debout et chantonne outrageusement, guignant du coin de l'œil du côté des sapeurs invisibles, sur un air de sonnerie :

Un caporal c'est un' légume,
Ça boit, ça dort, ça chie, ça fume,
Ça ne sait pas signer son nom,
C'est bête comme un cochon.

Le gringalet brandit une mailloche en bois et dessine des moulinets au-dessus de la levée de terre. Le Chinois le défie homériquement :

« Sors donc, capon, chassieux, défaitiste ! Eh ! Trotsky, enlève ta capote, qu'on sache si tu as du cœur ou du mou de veau sous le téton ! »

Je crie, les mains en porte-voix :

« Y a de l'entr'acte. Décanillons. »

Et je gagne, au pas de course, au delà du tournant, la route abrupte qui donne accès au cirque, du côté de l'arrière.

Ici on peut respirer; le chemin est construit en contre-bas de la falaise crevassée, dans un angle mort que l'artillerie ennemie ne peut battre. J'attends mon compagnon qui me rejoint au bout de quelques minutes, sans se presser, en sifflotant.

Le bombardement se serre; un avion bourdonnant règle le

tir, poursuivi par nos canons anti-aériens qui sèment autour de lui une couronne de flocons blancs ; les culots tombent sur la droite, dans les fourrés de branches sèches, comme des abeilles foudroyées.

« Gare les mouches ! » nous dit un territorial paterne qui cassait des cailloux sur l'accotement et profite de la pause forcée pour lire son journal, dans une anfractuosité du mur de roche. Nous marchons d'un rythme vif pour rattraper le temps perdu. Le Chinois gambade devant moi; son masque hilare luit au soleil, plissé de rides tortueuses.

« Je leur en ai bouché un coin au huitième vaseux : j'ai éteint leur suffisance ! Ecoute... écoute... ça me plaît... Y a des fusants, des cent-cinq brutaux, des percutants, le grand jeu radine. Ils sont planqués dans les briques; ça leur dresse le poil, à ces mecs, qui se croient des spécialistes et ne savent même pas ce que c'est qu'un sous-plomb *triphrasé*. Le bombardement, ça les polarise. Des techniciens à la manque ! Des techniciens à la mort-moelle d'oie, bons à se ficeler des griffes aux godasses pour visser des isolateurs sur les poteaux, des chimpanzés qui débobinent les câbles des tambours avec des mains poisseuses de chatterton... des lapins mécaniques, quoi ! Malheur de malheur !... et nous, les compétences, on nous étouffe, on nous massacre dans la biffe !... »

Un avion de chasse français, agile et rapace, tourne et pique sur l'observateur allemand; les canons anti-aériens soufflent; quelques houppettes d'ouate neigeuse se promènent encore doucement dans le ciel avant de s'y fondre ; là-haut, les mitrailleuses crachent par foucades; puis la crête boisée nous dérobe la poursuite. Le Chinois chemine nerveusement et ne parle plus.

★

Quand nous eûmes atteint Saint-Anthelme-de-Noroy, mince bourgade perdue dans les terres croulières, habitée d'un échelon d'artillerie et d'une compagnie de routiers, le Chinois s'arrêta devant la deuxième maison, à main gauche, la seule entière, du hameau. Elle se dresse en face de la fontaine que prolonge une auge en toile, entre un squelette de grange carbonisée et les chicots évidés, noirâtres, de ce qui fut la mairie, avant les bombardements ; trois marches en pierre de liais

témoignent d'une antique splendeur écroulée. Mais mon camarade ne songeait pas à philosopher sur la décadence de la maison commune ; il regardait avidement la bicoque intacte ornée de nids à moineaux de terre cuite, en forme de tiare, la pointe en bas. Au-dessus de la fenêtre, les mots *Epicerie, Vin, Bière, on paye en servant* étaient maladroitement charbonnés comme par la main d'un géant qui apprend ses lettres. Sur les volets clos, une pancarte publiait le tarif des prix et une écriture autoritaire avait inscrit au vantail de la porte vermoulue, à la craie, obliquement, en belle bâtarde : *Consigné.*

Un artilleur qui lavait ses jambières dans un plat de campement nous renseigne.

« Inutile d'insister ; on a bouclé la boîte pour un mois, rapport qu'ils ont servi à boire aux heures de fermeture et qu'un brigadier a bousculé le doucheur, étant zig-zag, dans l'arrière-boutique. Le patron est aux champs, la patronne à Nancy, chez sa cousine. Elle reviendra au bout du temps de consigne, le tape-cul plein de provisions.

— Et la demoiselle? interroge anxieusement le Chinois.

— La demoiselle à Nancy, de même ; elle a un amoureux par là-bas. On dit qu'elle épouse le doublard d'un régiment qui a cantonné dans le patelin. Un garçon de famille, à ce qu'il paraît, qui a du foin dans les bottes. »

Mon camarade pousse un grognement sourd et nous repartons. Il ne desserre plus les dents ; je file des songes indécis. Nous traversons des landes, des jachères, des rubans de labour qui tournent en écharpe autour des collines et accusent le relief du sol. Une pie noire et blanche s'accroche au tronc d'un charme, fuit à notre approche et volette sur les sillons. On entend le cri d'un paysan qui pousse sa charrue pour les semailles d'automne, l'aboi d'un chien, le crissement d'une roue, bruits solitaires dans le brouillard léger, et qui marquent le silence.

Brusquement, le Chinois marmonne entre ses dents :

« Sais-tu son nom?

— De qui?

— Pas du pape, bien sûr, de l'épicière.

— Je ne m'occupe pas des femmes hors d'usage.

Pas de la rombière, triple couche, de la demoiselle...

— Je ne le connais pas.

— Tu as tort; c'est un joli nom.

— Attends. Flourette en rêvait, tout haut, dans la cagna, pendant que les torpilles dansaient le tango sur les tôles ondulées...

— Flourette... Oh ! oh ! Flourette me dégoûte; installeur et purotin, c'est pas du mouron pour son canari, malgré qu'il retaille dans les capotes du gouvernement des tuniques fantoches de danseuse, avec des cols aviateur. A la place du juteux, je le bouclerais. Des tuniques à dix francs de façon pour lever les gonzesses, mince de misère !... Je vais te dire son nom : Mary, avec un i grec, comme dans la haute.

— *Crapouillotte* aussi, parce qu'elle est toute ronde et courtaude. Deux doigts de jambes, voici les fesses.

— Qui lui a donné ce sobriquet? Des fainéants, des propres à-rien. Elle s'appelle Mary avec un i grec, genre anglais. Elle est blanche et grasse, gironde, mais pas boudinée, avec des yeux de violette et des cheveux... Oh ! des cheveux... pareils à ceux qu'on voit aux femmes nues des musées, qui retombent jusqu'aux jarrets et ont la couleur du maïs... et doux à toucher qu'on croirait qu'une rivière de soie vous coule dans les mains...

— Oh ! tu les a donc palpés ?

— Oui, une fois... par hasard... »

Je souris et chantonne à mi-voix la valse sentimentale et canaille :

Tu m'as donné le grand frisson...

Le Chinois casse un rameau de chêne mordoré et dit sèchement :

« Charrie pas, andouille, tu peux pas comprendre. »

Nous nous taisons maintenant; du reste, le chemin de terre monte; la glaise délayée par les pluies, pilonnée par les sabots des chevaux colle aux semelles; je souffle à la crête, quand mon camarade me saisit par le bras avec violence :

« Ecoute, fiston, écoute et regarde. Il y a des plaines, des hauteurs, des forêts noires et rouges, des rivières avec des peupliers tout en or. J'aime la nature, moi, les nuages et le vent. J'ai connu des gens, dans les journaux où j'ai travaillé, qui gagnaient jusqu'à cinq sous la ligne et pourtant ne s'en

ressentaient guère. Si j'étais né dans la bourgeoisie, au lieu de devenir une roulure, je m'aurais établi romancier, poète, ou bien inventeur d'électricité. Il m'aurait pas fallu un métier pas trop compassé, pas trop tranquille, mais quelque chose d'un peu aventurier, d'un peu gouape. J'ai été typo ; ça n'est pas le même boulot, tu me diras ; cependant les chantiers se touchent. L'imagination, la nature, les femmes, voilà mon ver solitaire, ma maladie.

— Ta marraine, qui habite *l'hôtel de l'Occident et du Brésil*, ne te suffit donc pas?

— Ah! tu sais... Parle pas de ça, petit loup. Un cadenas... Quand j'étais à l'oustau, après ma blessure, il y avait une sœur, petite et rose, qui bougeait toujours, comme une bergeronnette. Elle s'intéressait à moi, la nonne ; alors, par mauvaise tête, je jurais, je sacrais, je tenais des théories aux autres, je faisais le meneur, je chapardais, je me maquillais en plus crapule encore que je ne suis; je la balançais quand elle venait pour la prière. Elle priait, toute seule, pour mes péchés, à ce quelle racontait. Elle se moquait peut-être de moi ; ça me rendait heureux, tout de même, de savoir que la bergeronnette gazouillait des ave-maria à mon intention; ça ne m'était encore jamais arrivé. Puis je suis parti; elle m'a donné une médaille bénite. J'ai jamais osé lui écrire pour l'informer de ma santé... Pendant ma convalo, à Paris, j'ai retrouvé ma môme, la vraie, la légitime; je lui flanquais des râclées en pensant à la nonne qui priait pour mes péchés. Ça me soulageait, ça me paraissait une bonne action... Je te répète que je ne suis pas de la même race que les autres hommes, les ouvriers et les paysans, les commis et les bourgeois. Je suis hors la loi.

Il chemine pensivement, lance un jet de salive sur une motte de terre, à la lisière du bois que suit le sentier :

« Tiens, fait-il, une bonne place pour tendre des collets aux lièvres. On barbotera du fil de cuivre aux téléphonards; il y a des passages par ici; il débouchent du boqueteau pour gîter dans le terrain nu.

— Hé! Chinois, ne lambine pas. Van-de-Putte nous attend »

Il me rattrape au pas de course :

« Mary, avec un i grec, frérot... des yeux de violette et des cheveux qui lui chatouillent les genoux. La dernière femme qu'on voit quand on monte en ligne, au coude de la route,

dans l'encadrement de la fenêtre; au delà, il n'y a plus de civil. La première femme qu'on rencontre quand on retourne à l'arrière. Combien d'hommes, dans le secteur, qui pensent à elle, en ce moment! Combien de morts pour qui elle est celle qui a salué de la main et souri quand on passait! Et ceux qui reviennent, ils guignent de loin la bicoque avec son écriteau; le bataillon défile, l'arme à la bretelle, le bataillon lui fait de l'œil; il entre dans le pays où on trouve des jardins, des enfants, des choses agréables qui ne servent pas qu'à tuer. Le cuistot, sur la roulante, présente la louche; le mitrailleur, celui qui est assis derrière le chariot et qui n'a pas besoin de se retourner, agite son casque, longtemps, jusqu'au petit pont. Les gars commencent à comprendre qu'ils continuent à vivre; ils ne doutent plus; ils chantent, ils asticotent leurs mulets, ils sentent le goût de l'air. Tout ça à cause d'elle... Moi, je ne peux aimer que les femmes que les autres hommes désirent. C'est un goût; ça m'excite. »

Il fit un grand geste vague qui prenait à témoin le ciel et la terre et me fixa dans le blanc de l'œil. La marche, le vent vif, le froid soleil d'automne me remplissaient d'une sorte d'alacrité méchante; je fauchais les herbes du bout de ma canne et je dispersais les mottes innocentes à coups de pied. Je ne sais quelle idée me traversa l'esprit de contredire le Chinois, de m'attirer des insultes. Peut-être me fatiguait-il, à mon insu, de ses palabres; peut-être le démon de la curiosité me poussait-il à percer ses sentiments à jour, à faire jaillir l'étincelle du choc et de la dispute.

Je répondis donc, après un temps, et avec une froideur agressive:

« Tu mens, Chinois, tu mens. Tu me bourres, tu me répugnes.

— Moi, je mens? répète-le que je mens, empoisonneur, répète-le.

— Tu mens, tu me racontes tous ces boniments pour m'épater, te rendre un type extraordinaire. Je ne marche pas; je suis nickelé. Tu peux crever, la gueule ouverte, la main sur le cœur, en roulant de la prunelle comme un vieux matou; je m'en fous, je m'en contrefous, je ne te crois pas...

— Malheur de malheur! Pour une fois que je parle vrai... Et tant de fois que j'ai inventé des histoires et que tu boyau-

tais avec un air malin de poire!... Je t'ai eu, malgré que tu sois un intellectuel, je t'ai eu dans un fauteuil... Mais aujourd'hui, je ne veux pas que tu doutes ; je le défends. Ou bien... »

La colère rougit son visage ; le vernis de crasse qui le recouvre est transpercé d'un reflet acajou. Il tombe en garde, le bras gauche replié à hauteur des yeux, le poing droit serré, et il trépigne de rage.

« On va boxer... Vache, vache!... que je te déplombe les molaires!

— Pas de bêtises ; le colombophile nous attend ; il faut barder. Tu perds la moitié du chemin en divagations, en querelles stupides...

— Ah! salop! tu prends maintenant parti pour le huitième vaseux!

— Tu tournes la question.

— Moi!... En garde, pochetée, en garde!

— Je ne me battrai pas avec toi, mon gros.

— Gare à la dégelée, à la décoction...

— Non, brute! D'abord on n'appartient pas à la même catégorie. Tu fais quinze livres plus que moi. Et puis tu n'es qu'un cabotin, qu'un sale cabotin!... »

Cette dernière insulte le flatte, l'apaise, le met en belle humeur. Mon alacrité méchante se contente de cette altercation ; je préfère ne pas m'exposer à une maîtresse frottée, inévitable pour moi, si je n'évite le corps à corps ; je domine plus nettement tant qu'on s'en tient aux injures. Il lance dans ma direction la terre collée à ses godillots, puis me frappe du plat de sa main sur l'omoplate, pendant que nous marchons côte à côte :

« Vieux farceur de mi-moyen! Y a que toi d'intelligent à la compagnie, et le scribouillard du burlingue, celui qui a dit une fois : Je ne me marie pas pendant la guerre, parce que, si ma femme devenait veuve, je le regretterais toute la vie. Un as, celui-là! Un as! Tout le reste, des mécaniques, des bielles, des courroies, la force d'inertie. »

Sa jovialité tombe soudain, et, au bout d'un moment, d'un ton humble, écrasé :

« Pauvre, fainéant, ivrogne, bras retournés, dalle en pente et... des aspirations. Jamais un sou devant soi ; sitôt gagné, sitôt bu, ou mangé par le mutuel. Pas moyen de se rebâtir.

Qui entre carré dans le monde n'en sort pas pointu. Jamais fixé, on court du turbin à la noce; on végète, on returbine, on renoce. La vie..., garce de vie au fond... des sentiments qui vous chamboulent la cervelle... le besoin de raconter des choses... on ment... autant pour soi que pour les autres... Faudrait une femme pour vous retenir, vous façonner. Tu ne peux pas savoir ça; tu n'as jamais connu la misère. La misère, vois-tu, ça n'est rien; le pire, c'est de s'y plaire, de ne pas essayer d'en sortir, d'y consentir, d'en jouir. On se trouve libre, on ne dépend de rien; les hommes admirent ça; ils vous méprisent, mais ils vous admirent, surtout quand on a du bagout, qu'on joue au révolté, qu'on jacte devant le zinc d'un bistro, en les toisant, le mégot collé aux lèvres et la casquette sur les yeux. Pourquoi ne m'as-tu pas cru ? Pourquoi m'as-tu appelé cabotin?

— Ecoute, Chinois, quand tu me racontes des histoires, exactes ou inventées, peu m'importe : je prends ce qui m'amuse, je laisse le reste. Mais... je ne veux pas... je ne veux pas, tu m'entends, marcher quand tu dépasses les bornes, quand tu tentes de m'apitoyer sur toi, de m'intéresser à tes calembredaines sentimentales. Ça, je ne le permets pas. »

Une contraction de colère crispa durement sa bouche. Il se campe devant moi, me barrant la route :

« Pourquoi? Pourquoi? »

Je prends un temps en détachant les syllabes, sans hausser le ton :

« Parce que ça me barbe, Voilà tout. »

Je m'attendais à une explosion de colère, à des injures, à une bataille peut-être et je surveillais le Chinois, paré à tout. J'éprouve un plaisir intense au spectacle de cette nature riche et désordonnée, de ce caractère ondoyant et brutal, à ce jeu cruel auquel le risque même ajoute un piment. Mais mon partenaire demeure coi; il hausse simplement les épaules et presse le pas. Va-t-il éclater bientôt? Rumine-t-il quelque vengeance subtile? Son imagination échafaude-t-elle quelque construction hardie, imprévisible ? Il marche sans parler, mâchonnant sa cigarette et secouant la cage d'osier de sursauts nerveux. Nous touchons à l'étape; on voit déjà le colombier juché à la pointe d'une grange; des pigeons tournent en troupe, selon un ordre rigoureux; le bruissement d'ailes se rapproche de nous,

s'éloigne, revient, dessinant de nobles courbes dans le pâle matin d'octobre. Je hasarde une remarque :

« Ça manœuvre, ces bestioles. Regarde le virage, Chinois; les premiers passent à la corde et ralentissent ; ceux du milieu ne varient pas le train, la droite démarre et monte dans les balustrades ; l'alignement se maintient toujours. On dirait une course de primes, à Buffalo, un dimanche de paix; mais il n'y a pas de galette, personne n'est semé. »

Le Chinois ne bronche pas ; même ce langage de vélodrome, cher à son cœur de faubourien, ne réussit pas à le tirer de son mutisme. L'ombre du vol, clairsemée, pareille à celle des amandiers, nous couvre maintenant ; puis elle fuit, mobile, en virgules vibrantes sur la campagne, se resserre peu à peu, coupe la route, escalade un mur, se perd dans les vignes naines tordues par la scrofule. Mon camarade ne daigne ni regarder, ni répondre. Une jeune fille qui porte une hottée d'herbe nous salue de la tête ; le Chinois se renfrogne. Je suis seul à rendre l'amical bonjour et je dis :

« La voilà pourtant, la première femme, et tu fais visage de bois, tu te rechignes... »

Il marmonne entre ses dents.

« La première, c'est l'autre, dans la fenêtre.

— Fenêtre close, belle envolée... psuitt... •

— Ça ne fait rien. La première, c'est l'autre, même quand il n'y a personne. »

Il frappe du pied, contracte sa marche, comme tirassé de sentiments violents et sans issue. Une idée saugrenue me traverse, s'impose à moi. Serait-il, par hasard, sincère ? N'aurait-il pas imaginé, parlé pour le plaisir ? Aimerait-il, vraiment, à sa manière nuageuse et contradictoire, qui a besoin d'applaudissements et de galerie, l'épicière de Saint-Anthelme de Noroy, la première femme qu'aperçoivent ceux qui descendent du pays désert, où il n'y a que des mâles acharnés et la Mort?

★

Le vieux père Van de Putte, chef colombophile de la division, nous accueillit en fumant sa pipe d'un sou qui jutait selon le rythme placide et fort de la respiration de son maître, répandant à chaque borborygme une volute de fumée et un parfum de terre brûlée et de nicotine.

« Ah ! les gaillards ! Voici mes gaillards, ma paire de bandits... encore en retard, jamais à l'heure... bu à tous les estaminets, pincé toutes les filles... la perdition... plus de discipline... Va comme je te pousse... le désastre au bout... Faces patibulaires de poivrots, nez rétamés, l'œil louche des trousseurs de jupons... des bandits... et on leur confie des colombes... Désolation, désolation ! »

Il riait, le regard apitoyé, les mains croisées sur la bedaine :

« Savez-vous, Monsieur, qu'ils sont bien rentrés, hier soir, les pigeonneaux ? Dudule bon premier, Marouf en queue à son habitude. On va vous donner la relève. Ne les secouez pas de trop, hein !... Confier de douces bêtes à des gueux pareils, à des piliers de bac-à-schnick ! Des oisillons élevés comme des demoiselles du Sacré-Cœur entre les mains de suborneurs !... Perdition... perdition !... Avez-vous encore du riz en ligne ?... Encore un sac... bon... Ne les goinfrez pas trop... quelques grains... pas plus... autrement ça ne veut plus revenir... Ça ne connaît pas la guerre, ni le danger, ces mignons-là, ça passe au-dessus... N'oubliez pas : en cas de gaz, les lâcher tout de suite, pour qu'ils prennent de la hauteur... Ne pas les laisser périr dans leurs paniers, comme Fanfan et Coco, les victimes de vos prédécesseurs... Attendez, attendez, n'accrochez pas encore les cages. Ils ont soif, mes gaillards, ils ont arpenté du chemin. Mauvaises têtes, la dalle en pente, mais pas fainéants, bouffeurs de lieues. Boirez bien un quart de caoua, hein, les gas ! Et puis la bistouille... du kirsch de mirabelle, du fameux, à six francs la chopine. Ils ne refuseront pas. Ça colle. J'avais toujours prévu qu'ils ne refuseraient pas, les marcassins ! »

Le vieux cligne de l'œil, tape jovialement sur son ventre rebondi. Nous entrons dans la salle basse ; le café chauffe dans une casserole bosselée, sur un feu de pommes de pin et de sarments. Nous humons à petites gorgées voluptueuses le jus fumant ; puis le colombophile, avec onction et mystère, à pas de velours, apporte une bouteille et nous verse une lampée de cette eau de vie sans couleur qui remplit la poitrine d'un goût de soleil fruité et de miel en feu.

« Faut pas s'en faire, poursuit-il, pas s'en faire... Le ventre sans plis... Dix ans, mes gaillards, que je n'ai aperçu la pointe de mes brodequins ni d'où ça sort quand je pisse... Boire une

goutte, de temps en temps, et... se méfier des femmes dont la meilleure ne vaut pas tripette. Engeance de perdition !

— Vous avez raison, Van de Putte, mille fois raison. Chapitrez là-dessus le Chinois ; il est amoureux.

— Amoureux, le drôle !

— Oui, de l'épicière de Saint-Anthelme.

— Mauvaise affaire, Chinois, engrenage de misères, fil en aiguille de tribulations. Moi aussi, j'avais une femme de stature, avec des dents de perle et une croupe de jument de quinze cents francs. J'avais une femme et un colombier. Les pigeons revenaient toujours ; ils ne se perdaient jamais et rapportaient gros, en paris. On les lâchait de Bordeaux, de Toulouse, du tonnerre de Dieu, Chinois. J'avais, comme on dirait, une écurie de courses. Le colombier de Van de Putte, tout le monde connaît ça, jusque dans la Campine. Cent ramiers qui sont toujours revenus et une seule femme qui s'appelait Marie...

— Avec i grec ? interrompit vivement le Chinois.

— I grec, non, pas d'i grec. Pourquoi, diable, un i grec ? Eh bien, elle est partie, un jour, à Lille, à cinq lieues du colombier, et elle n'a jamais retrouvé chemin. Les ramiers ont une boussole dans la tête, pas les femmes. Perdition, perdition !... Grand malheur, mais bon débarras... Au rab de mirabelle, les gaillards ! Chinois, écoute le conseil d'un ancien, qui était déjà cocu que tu n'avais pas éché ton premier lambic... Ne te laisse pas suborner par leurs mignardises ; profite avec elles, quand elles sont chaudes, mais garde ton quant-à-moi.

— Qu'est-ce que vous voulez ? répond l'autre avec morgue, j'aime les femmes, c'est ma nature.

— Sale nature, vice dégoûtant. Et tous comme ça depuis la guerre. Ça se fiance, ça ce marie, ça écrit à des marraines. Ils trouvent qu'ils n'y a pas assez de catastrophes dans le monde, il faut qu'ils fassent l'amour. Tous fous, tous détraqués. Triste époque. Ils échappent aux mitrailleuses, aux bombes, pour tomber dans les pattes des femmes. Ma parole, la mort les excite ; quant aux femmes, plus moyen de les tenir. Un philosophe m'a expliqué ; il était boueux du cantonnement, mais plus instruit qu'un officier de l'Académie. C'est l'Espèce, qu'il m'a raconté, qui veut ça ; il meurt beaucoup de mâles ; mais l'Espèce ne veut pas mourir, elle veut se perpétuer ; alors

elle enrage de passion les mâles et les femelles et les pousse à procréer de la marmaille. Au plus il y a de massacres, au plus l'Espèce chatouille les individus au bon endroit ; garce d'Espèce, maquerelle d'Espèce ! Mais c'était un philosophe, il connaissait le dessous des cartes et le fond du pot. J'ai une cousine qui travaille dans un hôpital. « Je ne soigne que les grands blessés », voilà sa parole favorite. Faut voir comme elle prononce ça ; elle roule le blanc de l'œil, frétille du croupion, tu croirais qu'on lui introduit une plume de héron dans le fondement. Et pourtant elle a passé l'âge. Chinois, ne tombe pas dans la dégradation. »

Le Chinois sourit d'un air de supériorité ; il me lance un coup d'œil d'intelligence et jette négligemment :

— Vous êtes... misogyne.

— Ah ! ah ! répond Van de Putte, toujours dans les grands mots, les balivernes. Allons, ouste ! Au rif, racaille ! Et ne secouez pas trop les innocents. »

★

Sur la route, animée à cette heure de charrois et de piétons, fourragères sonnantes, ambulances basses, compagnies d'ânes d'Afrique chargés de fagots, permissionnaires lourds de musettes, le Chinois ronchonne des discours décousus :

« Le vieux crétin... le gargotier de tourterelles... Il ne comprend plus rien... Oh ! oh ! misogyne... ça l'a asphyxié... C'est terre à terre, ça veut impressionner et ça ne connaît pas la vie... Un pagan ! »

Les soldats rencontrés nous regardent avec bienveillance ; les pigeons attirent une sympathie qui ricoche sur les porteurs et éveillent des idées d'amour, de fidélité, de tendresse dans l'esprit des hommes. Les becs me picotent les omoplates agréablement ; j'écoute roucouler les ramiers aux belles gorges gonflées, derrière moi, et je murmure les yeux vagues :

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.

Le Chinois me toise de haut en bas et crache obliquement ; il me tient rigueur de mon incrédulité. Je suis piqué à mon tour et je machine quelque stratagème qui me livrera son secret, à fond de cuve. Je sais mon camarade trop loquace pour

demeurer douze kilomètres sans saliver ; je m'abandonne au hasard de la conversation et à l'inspiration soudaine.

Nous filons bon train, le vent dans le dos ; je suce des sorbes blettes qui ont le goût des feuilles pourries et de l'automne ; je suis le vol des pluviers au cri plaintif. Harmonie étrange et nostalgique qui baigne la perspective d'un hiver de guerre aux mortelles heures de froid, de pluie, de nuit, de boue. Et je crache les pépins lisses dans les ornières rougeâtres du chemin de terre avec une âcre mélancolie.

Quand nous aperçûmes, au fond de la cuvette où serpente une mince rivière entre les trembles d'or fin, les maisons de Saint-Anthelme de Noroy, le Chinois s'écria :

« Malheur ! Malheur ! Ils ont consigné le zinc. Les cognes ont bouclé la lourde et la fille a pris le dur. Il y avait une femme, et maintenant il n'y a plus rien.... J'ai réfléchi, frérot : le vieux maître d'hôtel de palombes nous a raconté des bobards de vache saoule ; il ne démêle pas les sentiments du cœur.... tout de même son raisonnement était juste. Tous piqués, tous fous ; la guerre nous a détraqués sur le chapitre de l'amour ; on ne reconnaît plus personne. Faut croire que le risqué, la mort excitent, comme il disait. J'ai vu des pépères qui redevenaient amoureux de leurs femmes, après des berges de conjungo, des nichées de salés ; ils leur écrivaient des huit pages chaque jour, et quand ils étaient gaz, au repos, ils parlaient d'elles en chialant et montraient aux copains les portraits en photographie de leurs rombières, des grasses, des maigres, des camuses et d'autres coupantes comme des rasoirs. On trouvait ça naturel. Et les marraines et les fiancées des jeunets !.... Et ceux qui deviennent jaloux !..., Et ceux qui se perdent dans leur cœur, qui ne savent plus s'y diriger, promettent, lâchent, renouent à hue et à dia ! J'ai connu un vieux colonial, bigorné depuis, qui avait roulé tous les bocards des cinq parties du monde, sans jamais penser à rien. Eh bien ! cet homme, il se faisait des idées depuis la guerre ; il se plaignait ; il ne se contentait plus du physique : « Quand je paie dix francs à une poule, qu'il disait, elle ne me donne tout de même pas son amitié. » Ça le tarabustait, le pauvre bougre, lui qui n'avait jamais regardé auparavant que la couleur de la peau et le gabarit de l'arrière-train. Du côté des femmes, même ramdam, pire encore. C'est la volonté

de l'Espèce, comme jactait le boueux philosophe, le mélé-cass' général. Il n'y a plus de règle ni de morale; les passions ont tout chamboulé. Un cinéma qui marche en tohu bohu, tourné par un opérateur ganard, sur un écran gondolé, voilà la vie à l'heure d'aujourd'hui.

— Chinois, tu bats la campagne. Est-ce que j'ai changé, moi?

— Toi, tu caches ton jeu, parce que tu es un intellectuel, plus hypocrite que les autres, et que tu ne bois pas. Je t'ai vu attendre tes lettres, la grande écriture bleue penchée, en serrant les fesses et en troussant les narines, comme si tu jouais ta fortune à pile ou face, quand le sou tourne en l'air; j'ai pas fait mine de remarquer, rapport à la délicatesse. Des histoires, je pourrais t'en baver pendant sept ans. Le sergent Coudure, un homme sérieux, dans le commerce, un nez de projecteur et des rots de deux-cent-dix, et porté sur la chopine, tu l'as jamais avisé quand il dit: « La bourgeoise m'engueule encore. » Il allonge les châsses, il mouille la voix, on croirait Roméo quand il écoute le merle, sur l'échelle de corde. Et Joron, le cabot, celui qui parle toujours de la rase campagne: « A l'époque qu'on n'était pas encore embusqué dans les taupinières.... à l'époque qu'on était des chevaliers et pas des campagnols.... » Celui-là, il demandait à tout le monde si on pourrait pas lui procurer sa sœur, sa cousine, sa nièce pour entrer en correspondance et l'épouser. Un jour, il écrit à une pucelle qu'il avait connue dans le temps: il revient de perme fiancé; il ne parle plus de la rase campagne, il compose des babillardes toute la journée, sur du papier mauve à quatre francs la boîte. Il a fallu une sacrée émotion pour le guérir de sa manie, le coup de foudre et le tonnerre de Dieu pardessus. — Mourargue se trouve cocu par accident; sa femme accouche de deux jumeaux, un hindou et un sénégalais, à ce qu'on prétend, mais c'est de l'exagération. En temps de paix, il aurait ravalé sa honte, estourbi la gonzesse, divorcé; peut-être qu'il aurait simplement ramassé une cuite et nourri les exotiques, sans trop ralocher. Mais non, — et, trouillard comme on le connaît, ça rehausse son mérite, — mais non, il entre dans le corps-franc et, pendant l'attaque du 11, se fait couper en deux sur une mitrailleuse boche par le zigoto qui y était attaché. La passion! T'en as vu beaucoup, dans le civil,

de cocus qui foncent sur les moulins à café ? Tous pareils, tous ensorcelés par cette garce d'Espèce. Saumoire tombe amoureux des deux sœurs qui tiennent le café du Pou-Volant, il ne sait pas exactement laquelle. Jalousie des mômes, complications sentimentales du mec qui avait déjà une araignée; scènes, pleurs, raccommodements, ballades au clair de lune, raclées. Il n'arrive pas à s'analyser. Alors au premier départ il file, volontaire, à Salonique, où il attrape les fièvres. Il passe sa permission au Pou-Volant. Accès de paludisme poivré de loufoquerie. A la suite d'un embrouillamini, il poche l'œil à la mère, enferme les filles dans le fournil, vide le bouché de la cave, se tire un coup de flingue qui le frise tellement il tremblait, et ne lui enlève que le bout de l'oreille. Tu trouves ça naturel ? N'y a que la perturbation de l'époque pour l'expliquer. Ma môme, celle du Montparnasse, me l'a confirmé ; elle n'a pas inventé le fil à couper le beurre ; mais elle observe aux environs des gares, où tout le monde circule. Les hommes, qu'elle prétend, ils ont été changés ; avant, ils faisaient l'amour honnêtement ; maintenant ils ont des idées ; il faut qu'ils cognent ou qu'ils pleurent ; ils cherchent on ne sait pas quoi ; ils vous déroutent, même quand on a l'habitude et la pratique ; ils sont mécanisés par les événements. »

Nous descendions sur le hameau dont les ruines, raccoutrées de planches, rapiécées de papier goudronné, abritent les chevaux et les hommes de l'échelon d'artillerie. Les cuisines fumaient entre les murs à jour et élevaient jusqu'à nous une âcre odeur de bois mouillé. Le clocher sans coiffe se penchait sur la détresse de ses ouailles comme un vieillard sur les cadavres de ses petits enfants, enveloppés de hardes. Un conducteur chantait à plein gosier, en battant son linge au bord du ruisseau et il semblait qu'à chaque coup le front de la tour se rapprochât de la terre. Je montrai au Chinois, du bouquin de ma pipe, la maison de Mary, au nœud de la patte d'oie que dessinaient les routes, avec sa porte noire, ses volets verts et ses tiares de terre cuite. Il reprit, saisi par la désolation du paysage :

« J'ai vu à la foire de Clichy une baraque qui s'appelait *American Rince-l'œil*. On y montrait toutes sortes de curiosités et de catastrophes, derrière des verres. Mais ça ne valait pas ce qu'on regarde aujourd'hui pour rien. »

Soudain, il cria :

« Frérot, qu'est-ce qui arrive? Y a quelqu'un !.... »

Il se mit à courir grand train ; la cage d'osier cahotait sur ses épaules et les ramiers effarés secouaient leurs ailes en poussant des roucoulements d'angoisse. La fenêtre de l'épicerie s'était ouverte, contrevents rabattus au mur ; je ne rattrapai le Chinois qu'à la porte où il frappait furieusement. A la fin, un vieux paysan entrebâilla l'huis avec défiance. Le Chinois me glissa à voix basse qu'il allait parlementer et salua poliment le maître du logis.

« Quoi ? Que voulez-vous, les soldats ?

— Une chopine de vin, bourru, une chopinette pour rafraîchir la route.

— Consigné, je ne peux pas vendre.

— On passera par derrière, par la chambre à cochons... hein ! sur le pouce, avec une rondelle de cervelas.

— Consigné, que je vous répète.

— La patronne me connaît bien.

— Moi, je ne vous connais pas.

— Appelez-la.

— Elle est loin... là-bas... faudrait une sacrée hurlée pour qu'elle entende...

— Aux vignes ?

— Non, à Nancy.

— Et la demoiselle? Elle refuserait pas Mademoiselle Mary. C'est moi qui lui ai donné une bague d'aluminium et une douille avec des chardons martelés et son nom en gravure.

— Notre fille ne reviendra pas de sitôt. Elle se marie dans trois jours. Même que je pars à la noce et que j'emporte la litée de cochons pour la vendre. »

Le vieux referma la porte ; le Chinois s'appuya au chambranle, fermant à demi les yeux. L'homme au battoir chantait toujours sur le bord du ruisseau ; des chevaux hennissaient derrière le paillis de leurs boxes ; aucun autre bruit ne troublait le silence. Mon compagnon passa le revers de la main sur son front, cracha au milieu de la route, d'un long jet, et dit par trois fois sans que je pusse deviner à qui s'adressait son injure :

« Fumier !... Fumier !... Fumier !... »

★

Le camp de la Fille-Verte était encore bombardé quand nous le traversâmes par bonds coupés d'allongements dans la boue des fossés. Nous étions pressés et, tous deux de mauvais poil, le Chinois remâchant ses peines de cœur. Je m'indignais que l'ennemi arrosât, à des heures imprévues, notre chemin : quand on a accoutumé de sonner une place à un moment du jour, on s'y tient; aujourd'hui les Allemands manquaient aux bienséances de la guerre. Je me sentais irrité aussi contre mon camarade; j'avais décidé qu'il devait me mentir; rien ne prouvant sa hâblerie, aucun mot douteux n'ayant confirmé ma première hypothèse, au lieu de me soumettre aux faits je rageais contre eux; telle est l'attitude ordinaire de l'homme; et je gardais rancune au Chinois de s'être montré sincère, d'avoir dérouté ma science psychologique et fait échec à ma perspicacité. Ces sentiments sourds se compliquaient de l'ennui de me trouver bombardé, de jouer à cache-cache avec des zinzins arrogants, et de traîner ma capote, lavée de la veille, dans la gadoue.

Nous demeurâmes un temps assez long sans pouvoir déboucher du cirque; les fusants et les obus de rupture barraient la route encaissée; nous étions couchés côte à côte sous un méchant tunnel métallique cabossé et camouflé d'aiguilles de pin. Les pigeons s'ébrouaient sur nos palettes, nous picoraient du bec et nous pinçaient des pattes. Un motocycliste passa, à l'extrême vitesse, comme une larve, entre deux rafales, bondit sur un cratère, tourna à vide, projeté, et ne rattrapa le sol que quelques mètres plus loin. Le Chinois soulevé par la curiosité cria :

« Il est groupé!... Non, rien d'amoché... il reprend contact. »

Le vol féroce et bref d'un cent-cinq rabattit mon compagnon; j'entendis un déchirement et il ricana :

« Mon fendard accroché à la ronce artificielle... Mince de poisse! Et une balafre à la cuisse... et ces sacrés ramiers qui me becquètent.... Est-ce qu'on trisse ? Je ne reste plus sous le tunnel.

— Attends, Chinois, il y a peut-être des retardataires.

— Tu as les foies, toi aussi. Je ne moisis plus sous la cloche. Je mets les bâtons.

— Je te défends de bouger.

— J'ai pas d'ordres à recevoir d'un deuxième classe. Allons, ouste !

— Bouge pas ou je cogne. Tu commences à me courir sur le système. »

Une dernière rafale coupa notre discussion; nous attendîmes encore quelques minutes ; nul sifflement ne sillonnait plus le ciel pâle : je donnai le signal du départ. Mais le Chinois, assis à croppetons, roulait une cigarette, les yeux perdus, ne paraissait ni voir ni entendre. A la fin, il dit d'une voix lente et basse :

« Il m'est arrivé autrefois une chose pas ordinaire ; j'y pense à cette heure, je ne sais pourquoi...

— Tu rumineras ça en marchant... »

Il sourit et répondit doucement, avec un geste d'indifférence :

« Ta gueule ! C'est pas à toi que je parle, c'est à moi... »

Il continue de rouler sa cigarette, les mains à la hauteur du nombril, dans une pose de Bouddha. Les pigeons gloussent en sourdine ; je hasarde ironiquement :

« Les colombes jouent la musique de scène du drame. Trémolo, entrée du grand premier rôle. »

Il ne se fâche pas, contre mon attente, et poursuit :

« Y a rien de plus cafardeux qu'un cinéma sans orchestre... Ou, une aventure où le plus malin ne pige broquille, et qui m'a valu le conseil de guerre et deux berges de travaux...

— Oh ! tu ne m'a jamais raconté ça.

— Oui... (et il se frappe orgueilleusement la poitrine)...oui, je suis un *travaux*. Dans ce temps-là, je faisais partie d'une armée *d'exploitation de succès tactiques*. Des mots d'officier d'état-major ! Comme on n'avait pas de succès tactiques, ou ne possédait rien à exploiter : on était comme les pâtissiers quand ils n'ont ni beurre ni sucre. Alors on ne foutait rien, on se les roulait dans la farine, on astiquait le flingue et on jouait au foot-ball, à l'arrière. Une belle époque ! Par malheur, je ne suis pas fait pour le repos ; j'étais travaillé par l'ennui et je ruminais d'écrire à la nonne de l'oustau, à la bergeronnette qui priait pour mes péchés et de lui donner de mes nouvelles. Je coupais à l'exercice, aux corvées et j'en jouais un air à toutes les occasions, qui n'étaient pas rares. Fallait me voir, accroupi sous un arbre, une planche sur les genoux et, entre l'index et

le doigt du milieu, un stylo acheté dans une cagna sans propriétaire. C'était à la pointe du printemps, quand la salade commence à verdir et que les jours s'étirent ; je reniflais la brise en clignant de l'œil, tu m'aurais pris pour un romancier.

— Chinois, fis-je, je file. Qui m'aime me suive. »

Il ne bronche pas d'une ligne, allume sa cigarette sans paraître m'entendre et murmure, noyé dans le souvenir :

« La belle époque ! Je ne savais pas si j'étais heureux ou malheureux. Je voulais écrire et je ne pouvais pas. Quand j'aurais pu, je ne voulais plus. Et le printemps là-dessus qui me fermentait dans le sang, qui me rendait gai à cause de la lumière, et triste parce que j'avais perdu l'habitude du soleil. J'ai passé des journées à avoir des intentions... »

Je remontai ma cage à pigeons d'un coup d'épaule et plaquai mon camarade après un *Au revoir* insolent et sec qui demeura sans réponse. Il ne me rattrapa qu'aux cuisines ; il trottait ; j'affectai de ne point reconnaître son pas. Il me dépassa, se planta devant moi ; je sifflotais ; il cria avec colère, dressant les poings :

« Vas-tu boucher ton trou à pipe ! Un cadenas ou je te modifie... »

Je répondis sur un ton ironique et supérieur :

« Tu reniflais la brise en clignant de l'œil ; on t'aurait pris pour un romancier. La suite au prochain numéro. »

Menaçant, il frappa du pied. Une étrange lueur verte courait dans ses yeux bridés ; le mégot calciné brandillait à la commissure jaune de ses lèvres de fumeur, fièvreusement.

« Voilà, dit-il, un jour j'ai écrit dix lettres peut-être, que j'ai déchirées. Alors je suis entré chez le bistro pour me saouler. Il y avait un sergent qui pelotait une fille ; ça m'a déplu ; il fallait que je me soulage. J'ai sommé le sous-officier de lâcher la donzelle ; il m'a envoyé paître ; je lui ai cassé deux dents et ouvert l'arcade sourcilière, pour me distraire du cafard. Je m'en suis tiré à bon compte, deux piges de travaux. Voilà comme je suis, moi ! Croiras-tu maintenant que j'aime l'épicière de Saint-Anthelme de Noroy, à la vie, à la mort ! »

Il étendit la main et cracha par terre pour solenniser son affirmation. Je fermai à demi les yeux, afin qu'il ne pût lire dans ma pensée. L'accent de vérité qui soulevait son bref récit, jeté d'une haleine, m'ébranla un moment ; je fus tenté

d'ouvrir mon visage et mon cœur ; mais je me contins. J'avais entrepris un jeu qu'il m'en coûtait de rompre et je bluffais, comme au poker, avec le fourrier. Ma curiosité cruelle se débattait en moi contre toute humaine faiblesse. Impénétrable, sans expression, je le regardai donc droit dans les yeux et je répartis d'une voix qui n'était ni pitoyable, ni crédule, ni hostile, ni même indifférente, d'une voix qui ne modulait qu'une succession de syllabes et rien de plus :

« Je t'ai donné déjà mon opinion sur la chose. Si ça peut te faire plaisir que je croie, je crois. Admets-le une fois pour toutes et cesse de me barber.

— Salop ! Salop ! s'écria-t-il, il faut que quelqu'un sache et m'approuve. Je ne peux pas vivre isolé dans un trou ; il me faut de l'expansion, un copain qui partage avec moi ; je ne sais pas m'enterrer dans mes sentiments et m'y endormir ; j'ai besoin de toi. Ça correspond à ma nature. Voilà pourquoi j'aime la femme que tout le secteur a vue à sa fenêtre, et qui a souri à ceux qui allaient mourir.

— Du chiqué, Chinois, des mots pour la galerie...

— Je te fournirai des preuves.

— Quelles preuves ?

— Des preuves... matérielles... »

Il chercha un instant, le front ridé, la bouche dure.

« Des preuves... oh !... Mourargue a été fauché sur une mitrailleuse bavaroise. Saumoire, retour de Salonique, s'est tiré un coup de flingue qui lui a arraché le bout de l'oreille. Moi, j'ai mis knoked-out un sergent pour la nonne de l'oustau et écopé deux piges de travaux. Et tous les autres qu'on ne connaît pas... »

Je répliquai avec une familiarité insultante :

« Mon petit, pas de bêtises. Il aurait fallu te taire et agir ; tu as trop parlé maintenant. Je croirais seulement que ta jactance va jusqu'à la folie. Ne compte pas sur moi comme galerie pour pleurer sur ton cadavre. Ce n'est pas mon genre ; tu ne me convaincras plus. »

Nous nous engageâmes dans les méandres d'un boyau où s'éboulait la terre, à l'heure du dégel ; les fils téléphoniques aux flotteurs écroulés formaient des enchevêtrements dangereux ; les caillebotis crevassés tendaient des pièges ; la conversation tomba d'elle-même. Je marchais le premier, sans

m'occuper de mon compagnon, attentif seulement à la place où je posais avec prudence mes larges pieds bottés de boue.

*

Ce soir-là, comme à l'ordinaire des jours calmes, nous jouions aux cartes dans le bureau de la compagnie, une bonne sape garnie de fers à T et de rondins en grume recouverts de huit pieds de terre tassée. Le fourrier, qui a des prétentions à l'élégance, coupait distraitement en faisant la petite bouche, car l'adjudant, son partenaire, avait imposé la manille, jeu plébéien qui sent le populaire et le café de province d'une lieue. Notre juteux s'en donnait à cœur joie; un planton comparse, qui ne pipait mot, servait de quatrième. Des rafales d'artillerie secouaient par instants notre taupinière; la flamme de la bougie s'incurvait et se redressait; les rats apeurés demeuraient cois quelques secondes, puis reprenaient leur course tonnante et sans but sur les tôles ondulées, en poussant des glapissements aigus.

« Pique, ma fille, tu seras mon gendre, s'écriait l'adjudant en s'ébrouant sur son banc massif. — Atout, ratout, et atatout. Gardez la bonne... Réfléchissez, Messieurs. *Tam fortis quam prudens*.... Je fournis de la couleur.... C'est ici qu'les Athéniens s'atteignirent... »

Il méditait, promenant l'index sur ses cartes en éventail; le fourrier dédaigneux jouait avec la chaîne de son couteau; le planton tirait la langue, attentif à ne pas commettre de bévues devant les *chevaux de luxe*, dispensateurs de grâce et de filons. La vie d'un homme, en ces temps hasardeux, peut dépendre d'un manillon dont on se défausse à propos.

On frappa à la porte et le Chinois parut. Il salua réglementairement, ce qui ne manqua pas de m'étonner de lui, qui se pique d'indiscipline. Il affectait de ne pas me voir.

« Mon adjudant, dit-il, paraît qu'on a demandé ce matin des volontaires pour les tanks.

— Exact, parfaitement exact.

— Je viens vous prier de m'inscrire. »

Le fourrier l'interrompit.

« Ah! ça, Chinois, tu déménages, tu as la bonne place....

— Ne vous inquiétez pas.

— Tu as donc envie de faire un cadavre? Porteur de pigeons,

tu ne retrouveras plus un emploi pareil, surtout dans les tanks.

— Je vous dis de m'inscrire.

— Mais pourquoi, diable! nous lâches-tu?

— C'est.... »

Il hésita un peu, consentit enfin à couler de mon côté un regard qu'il rattrapa presque aussitôt; puis après un temps :

« C'est rapport à des affaires personnelles. »

Le fourrier s'esclaffa :

« Encore des histoires de femmes, je parie, vieux bouc!

— Peut-être... oui, précisément....

— Ah! les femmes... les femmes... murmura le fourrier d'un ton détaché, en prenant par inadvertance une cigarette anglaise dans mon étui ouvert sur la table. — Les femmes! Peines de cœur! Avant la guerre, j'ai couru le monde, jusqu'au Maroc, pour une petite actrice, avec deux faux-cols de celluloïd et la malédiction paternelle dans une valise. Il faudra que je vous raconte ça. Des folies! Des folies! Avez-vous du feu? »

Le juteux s'impatientait, ayant combiné son plan d'attaque; il gagnait déjà trois francs à cinq sous la fiche et, brûlait d'arrondir l'écu. De plus, il a horreur des états *Néant*.

« Inscrivez, fourrier, inscrivez, ne découragez pas les volontaires. Félicitations, Chinois, mille regrets de te perdre. Tu as du cran, tu es un poilu. Inscrivez, fourrier. Bonne chance, Chinois, tu peux disposer. C'est à vous de jouer. »

Une sorte de remords me troublait, me déchirait; je voulais parler, retenir mon camarade; je ne pouvais m'y résoudre, dominé par la mauvaise honte; ma vanité tenait en échec mon cœur. Je me décidai à la fin :

« Chinois.... », dis-je.

Je restai court. Le Chinois avait déjà la main sur le loquet de la porte: il se retourna. La lumière de la bougie éclairait en plein ses yeux bridés, ombragés de cils touffus. La simplicité de l'attitude et du langage chez un homme dont le naturel était composé de forfanterie et d'excès, cette simplicité même me paraissait une provocation et une moquerie. Qui de nous empaumait l'autre? Mais l'arc de sa bouche, tordu, contracté, se gaussait de moi, oui, vraiment, jouissait du succès

d'une farce énorme, poussé à ses extrêmes bornes, et qui peut se dénouer dans le sang.

A ce moment un éclatement ébranla la souterraine baraque. La flamme de la bougie se tordit; une lumière serpentine traversa les yeux du Chinois; ses cils battirent une fois, une seule, comme des herbes sur un étang qui reflète la nuit. Et je vis, au fond de ses yeux, un feu surnaturel, fabuleux, celui même que nous prêtons aux regards des amants légendaires qui exaltèrent en eux, sans limites, les puissances du désir et se réalisèrent dans la mort. Et pourquoi ne pas croire? A cause de sa crasse, de sa vantardise? Les passions se posent sans choix et dévastent au mépris de toute convenance logique. Je toussai deux ou trois coups et repris :

« Chinois..., mon vieux Chinois... ! »

Il me regarda. Le charme était rompu ; la flamme avait déserté ses yeux, de pauvres yeux humains, des cercles verdâtres au centre d'une boule de cornée à lacis rouges. La bouche vulgaire et brutale n'exprimait plus que l'obstination de celui qui voulait m'avoir, à quelque prix que ce fût.

« Laissez donc le Chinois tranquille, dit l'adjudant A vous, fourrier, et n'abattez pas d'un air de va-te-faire-foutre. »

Le fourrier laissa choir une carte avec condescendance.

« Je coupe, proclama le chef d'une voix de triomphe, je coupe et cœur... Dame maîtresse, valet maître... sept maître... »

Quand je relevai la tête, le Chinois avait disparu.

★

Il partit, la nuit même, pour le dépôt divisionnaire, et, de là, au camp d'instruction. Je ne l'ai jamais revu; j'ai appris, bien longtemps après, sa fin, dans un tank en feu, où il fut brûlé vif. Jamais je n'ai pu démêler s'il était mort pour l'picière de Saint-Anthelme ou pour se moquer de moi. Le cœur de l'homme demeure presque toujours indéchiffrable. Quand j'informai le vieux Van-de-Putte du coup de tête du Chinois, il réfléchit en humant le kirsch de mirabelle et murmur d'une mine entendue :

— C'est l'Espèce qui veut ça... faut croire à la peole du boueux... y a plus d'hommes... y a plus que l'Espèce.

ALEXANDRE ARNOU.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Henri Bachelin : *L'Eclaircie*, Renaissance du Livre, 3.5o. — Annie de Pène : *Sœur Véronique*, Renaissance du Livre, 3.5o. — Pierre Mille : *Nasr'Eddine et son épouse*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Pierre Villetard : *Après lui*, Charpentier, 3.5o. — Pierre Veber : *L'homme qui vendit son âme au diable*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Gilbert de Voisins : *Le Mirage*, Albin Michel, 3.5o. — Emile Henriot : *Valentin*, Albin Michel, 3.5o. — Gaston Rageot : *La faiblesse des Forts*, Plon, 3.5o. — Gaston Leroux : *Rouletabille chez Krupp*, Lafitte, 3.5o. — Daniel Riche : *L'Ombre de la joie*, Renaissance du Livre, 3.5o. — Albert Keim : *Violine*, Albin Michel, 3.5o. — Gustave Doussaint : *Castel Pépère*, Albin Michel, 3.5o. — Nonce Casanova : *La chanson de Mimi Pinson*, Renaissance du Livre, 3.5o. — Robert Jamel : *Maurellia*, Albin Michel, 3.5o. — Pierre Mornand : *Patria Victrix*, Jules Meynial. — Judith Gautier : *Un général de cinq ans*, Berger-Levrault.

L'Eclaircie, par Henri Bachelin. On ne peut pas dire qu'un peuple a la lecture qu'il mérite, parce que le peuple n'a jamais le droit de choisir ses livres. Les journaux lui imposent des feuilletons, presque toujours mal écrits, les critiques des dits journaux ne se donnent pas la peine de lui signaler des œuvres faites vraiment pour sa simplicité et bien faites ; au contraire, ils semblent prendre plaisir à étaler devant lui les mystères du fil psychologique congrument coupé en quatre et, quand on lui lance à la tête une tonitruante nouveauté, elle est généralement destinée à l'abrutir par des raisonnements qu'il ne suit qu'avec fatigue, parce que ça ne ressemble pas à la vie de tous les jours. J'entends par le peuple qui lit non pas l'homme de peine ou le paysan obligé au travail perpétuel de la terre. Je veux parler du petit employé, de la petite ouvrière, des commerçants de tous les genres et même de tout un monde de déclassés ayant, hélas, trop de loisirs. Je crois que la nourriture de l'esprit est soumise aux lois qui régissent celle du corps. A force d'ingurgiter du vin frelaté et des charcuteries malsaines, l'estomac s'abîme. A force de s'intoxiquer le cerveau en absorbant les élucubrations de certains auteurs déclarés de grande vente, les simples se compliquent et ont besoin de doses de plus en plus massives de stupéfiants littéraires. Comme si ce n'était pas assez des histoires policières de cinéma, on leur apprend à rêver de crime cérébral et leur conscience, leur goût, se pervertissent de plus en plus. Si on en revenait au pain bis ? Si on en revenait à la vie pratique exposée en des histoires possibles dont le désespoir ou l'espoir de réalisations chimériques ne formerait pas toute la fameuse intrigue, sans laquelle un roman n'est

pas digne de ce nom. Il ne s'agit pas ici de morale. Le peuple a horreur des *berquinades* et je crois qu'il préfère encore savoir comment on exécute le coup du père François que se laisser raconter des aventures trop voulues où, chaque fois qu'on a fait une bonne action, on gagne une montre en or. Cependant je m'imagine qu'il aimerait les récits nature comme il aimerait boire, de temps en temps, du lait non écrémé. Il faudrait seulement lui signaler les bonnes sources, les canaliser vers lui.

Après la guerre, après toutes les horreurs, tous les crimes et aussi tous les héroïsmes réalisés, rendus atrocement vivants, surtout par le souvenir des morts, est-ce qu'on ne pourrait pas essayer de forcer le peuple à faire une cure d'air sur des hauteurs? Et ne pourrait-on lui donner des livres sains à emporter pour ce voyage loin des viandes faisandées à trois ou quatre francs cinquante *le livre*. (Ce qui, relativement, est encore trop cher pour ce que ça vaut.) *L'Eclaircie* d'Henri Bachelin est l'histoire d'une petite bossue. Il ne lui arrive rien, sinon qu'après avoir accompli son devoir d'enfant chez ses parents, elle ira faire son devoir de petite servante à l'auberge, puis sans trop espérer que l'on veuille d'elle avec sa « patte folle », elle verra venir tout de même un mari en l'ayant attendu honnêtement. Comme cela, l'orage de la vie a son éclaircie, parce que, selon l'éternelle loi, après la pluie vient le beau temps. Vous me direz : C'est tout? Qui peut s'intéresser à ça?... Eh bien, il y a moi d'abord, parce que je suis malgré tout une âme simple, et il y a lui, le peuple. J'ai fait lire ce livre à une femme intelligente qui est couturière, elle m'a dit : « Je me pensais dans les champs, avec de la brise de mai autour de moi. » Or, je m'étais dit en fermant le livre : « Comme c'est bon de respirer! » Remarquez que la petite couturière a mis encore plus de littérature que moi dans son jugement, puisqu'elle y a été de sa métaphore.

Henri Bachelin a le ton juste de la vérité. Ses images sont le reflet même de la vie qu'il peint. Pas d'amertume, mais un sens si profond de la résignation qu'il en est à la fois transparent, attirant et frais comme un abîme d'eau pure. Après l'aventure du chien des charbonniers, jolie comme un conte de Perrault, la mère Bigorne s'en va mourir d'avoir trop couru sur les traces d'un loup. Mais c'est sa faute : le bon chien pour ses maîtres n'est-il pas souvent un loup pour le voisin? Ah! si on voyait la vie telle qu'elle est! Surtout si on exigeait, poliment, de tous les auteurs une conscience nette où elle se refléterait comme en un miroir!

Sœur Véronique, par Annie de Pène. Une bonne sœur, des petites filles et un amour caché, comme un dieu malin, embrouillent les fils de la Vierge autour de la pauvre Véronique, en faisant un grand filet où l'oiseau blanc de sa cornette se débat, se blesse et

s'évanouit jusqu'à en mourir. Cela doit se passer en Normandie, car cela sent la bonne nature à peine entamée par la dent méchante des citadins. M. l'inspecteur vient bien souvent rendre visite à l'institutrice religieuse, au grand scandale du maire, du curé, des autres institutrices laïques, et sœur Véronique petit à petit, comme l'oiseau, même d'une blancheur de cornette, fait son nid, se prend à ses discours de ministre, se reprend à ses phrases d'homme du monde. Les petites filles sont là, bouche bée et yeux ouverts, mais elles ne peuvent pas la protéger, elles sont si tellement ingénues, les « bureau de tabac », « l'hôtel du cheval blanc », « les grains et fourrages », toutes les petites notables! Et un beau matin où l'on pense que l'on mettra de belles ceintures pour la distribution des prix, la sœur Véronique s'en va, comme Ophélie dans les roseaux et les fleurs de la rive; elle sait qu'au contraire, on ne l'envoie pas *au couvent*, mais qu'on lui permet de se marier en la laïcisant, et elle en meurt, peut-être pour fuir la tentation. C'est là une simple histoire d'amour, l'histoire d'une sainte que les catholiques s'imaginent tombée dans le sacrilège... Combien de saintes en Paradis en ont fait bien davantage! Car la sainteté n'est souvent pas ce qu'un vain peuple pense!

Nasr'Eddine et son épouse, par Pierre Mille. Ce personnage vivait à la cour du glorieux Timour : « Ce souverain n'était pas sans présenter quelques rapports avec certains monarques de nos jours. Il dressa, pour sa gloire, une pyramide de quatre-vingt-dix mille têtes coupées, fit une fois massacrer mille petits enfants avant son déjeuner. » En effet... plus ça change et plus c'est la même chose!... Nasr'Eddine est une sorte de bouffon, pieux et savant, mais ridicule, parce qu'aucune bonne réputation ne peut tenir, dans la mémoire des humains, quand on a été notoirement trompé par sa femme. Il est philosophe, rusé, naïf, plein du sentiment de la justice, souvent très capable de tromper aussi; enfin il est le jouet non pas de ses propres passions, mais de celles de la voisine. Il faudrait une mentalité d'oriental pour bien juger ce caractère, mais il suffit peut être de se rendre compte que ce Nasr'Eddine est la multiple image d'un peuple de courtisans et de pauvres souffre-douleurs condamnés par les caprices des souverains à tourner à tous vents. Ces aventures des mille et un matins sont extrêmement compliquées, d'une langue subtile dont il faut découvrir la saveur, comme celle de certains fruits exotiques abominablement sucrés et dont le dernier goût est aussi fort en poivre que le plus fort piment. Ça sent la rose et la crotte de gazelle. Par moment c'est terriblement français, à croire même que Barnavaux s'en mêle ou, tout au moins, Pierre Mille. Le conte des tortues qui augmentent, celui du train qu'on arrête parce qu'une femme se trouve... mal, pourrait peut-être bien sortir de l'orient... du cerveau de l'auteur-traducteur. (Ne dit-on pas

d'une perle qu'elle est d'un bel orient?) Pour ma part, comme j'aime beaucoup les contes et que je ne tiens pas à leur moralité, je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'on refasse les Mille et une Nuits de l'Occident et qu'on les écrive dans le latin de Pierre Mille, seul capable de braver... les foudres de la censure!

L'homme qui vendit son âme au diable, par Pierre Veber. Ceci est le conte du Monsieur trop riche qui avait un million à dépenser par jour. Le diable ne lui permet pas de se reposer. Il faut que tous les jours il place son argent. On n'imagine pas ce qu'il est difficile de trouver preneur pour tant de papiers, même en admettant le vol avec effraction, la faillite frauduleuse et les vastes entreprises politiques. Après avoir essayé de tout, le patient, qui sent que l'échéance fatale se précipite sur lui pour lui ravir à la fois son âme et la vie, demande conseil à une femme dont il s'éprend et celle-ci l'oriente du côté de la bienfaisance. Il a sauvé un pauvre cheval de fiacre, pourquoi ne sauverait-il pas tous ceux qui traînent le boulet de la misère? Et il s'aperçoit que ce n'est plus assez du boulet d'or qu'il traîne à la jambe comme un galérien : le diable finira par être ruiné. Et on rompt le pacte. Il gardera son âme et sa jolie midinette. Cette histoire serait enfantine sans le très vif esprit satirique de l'auteur, qui l'a transformée en une très amusante série d'ombres chinoises... sur les travers de la vie parisienne.

Après lui, par Pierre Villetard. Dans une très consciencieuse étude de la mentalité des parents, l'auteur analyse le changement qui s'opère en eux après la catastrophe irréparable, la mort de leur fils, de celui que la guerre leur enlève encore jeune et portant toutes leurs espérances. Ils découvrent, grâce à l'ami du soldat tué, une femme abandonnée, un enfant orphelin. Jusque-là c'est l'histoire banale de la maîtresse inconnue qu'on adopte, de l'enfant, du petit-fils, continuation du grand, qu'on fait rentrer dans la famille. Mais cette femme, un numéro de music-hall, a menti et l'enfant en question n'est pas son fils, c'est un neveu, laissé par une sœur morte et qui n'a jamais eu aucun rapport avec le pauvre soldat tué. Les grands-parents consentent à garder l'enfant pendant que la jeune mère, dépitée de ne pas plaire à l'ami de son ancien amant, fuit la maison hospitalière. Est-ce que l'habitude, cette satisfaction d'un certain égoïsme, ne serait pas encore plus puissante que la plus impérieuse des voix du sang? Au point de vue social, du reste, le résultat est le même.

Le mirage, par Gilbert de Voisins. Une curieuse figure d'homme qui s'imagine vivre tous les reflets du prisme cérébral. Cette conviction lui est fatale, puisqu'il se suicide et fait le désespoir de sa femme, de ses amis, peut-être aussi le sien, car s'il paraît toujours courir après une merveilleuse aventure, en réalité il demeure

perché sur une patte en contemplation devant le marais stagnant de ses pensées. Il rêve de distinction vraiment honorifique à la guerre et, tout en faisant son devoir, il n'obtient pas de citation pour s'être laissé écraser un pied par un camion. Sa femme, très, trop sensible, s'efforça de le tirer de ses vagabondages chimériques, mais elle est blessée par tous les jugements de son mari qui la voit et la situe toujours en deçà ou au delà de sa véritable mentalité. Et cela finit par un empoisonnement après un coup de rasoir à la gorge. On pourrait faire à l'auteur cette observation que ce n'est pas dans le complet bouleversement de la guerre que cette physionomie pouvait prendre tant de relief, car on a peine à comprendre que le voile de sang ne recouvre pas absolument l'autre mirage. Au fond, la guerre ne change que les esprits simples. Rien ne ramène les fous qui sont, hélas, les commotionnés de la vie ordinaire.

Valentin, par Emile Henriot. Histoire ou confession sentimentale d'un ami qui prend l'amie de son ami, une femme plus âgée que lui, d'une santé fort délicate puisqu'elle meurt dans une pénible explication. Comme tous les amoureux qui trouvent que leur amour est la chose la plus intéressante du monde, le frère ne s'aperçoit pas qu'il *fait un peu long*.

La Faiblesse des Forts, par Gaston Rageot. Deux frères à la tête d'une organisation savante très utile sous tous les rapports vivent en paix, dans la belle sérénité d'une entente fraternellement scientifique absolue; mais une femme est survenue, ils aiment cette femme et s'efforcent de se sacrifier l'un à l'autre, quand la femme songe qu'étant la seule cause de discorde, c'est elle qui doit disparaître. Elle s'en va sur un navire hôpital et sombre avec lui sans essayer de se soustraire à cette horrible fin. Les deux frères ennemis font la paix et la grande paix ramène leurs préoccupations scientifiques plus fortes que la mort de l'aimée, car ainsi va la vie des hommes.

Rouletabille chez Krupp, par Gaston Leroux. C'est avec un plaisir toujours nouveau qu'on rencontre le héros chez l'ennemi, le manœuvrant avec toute la dextérité d'un jeune chef qui n'a pas froid aux yeux derrière les lunettes de circonstances. On revoit aussi la Candeur, Vladimir et quelques jeunes femmes des plus sympathiques. Il s'agit de la mise en disponibilité d'une grosse Bertha capable de pulvériser Paris. Notre armée composée de cinq ou six personnes envahit l'usine d'Essen et y fait le meilleur travail en ayant soin de prendre toujours le raisonnement de l'équation à résoudre *par le bon bout*. Ça oui, c'est le roman d'aventure... et celui du jour, avec des ficelles neuves.

L'Ombre de la joie, par Daniel Riche. Une jeune femme mal mariée. Il y a des types d'hommes dominateurs de ménage qui sont

assez curieusement peints. Au moment de partir pour la grande aventure, les héroïnes réfléchissent et se disent qu'Américains ou Français, l'homme est peut-être aussi égoïste sous toutes les latitudes, ce qui n'est pas si mal raisonné pour des dames aimant par-dessus tout la tranquillité puérile de la vie mondaine.

Violina, par Albert Keim. Cette musicienne zézayante et roucoulante est une esthète de la vie de bohême, une pauvre détraquée que son art ne met même pas très au-dessus des courtisanes vulgaires, quoiqu'elle fasse passer son caprice avant son intérêt. Elle n'est pas heureuse, rend beaucoup d'hommes malheureux et n'a pas assez d'excuses pour être franchement une héroïne intéressante. Des détails sur la vie de bohême provinciale ou parisienne, curieux par leur modernité.

Castel Pépère, par Gustave Doussain. L'existence de tranchée, la *cagna* de fortune qui devient toute la fortune de l'homme isolé de la maison familiale. Dans la préface d'Henri Clouzot, cette phrase assez typique : « Et bien vite, pour s'assurer à lui-même que c'est arrivé, le poilu auteur porte son livre à l'imprimerie. » Au fond, il n'y a que le *poilu* qui a ce droit-là.

La chanson de Mimi-Pinson, par Nonce Casanova. Une petite fille naïve contaminée de toutes les façons par le plus immonde des rapins. Il y a surtout l'esquisse d'un Mécène féminin genre très russe, que l'on a certainement connu dans les milieux dits d'art. Ah ! les sales bêtes que ces femmes esthètes russes et bolchévistes dont le piment est presque toujours la laideur du faisandage !

Maurellia, par Robert Jamet. Une idylle ardente dont les expressions sont souvent très naïves. Après s'être tuée, l'héroïne se retrouve dans les bras de son amoureux et l'idylle continue, j'espère, moins ardente. Ça finira par un mariage.

Patria Victrix, par Pierre Mornand. Ornée de belles gravures de M. J.-M. Boulan et d'une préface d'André Beaunier, c'est une succession de tableaux symboliques rattachant notre histoire à la grande histoire ancienne, moins grande, peut-être, aujourd'hui, devant l'héroïsme miraculeux du peuple qu'on disait si léger. Il avait, en effet, vibré de toutes ses ailes pour faire la patrie victorieuse.

Un général de cinq ans, par Judith Gautier. Des illustrations jolies et des silhouettes sincères nous montrent un petit Belge et son chat traversant les pires atrocités. J'aime que ce petit Belge en sauvant un animal de l'incendie puisse aussi être cause de la délivrance de sa grand'mère. Le texte est intéressant, écrit en une belle langue simple, et les images d'Alice Bergerat sont d'une saveur toute particulière, comme appétissante pour l'esprit des enfants-lecteurs.

RACHILDE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Léon Lecornu : *La Mécanique* ; les idées et les faits ; Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion, 4 fr. 75. — *Le Principe de la relativité* et les critiques qu'on en a faites.

La guerre a fait du tort aux sciences pures ; dans les Facultés, on déserte les cours de zoologie, de botanique, de biologie, de géologie..., tandis que les laboratoires où se font les travaux pratiques de chimie regorgent de monde. On veut faire de l'industrie, du commerce, et gagner au plus vite de l'argent. Une science n'intéresse plus nos étudiants qu'autant qu'elle a des applications pratiques. Les créations seront désormais réservées aux sciences appliquées : à la Sorbonne, M. Janet vient d'être chargé d'occuper la nouvelle chaire d'électro-technique. Les mathématiques, la mécanique en particulier, qui sont à la base des études de physique et de chimie industrielles, conservent toujours beaucoup d'adeptes. Le livre de M. Léon Lecornu, **La Mécanique**, arrive donc à son heure.

L'auteur, inspecteur général des mines, professeur à l'Ecole polytechnique, a entrepris de retracer l'évolution de cette science, et d'exposer aussi clairement que possible, sans appareil mathématique, son état actuel. Il y a réussi pleinement. Et il a su s'élever au-dessus des faits dans le domaine des idées.

M. Lecornu commence par annoncer que, dans son ouvrage, il aura parfois la hardiesse d'invoquer *le sens commun*. En refusant toute créance au sens commun, on se condamne à raisonner dans le vide. Avant de raisonner sur l'univers, il faut prendre la peine de regarder : nulle théorie n'est valable si elle ne s'appuie sur l'observation et l'expérience. Cependant les philosophes nous ont dit souvent de nous méfier de nos sens, nous donnant ainsi « une leçon de modestie », mais il ne faudrait pas que celle-ci serve de prétexte à un scepticisme stérile. Pour M. Lecornu, la note juste a été fournie par un Allemand, Helmholtz : « Nos représentations du monde extérieur sont vraies quand elles nous donnent une indication suffisante des conséquences de nos actes par rapport à ce monde extérieur et nous permettent de tirer des conclusions exactes sur les modifications que nous devons en attendre. »

Après s'être un peu aventuré sur le terrain de la métaphysique, l'auteur pose, comme faits de sens commun : la réalité de la matière, celle de l'espace dans laquelle la matière est logée et se meut, celle du temps, sans lequel le mouvement ne pourrait se produire.

Il considère un espace à trois dimensions ; mais que l'espace en soi puisse posséder une quatrième dimension, pour nous inobservable, il n'y contredit en aucune manière ; il consent même à admettre, avec l'abbé Moreux, que dans le monde intramoléculaire,

encore si mystérieux pour nous, cette quatrième dimension joue un rôle à peine soupçonné jusqu'ici. Mais l'étude du domaine moléculaire incombe, déclare-t-il, à la physique et n'intéresse pas la mécanique proprement dite. Il discute sur la notion du temps. En 1754, d'Alembert écrivait dans l'*Encyclopédie* au mot *dimension :*

Un homme d'esprit de ma connaissance croit qu'on pourrait regarder la durée comme une quatrième dimension.

En 1903, Minkowski a repris cette conception, et on a fait grand bruit autour d'elle ; quoi qu'il en soit, fait remarquer M. Lecornu, elle présente au point de vue mathématique un incontestable intérêt, car elle permet d'écrire sous une forme beaucoup plus simple et plus symétrique les équations de l'électro-magnétisme; malheureusement elle oblige à faire figurer, non pas le temps lui-même, mais son produit par un facteur imaginaire, et elle constitue dès lors un simple jeu de l'esprit.

§

M. Lecornu est également conduit à faire la critique du **Principe de la relativité**, dont on parle beaucoup en ce moment. A la suite d'Einstein, les modernes relativistes ne font pas grâce aux notions primordiales de longueur et de temps. Pour eux, un mètre et une pendule sont exposés à se modifier dès qu'on les déplace. Partant de deux règles, ils ont été conduits, avec une rigueur mathématique, à des conclusions qui révoltent le sens commun.

Voici quelques exemples, d'après l'auteur.

Deux observateurs, Pierre et Paul, échangent des signaux lumineux. Ils ont commencé par mettre leurs montres bien d'accord, et il est convenu entre eux que chacun enverra ses signaux à des intervalles de temps déterminés, égaux, par exemple, à une seconde. Pierre demeure en place, Paul voyage en droite ligne avec une vitesse constante. La transmission de la lumière n'étant pas instantanée, chaque observateur perçoit avec un retard croissant les signaux envoyés par son confrère. De plus, un calcul fort simple montre que l'intervalle de réception de deux signaux consécutifs n'est pas le même aux deux postes : Paul perçoit les signaux avec un espacement un peu plus grand que ne le fait Pierre. Or, ce fait se trouve en contradiction avec le Principe de la relativité. Pour tout concilier, les relativistes n'ont rien trouvé de mieux que ceci : pendant que Paul est en mouvement, sa montre marche moins vite que celle de Pierre. Comme on tient à ce que rien ne l'avertisse de ce singulier phénomène, on prend soin d'ajouter que sa respiration et les battements de son pouls se ralentissent de même. Par suite, il vieillit moins vite que Pierre, et, s'il parvenait à voyager aussi rapidement

que la lumière, il ne vieillirait plus du tout, ou, plutôt, sa vie serait suspendue.

Partant de là, M. Langevin n'a pas craint d'écrire (*Scientia*, 1911) :

Cette remarque fournit le moyen à celui d'entre nous qui voudrait y consacrer deux années de sa vie de savoir ce que sera la terre dans deux cents ans, explorer l'avenir de la terre en faisant dans la vie de celle-ci un saut en avant qui pour elle durera deux siècles et pour lui durera deux ans. Il suffirait pour cela que notre voyageur consente à s'enfermer dans un projectile que la terre lancerait avec une vitesse suffisamment voisine de la lumière quoique inférieure, ce *qui est physiquement possible*, en s'arrangeant pour qu'une rencontre avec une étoile se produise au bout d'une année de la vie du voyageur et le renvoie vers la terre avec la même vitesse. Revenu à la terre, ayant vieilli de deux ans, il sortira de son arche et trouvera notre globe vieilli de deux cents ans, si sa vitesse est restée dans l'intervalle inférieure d'un vingt millième seulement à la vitesse de la lumière.

Une autre conséquence extraordinaire de cette théorie est que, si Paul s'est muni d'un mètre, et s'il l'oriente dans le sens de sa course, ce mètre se raccourcit. S'il se couche lui-même sur sa trajectoire, il subit le même raccourcissement, tandis que, debout sur elle, il conserve sa taille primitive, mais, en revanche, s'amincit, jusqu'à perdre toute épaisseur quand il va aussi vite que la lumière. D'une façon générale, tous les objets s'aplatissent dans le sens du mouvement et conservent leurs dimensions transversales.

Suit une longue discussion du Principe de la relativité où l'illustre Poincaré est pris à partie. M. Lecornu croit devoir s'en excuser. Poincaré n'a-t-il pas été son camarade à l'Ecole polytechnique et à l'Ecole des mines, n'a-t-il pas été son ami jusqu'à sa mort (1912), n'a-t-il pas été son compagnon de voyages?

Nul plus que moi n'admire ce puissant génie, mais il a bouleversé tant de choses qu'on a bien le droit de se montrer un peu effaré. La puissance d'intuition était, chez lui, portée à un degré tel qu'elle obscurcissait parfois le sentiment des réalités : ses regards, comme les rayons X, traversaient tous les obstacles et, par contre, ne s'arrêtaient guère aux contours extérieurs, qui ne méritent peut-être pas ce mépris transcendant.

Le Principe de la relativité, d'Einstein, a d'ailleurs une fort mauvaise presse, en France. N'ai-je pas déjà fait connaître ici l'opinion de l'éminent Pierre Duhem?

Que le principe de relativité déconcerte toutes les intuitions du sen commun, ce n'est pas, bien au contraire, pour exciter contre lui la méfiance des physiciens allemands. Le recevoir, c'est par le fait même renverser toutes les doctrines où il a été parlé de l'espace, du temps, du mouvement, toutes les théories de la mécanique et de la physique : une telle dévastation n'a rien qui puisse déplaire à la pensée germanique; sur le terrain qu'elle

aura déblayé des doctrines anciennes, l'esprit géométrique des Allemands s'en donnera à cœur joie de reconstruire toute une physique dont le principe de relativité sera le fondement. *Si cette physique nouvelle, dédaigneuse du sens commun, heurte tout ce que l'observation et l'expérience avaient permis de construire dans le domaine de la mécanique céleste et terrestre, la méthode purement déductive n'en sera que plus fière de l'inflexible rigueur avec laquelle elle aura poursuivi jusqu'au bout les conséquences ruineuses de son postulat.*

M. Emile Picard, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, n'est pas moins sévère à l'égard du principe de relativité.

En physique, des expériences en petit nombre, quelquefois contestables, conduisent à poser des principes dépassant tellement par leur généralité les faits dont on est parti qu'on peut les qualifier *d'a priori;* on en déroule impitoyablement les conséquences, sans se soucier de les confronter avec la réalité ou sans pouvoir le faire. Au lieu de continuer à faire des exercices de mathématiques et de développer des considérations d'ordre métaphysique, il vaudrait mieux tenter des expériences nouvelles d'un autre type que celles pour lesquelles la théorie a été construite.

J'ai eu l'occasion de causer récemment sur le principe de relativité avec quelques-uns de nos savants les plus qualifiés. Il paraît que *ce principe n'a rien donné;* il n'a suggéré aucune expérience intéressante, aucun point de vue nouveau. M. Langevin lui-même n'aurait plus son enthousiasme des premiers jours; que n'a-t-il tenu compte plus tôt des *Propos sceptiques au sujet du principe de relativité,* de son collègue du Collège de France, le si distingué physicien Brillouin (*Scientia* 1913)? De plus, les relativistes, et Einstein lui-même, ne croiraient déjà plus à leur principe, et en particulier à la constance absolue de la vitesse de la lumière.

§

Mais revenons au livre de M. Lecornu. Il renferme un « coup d'œil historique » très bien fait et vivant. Il n'est pas exclusivement théorique; on y parle également des applications. La question des machines fait l'objet d'un chapitre spécial. Envisageant « l'avenir de la mécanique », auteur se demande si on arrivera un jour à franchir les espaces interplanétaires. Rien en théorie ne s'y oppose. Un corps placé dans le vide peut s'y propulser à condition de semer en route, un peu comme une fusée, une partie de sa matière, projetée vers l'arrière avec une vitesse contraire à la sienne. Cette matière peut même avoir une masse faible, pourvu qu'elle soit lancée à grande vitesse. Partant de là, M. Robert Esnault-Pelterie a cherché à calculer les conditions de fonctionnement d'un appareil disposé en vue d'aller jusqu'à Vénus. Les énergies dont nous disposons actuel-

lement ne seraient pas suffisantes eu égard à la masse qu'on serait obligé d'emporter. Mais le radium est là pour entretenir notre espoir. Si l'on pouvait libérer assez rapidement son énergie, le voyage serait réalisable en 35 heures, avec une dépense de 400 kilogrammes de radium, soit de deux à trois milliards ! Mais, au train où vont maintenant les milliards...

GEORGES BOHN.

LES JOURNAUX

Un musée féminin de la guerre, (l'Œuvre 27 janvier). — *Une vulgarisation de l'œuvre de Rodin* (Le Matin, 28 janvier). — De la mesure... dans la danse (Le Gaulois, 2 février).

Mme Louise Faure-Favier nous parle dans l'**Œuvre** du *Musée féminin de la guerre* qui va se fonder dans les bâtiments même du Musée officiel de la guerre. Ce musée féminin sera un peu sa création, puisque c'est elle qui en a suggéré l'idée au Directeur du musée de la guerre, M. Camille Bloch, qui a répondu : « J'accepte votre idée, Madame. Vous aurez votre musée. Et j'en nomme devant vous, instantanément, les deux organisateurs : M. Dufy et M. Laboureur. » Dufy, Laboureur, deux grands artistes, très différents, mais qui ont l'un et l'autre, renouvelé la gravure sur bois. « Grâce à eux, écrit Mme Faure-Favier, nous sommes assurées d'avoir un beau musée. Le grand effort des femmes passera ainsi glorieusement la postérité. »

C'est même curieux, ce soin que nous prenons de la postérité et de ne lui laisser rien à rechercher, à découvrir. Je crains que des ancêtres (nous) si méthodiques, qui auront pris un si méticuleux souci de classer leurs sensations et leurs bibelots dans des vitrines, l'intéressent peu, la postérité. Elle cherchera à découvrir ce que nous lui aurons caché. Mais laissons parler Mme Faure-Favier.

Dans notre musée que mettra-t-on ?

Déjà, votre imagination entrevoit mille choses : des images, des livres, des bibelots... En effet, tout comme au musée masculin, nous aurons une section iconographique et une section bibliographique. Des tableaux, des gravures, des estampes, des affiches, où la femme est représentée, couvriront les murs. D'abord les Infirmières qui furent souvent de vraies « soldates ». Je vois très bien une « Salle de l'héroïsme féminin », où nous saluerons avec émotion les portraits d'Edith Cavell, de Mme Canton-Bacara, de Mme Andrieux, la belle sous-préfète de Soissons, de tant d'autres... Il y aura la « Salle des Souveraines », reines et présidentes.

Et toutes les œuvres de bienfaisance, de solidarité, où les femmes se sont données avec tant de cœur et tant d'ardeur, ces œuvres dont l'énumération serait si longue et qui portent parfois des noms pimpants comme *le bon Gîte* ou *l'Armoire lorraine* ! Il y aura la « Salle des Antigones »,

de toutes celles qui se dévouèrent aux Aveugles, salle mélancolique; il y aura la riante « Salle des Marraines », qu'éclairera le portrait de notre regrettée Annie de Pène, créatrice de l'œuvre bienfaisante entre toutes des Marraines des Soldats, puisque en soutenant le moral des combattants elle contribua à nous donner la victoire. Il y aura la « Salle des Dames Propagandistes », qui allèrent chez les Neutres porter la bonne parole française : Marcelle Tinayre, en Grèce; Gabrielle Réval, en Espagne, et toutes les belles artistes qui, chaque fois qu'elles jouèrent à l'étranger des pièces du répertoire, nous attirèrent des sympathies; et aussi les dames du monde : Mme Ambroise Thomas, à Paris; Mme Paderewski, à New-York, qui se firent boutiquières pour séduire les Américaines. Il y aura une très grande salle, d'aspect grave et douloureux, qui s'appellera la « Salle des Secours aux Prisonniers », où de douces figures, comme celle de Mlle Armand Dayot, apparaîtront. Il y aura la paisible « Salle des Ouvrières Agricoles » qui célébrera l'effort de nos vigoureuses campagnardes. Il y aura la « Salle de la Mode », où les philosophes de l'avenir pourront ergoter à loisir sur ce fait que les femmes ont porté tant de chapeaux roses pendant la guerre !

et des robes si courtes. Peut-être jamais encore n'avait-on porté de robes si courtes et montré ses jambes jusqu'aux cuisses. C'est que l'heure n'était plus aux marivaudages qui soulèvent lentement des robes compliquées : il fallait vite atteindre le mystère, entre deux batailles. Et, généreuses, les femmes étaient prêtes aux rapides sacrifices. Nous allons revenir aux coquetteries plus difficiles.

Il y aura la « Salle de grande Mobilisation Féminine », avec les usinières en culotte, les chauffeuses en casques, les contrôleuses en bonnet de police... Il y aura la « Salle de l'Art féminin » ; là seront présentés, pour la joie des yeux, tous ces charmants bibelots de la guerre qu'un sens artistique inspira souvent lorsqu'ils portent la signature d'une Albertine Bernouard, depuis la boîte à sucre jusqu'au porte-carte alimentaire : autant d'objets qui exciteront la curiosité de nos descendants. Il y aura même la « Salle des Poupées », des jolies poupées de Mme Lazarska, les Nénettes et Rintintins, au frais sourire et aux eux de soie répandant l'optimisme.

Et la « Salle des Photographies », des milliers de photographies ! Et la « Bibliothèque », enfin, qui réunira les œuvres des femmes écrivains, romancières, poétesses, journalistes. Que d'œuvres, déjà ! Que d'efforts sincères ! C'est Sévérine chroniqueuse pathétique, c'est Colette se faisant reporter, c'est Annie de Pène allant saluer la reine des Belges, c'est Rachilde fidèle à son poste de critique et galvanisant la vie littéraire, c'est Myriam Harry célébrant l'Orient que nous allions conquérir, c'est Lucie Delarue-Mardrus, c'est la comtesse de Noailles chantant la guerre en vers lyriques !

Efforts innombrables ! C'est toute l'âme féminine pendant la guerre. C'est toute la guerre. N'est-ce pas que le souvenir de tant de dévouement, de tant de bonté, de tant d'ardeur, de tant de talents valait d'être conservé ?

A bientôt l'inauguration officielle du Musée de guerre des Femmes

§

Mlle Judith Cladel accuse, dans la presse parisienne, les exécuteurs testamentaires de Rodin et en particulier M. Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg et du Musée de l'hôtel Biron, d'avoir autorisé des reproductions des œuvres du maître, qui sont de véritables contrefaçons. M. Bénédite se défend facilement de cette accusation, puisque c'est lui-même qui poursuit les contrefacteurs, et qu'il n'a jamais autorisé ces reproductions. Mais il est amusant de constater avec quelle gravité la presse et le public prétendent défendre le grand art. **Le Matin** écrit en grosses lettres, à la seconde colonne de sa première page, au-dessus d'un immense portrait de Rodin : « Le sabotage de l'Œuvre de Rodin. Le grand sculpteur avait cependant confié son héritage à la France ! »

Contrefaçon? Gaspillage ? Il y a probablement des deux au fond de cette histoire encore assez obscure où la justice s'évertue à voir plus clair, de cette histoire pitoyable où la fortune artistique de la France n'est que trop certainement intéressée. Que l'œuvre du plus grand statuaire de ce temps ait été maladroitement dépréciée par une entreprise de vulgarisation désordonnée, voilà qui malheureusement ne fait plus aucun doute. Or, c'est l'Etat français, la France même, que la générosité de cet artiste magnifique en avait constitué le dépositaire et l'héritier.

Comment se peut-il qu'en quelques mois, Rodin étant mort en novembre 1917, cet héritage national ait été gâché, « bouzillé » de la sorte ? A côté de la justice qui s'informe, l'opinion publique, impérieusement, demande des comptes ; elle veut savoir ce qui s'est passé ; l'héritier de Rodin, l'Etat, c'est nous tous.

Ainsi, parce qu'un sculpteur qui était, en somme, un des praticiens de Rodin a tiré un certain nombre d'exemplaires de telle et telle statuette, voilà l'œuvre « du plus grand statuaire de ce temps » dépréciée, et notre héritage à nous tous « gâché » et « bouzillé »... Ce sont là de bien grands mots. Sans doute ce sculpteur n'avait-il pas le droit de fabriquer et de vendre ces statuettes, mais cette vulgarisation d'œuvres qui sont belles pourra contribuer à faire connaître Rodin. On dit que ces contrefaçons sont médiocres ! Les exemplaires authentiques n'en prendront que plus de valeur pour les connaisseurs. On vend chez tous les marchands d'objets d'art de petites statuettes de la Vénus de Milo et de la Victoire de Samothrace : ce ne sont pas des chefs-d'œuvres ; pourtant ni la Vénus, ni la Victoire qui sont au Louvre n'en sont diminuées ou dépréciées. La contrefaçon a toujours été un excellent moyen de propager les œuvres d'art, et il faudrait presque l'encourager. En tout cas je pense que pour vulgariser les belles œuvres de sculpture, on devrait en faire, comme pour les romans célèbres, des éditions populaires à bon

marché. Car l'art est fait pour entrer dans la vie, dans toutes les maisons : qu'on le fasse sortir des musées où il s'ennuie.

S'il ne s'agissait pas de la question sacrée des droits d'auteur, je dirais : Laissons fabriquer des faux Rodin, même médiocrement reproduits, ils seront encore supérieurs aux vrais.... X ou Y (je ne veux faire de réclame à personne.)

Et je regrette de n'avoir pas connu plus tôt cette boutique de la rue La Boëtie : j'y aurais acheté, pour pas cher, un Rodin, un vrai Rodin.

§

M. Lucien Corpechot, dans le **Gaulois**, nous invite à méditer sur les périls que risque d'attirer sur nous le tam-tam des orchestres nègres, et il nous engage à écouter les moralistes lorsqu'ils nous prêchent la modération dans la folie des plaisirs et dans notre goût pour les danses du Texas. Il nous raconte cette histoire... pour nous faire peur :

Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, dans un temps où fleurissaient cependant, selon les souvenirs de M. Anatole France, une douceur de vivre, une familiarité des êtres et des choses, une grâce intime qui n'existent plus aujourd'hui, des fêtes qui nous paraîtraient maintenant bien innocentes, bien modestes, des fêtes données pour célébrer nos victoires d'Algérie suscitèrent dans la populace des sentiments qui ne furent pas étrangers à la révolution de 1848. Victor Hugo note sur ses carnets, encore trop mal connus, l'impression qu'un de ces galas, offert au mois de juillet 1847 par le Duc de Montpensier dans le parc des Minimes, au bois de Vincennes, laissa dans la population des faubourgs. Les réflexions du poète sont d'une actualité frappante.

Il semblait bien que cette fête, dont le décor évoquait les gloires de notre armée d'Afrique, n'eût rien d'impolitique et ne pouvait avoir rien d'impopulaire. Le Duc de Montpensier, en dépensant deux cent mille francs pour l'organiser, avait fait dépenser plus d'un million autour de lui. C'était, dans cet instant de misère, douze cent mille francs mis en circulation dans le commerce parisien, au profit des ouvriers et des ouvrières de toutes sortes. Cela n'empêcha pas que les invités, qui se rendaient à Vincennes par le faubourg Saint-Antoine, furent poursuivis d'imprécations et de menaces. La foule s'en prit indistinctement à des hommes de lettres, à des artistes, comme à des financiers. Louis Boulanger fut insulté, Achard fut hué ; on cracha dans la voiture de Tony Johannot ; on jeta de la boue dans la calèche du général Narvaez. « Ce fut, dit Hugo, comme un nuage de haine autour de cet éblouissement d'un moment. »

Le bal du Duc de Montpensier laissa quelque chose d'inquiet dans l'esprit de ceux-là mêmes qui y dansèrent ou soupèrent le plus gaiement. L'impassible Théophile Gautier en sortit tout pensif et tout sombre.

Quelques mois après, la colère populaire grondait dans Paris. La multitude se portait vers les Tuileries avec le bruit d'une fourmilière irritée. En passant, elle marquait les plus riches hôtels d'une croix qui les dési-

gnait pour le pillage. Les barricades s'élevaient, la fusillade crépitait. Le trône de Louis-Philippe s'écroulait, laissant un abîme ouvert devant la brillante société qui, la saison précédente, entourait les Princes, au parc des Minimes.

« Le luxe, écrivait Victor Hugo en quittant la fête, à l'instant où s'éteignaient les girandoles, est un besoin des grands Etats et des grandes civilisations. Cependant, il y a des heures où il ne faut pas que le peuple le voie. Quand on montre le luxe au peuple dans des jours de disette et de détresse, son esprit franchit tout de suite une foule de degrés. Il ne se dit pas que ce luxe le fait vivre, que ce luxe lui est utile. Il se dit qu'il souffre et que voilà des gens qui jouissent ; il se demande pourquoi tout cela n'est pas à lui. Il examine toutes ces choses, non avec sa pauvreté, qui a besoin de travail et par conséquent besoin des riches, mais avec son envie. Ne croyez pas qu'il conclura de là : « Eh bien ! cela va me donner des semaines de salaire et de bonnes journées. » Non, il veut lui aussi, non le travail, non le salaire, mais du loisir, du plaisir, des voitures, des chevaux, des laquais, des duchesses. »

Quand la foule regarde les riches avec les yeux que le poète avait vu briller en cette soirée de juillet, à la barrière du trône, ajoute M. Corpechot, « ce ne sont pas des pensées qu'il y a dans les cerveaux, ce sont des événements ».

Mais je n'ai pas encore vu ces yeux-là, et je n'ai pas encore dansé.

R. DE BURY.

ART

Exposition de la *Société internationale de peinture et de sculpture* (Galerie Georges Petit). — Exposition des *Tout-Petits* (Galerie Georges Petit). — Exposition *Maurice Denis* (Galerie Druet). — Exposition *Edgar Chahine* (Galerie Devambez). — Exposition *Lemordant* (dans l'atelier de l'artiste). — Exposition *Marius Borgeaud* (Galerie Druet). — Exposition des *Maîtres contemporains* (Galerie Georges Petit).

La trente-troisième Exposition de la **Société internationale de Peinture et Sculpture** est, comme les précédentes, correcte et d'un éclat moyen. Pas de très mauvaises toiles, peu de bonnes, moins d'excellentes ; à la sculpture, quelques beaux morceaux, sans qu'on y voit poindre un successeur à Rodin.

Parmi les meilleures peintures, celles de Guillonnet, évocations mythologiques, blanches, vertes et jaunes, de jolis mouvements de ballets dans des décors plaisants. M. Foreau a le don d'un paysage plat, large, mélancolique, où les silhouettes humaines sont écrasées par des ciels profonds. M. Lachmann met bien en page ; il a d'intéressantes curiosités ; il tire de la beauté des jeux de nuances lumineuses sur le plâtre des maisons modernes. Une *vue d'Uzerche* se dresse bien dans l'espace. Les décors du midi de M. Tony Georges Roux ne manquent point d'harmonie décorative et un ciel d'orage de

lui est curieusement observé et construit. Un *quai aux herbes à Gand*, de M. Villaert, est aussi curieusement abordé, aussi finement détaillé, aussi habilement embrumé que les autres quais, nombreux, qu'a signés cet excellent artiste. M. Paul-Albert Laurens a un sens de la vie, une certaine force coquette, une jolie habileté de mise en page, un goût, que gêne quelque chose de froid dans l'exécution. M. Caputo a situé de jolies personnes dans de beaux jardins du midi ; les floraisons sont bien étudiées, les jeux de lumière sont fluides et divisés avec soin ; pourquoi s'écartent-ils des figures féminines ? pour n'en point gâter la ligne, sans doute ; mais pourquoi rationner à la lumière son effet ? c'est un respect exagéré de la beauté féminine, même quand on est capable d'en être le bon interprète. M. Maurice Bompard expose son portrait, vigoureusement peint. M. Charreton a du talent, de la robustesse, de la bonne volonté ; il est en progrès, il continuera à noter avec détail des paysages et, avec plus de synthèse, ce sera fort intéressant. M. Joseph Communal possède un bon métier de peintre et une couleur très veloutée ; ce qui fait que des ruines de la guerre, qui sont fort étudiées, qui données au blanc et noir produiraient la plus puissante impression, ne portent pas autant qu'elles l'auraient pu, à cause de cette douceur uniforme du ton. S'il y a des dessins préliminaires à ces tableaux, ils peuvent être fort beaux. Puis voici M. Bouchor, méticuleux, M. Cormon avec des portraits savants et froids, M. Guinier avec un nu chaste et d'honnêtes paysages, M. Lauth qui polit et repolit les accessoires de ses intérieurs et fait un sort à tous les points lumineux sur les objets en les juxtaposant tranquillement, M. Calbet avec des petits nus trop séduisants, M. Pagès qui voit juste, mais un peu terne. A la sculpture, M. Berthou traduit avec jolie grâce des effigies féminines ; il polychromise, partiellement et peut-être sans loi générale, mais avec goût ; c'est de l'art. Un masque de femme de M. Max Blondat est très vivant ; M. Landowski est quelque peu solennel et M. Sicard tourmenté.

A une exposition de tableautins, les **Tout-petits**, quelques bonnes études de MM. Victor Gilsoul, Luigini, de Latenay, Bompard font vis-à-vis à de petits jeux de poncifs très poussés. M. Vignal y apparaît sous les plus frais glacis de son coloris rose comme les roses de Mme Madeleine Lemaire, aimable comme les bébés de M. Geoffroy tout potelés et pommadins.

Galerie Druet, **Maurice Denis** a quelques belles pages ; des enfants jouent, la mère les regarde ; c'est d'un naturel profond ; il y a des scènes évangéliques très émues, des académies souriantes au bord de la mer. Tout cela a de la sérénité, de la fraîcheur, parfois une simplicité de primitif ; d'autres toiles d'un caractère plus actuel, paysages de guerre surtout, apparaissent compliquées et froides.

Chez Devambez, une série de pastels d'**Edgar Chahine** décrit la beauté de l'île de Bréhat pendant l'été ; ce sont d'harmonieux paysages, criques bleues, maisons de granit rose parmi des chênes argentés, des petits ports sous des ciels crépusculaires pourpres et dorés. Des études de filles d'une observation tranquille et méticuleuse font affleurer aux yeux toute la ruse féminine, étudient les maquillages, pénètrent les caractères, sans surcharge, sans partis-pris, sans déformation. Une vingtaine d'eaux-fortes nouvelles viennent fortifier l'œuvre de graveur de Chahine et voisinent avec une exposition rétrospective de ses eaux-fortes les plus célèbres. Ce sont des coins de Paris, un jardin du Luxembourg avec une foule très joliment ordonnée, des paysages où de vieilles abbayes muées en fermes apparaissent parmi les grands arbres. C'est d'un très bel art empreint de sérénité, d'un métier sûr et détaillé, propre à toute évocation ample et sincère de la vie.

Les peintures de **Lemordant**, en partance pour l'Amérique où elles doivent être exposées, ont été groupées dans son atelier largement ouvert aux visiteurs. Des maquettes de son plafond de théâtre, des scènes de travail aux chantiers maritimes, des passages d'ouvriers portant de lourds madriers, des scènes rustiques, des coins de nature, des esquisses décoratives où de belles filles détachent le raisin des vignes qui circulent au long des maisons pour en remplir des corbeilles que leur tendent des enfants potelés, des ouvriers blessés que leurs camarades transportent avec précaution et dans une sorte de lente théorie majestueuse, des cottes bleues, des pantalons de velours fauves, des torses nus, autour des bateaux de métal que l'on vient de passer au minium et qui projettent dans le ciel bleu leur rouge éclatant ; des groupes de danseurs et de danseuses bretons qui s'enlèvent d'un élan alourdi par leur costume, tout cela vivant, robuste et coloré.

M. **Marius Borgeaud** a le goût des sujets populaires ; il se plaît à évoquer le calme des petites auberges de campagne où de mornes passants s'assoupissent ou jouent aux cartes, surveillés par une somnolente servante ; ou bien il représente les notables et les pompiers banquetant en l'honneur du 14 juillet ; le faire est à la fois arrêté et sommaire, les lignes des personnages sont rigides, découpées, les faces traitées durement ou parfois rejetées dans l'ombre. Il n'y a pas équilibre entre ce parti-pris de traiter les figures à grands traits et de pousser certains détails accessoires ; l'impression de cet art n'est point agréable ; cela ne tient pas au sujet (tous les sujets sont acceptables), mais à une affectation de naïveté qui s'allie mal avec ce faire anguleux.

Chez Georges Petit, troisième exposition des **Maîtres Contemporains**, organisée par les Amis des artistes.

Quatre pastels de Chéret, radieux de verve, de couleur ardente et fraîche, des danseuses envolées dans un empyrée à la Chéret, des midinettes d'une grâce spirituelle, coiffant les bonnets de Sainte-Catherine; d'Alfred Roll, deux nus de belle facture, études d'hallucinées, curieuses, de recherche hardie. Maurice Chabas intitule *Contemplations* une série de toiles délicates d'une jolie atmosphère tendre; des sages et des rêveuses contemplent des horizons doux, mais frileux, trop discrets si l'on songe à la valeur de coloriste de Maurice Chabas et à ses possibilités d'éclat. Le *paysage d'automne* de Maurice Denis chante doucement; les fonds en sont heureux et variés. Théo van Rysselberghe aborde une difficulté. Il peint des vitrines d'aquarium. Jadis Huysmans avait donné aux artistes le conseil de prendre, pour sujets de tableaux des devantures de commerçants. La composition eût été, on le voit, l'œuvre de l'étalagiste. Huysmans promettait aux peintres, par le jeu des couleurs sur les vitres, de prestigieux effets. Rien d'impossible à ce que des impressions d'art fussent trouvées dans cette gamme et rendues avec talent. Les éléments d'intérêt étaient évidemment gradués, soit que le peintre abordât une vitrine de fleuriste ou de marchand de comestibles, ou qu'il s'absorbât à la façade d'un bottier. Je crois que la reproduction d'une vitrine de bourrelier eût séduit Huysmans, à cause des nickels. Il n'avait pas prévu l'aquarium. Théo van Rysselberghe s'en tire tout de même, mais il a mieux à faire. Jeanés décrit des vallons ombrageux, une nature tourmentée, embuée de nuages. Le procédé est particulier et intéressant. La sensibilité de l'artiste est juste et communicative.

Les fêtes galantes de M. Claudius Denis sont jolies, un peu pâles, mais de svelte construction et d'une ordonnance sans banalité, ce qui est un mérite, dans cette gamme de sujets où les poncifs se présentent hauts et drus. M. Gaudissat voit bien les fleurs; il nous présente deux figures de femmes de Bou-Saada, dont l'une est un peu conventionnelle. La seconde intéresse par une animalité bien traduite par le jeu des fards sur la peau très brune mise en valeur par des oripeaux de coloration hardie. M. René Piot exalte des iris, évoque avec quelques fruits des visions de faste, mais son tableau le plus captivant, c'est une évocation du travail de poilus sous la neige : poilus du premier plan bien trouvés dans l'engoncement des capotes sous lesquelles on devine les lourds tricots, poilus aux yeux presque trop clairs dans le teint de cuir fauve, poilus synthétisés dans une singulière architecture, dardant des rayons de pelles et de pioches, et plus loin une ligne de travailleurs dont le bleu horizon se blanchit dans la lumière froide. L'impression est puissante. Les dessins de

guerre de Pierre Galtier-Boissière sont fort curieux. Adler abonde en paysages frais et aimables. Vivès-Apy évoque des aspects de Provence avec talent : M. Mayodon n'est pas dénué de vigueur; il pense beaucoup à Henri Martin; il y a quelque monotonie dans son effort. Il y a aussi des toiles de MM. André Sinet, Capgras, une esquisse de M. Fritel, qui ne nous retiendront pas.

A la gravure, Paul-Emile Colin évoque des bivouacs d'Hindous, dans sa manière réaliste. Ce sont de fort belles estampes, d'une large liberté de composition. Ouvré a deux portraits; le meilleur est un portrait d'homme, très établi. Bonnes gravures originales de MM. Beltrand, Béjot, Fonfreide.

Les vitrines renferment, de Metthey, une bonbonnière d'un goût très sûr, de Lalique un beau vase de verre, de Massoul des vases bleus, de Delaherche des poteries de beau style, des bijoux de Rivaud, amples et gracieux.

La sculpture est représentée par Bartholomé et il y a des bois de Carabin.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ANGLAISES

H. G. Wells : *Joan and Peter*, Cassell, 9 s. — Sir W. A. Tilden : *Sir William Ramsay*, Macmillan, 10 s. — Anonyme : *The Love of an unknown Soldier*, John Lane, 3 s. 6 d. — W. B. Maxwell : *The Mirror and the Lamp*, Cassell, 7 s. 6 d. — Gabrielle Vassal : *A Romance of the Western Front*, Heinemann, 6 s. — Arnold Hill Payne : *King Silence*, Jarrold, 6 s. — H. Jenkins : *The Adventures of Bindle*, H. Jenkins, 6 s. — Maurice Hewlett : *Gudrid the Fair*, Constable, 6 s. — Ernest Belfort Bax : *Reminiscences and Reflexions of a Mid and Late Victorian*, Geo Allen and Unwin, 7 s 6 d. — Memento.

Dans son dernier livre, **Joan and Peter**, H. G. Wells semble avoir voulu dresser un réquisitoire contre l'enseignement des écoles anglaises. De temps à autre, il répète d'anciennes opinions sur l'Irlande, sur l'état d'esprit des Anglais avant la guerre, sur le Congo, sur Dieu et les contemporains de la reine Victoria, mais sa thèse générale est pédagogique. La genèse et l'histoire de l'éducation de Peter et de sa cousine Joan sont habilement tissées dans le roman de leur vie, et le lecteur passe ainsi, sans fatigue, des théories aux faits, des mobiles aux actes. A la mort prématurée des parents de Peter, les enfants sont confiés d'abord à quatre tuteurs : deux tantes, Phyllis et Phoebé, imbues d'idées préraphaélites mal comprises, Lady Charlotte Sydenham, pompeuse et tyrannique, qui représente l'élément réactionnaire, et Oswald Sydenham, explorateur et porte-parole de Wells lui-même. Des personnes de caractère et d'habitudes si opposés ne manquent pas de se quereller à propos de leurs pupilles. Les deux demoiselles les envoient d'abord dans une école moderne, dirigée par une Miss Murgatroyd, où l'on change les métho-

des et les programmes tous les trois mois, où les élèves portent des costumes de forme et de couleurs pseudo-esthétiques et où les professeurs ne savent pas la table de multiplication, ce qui n'empêche que le bonheur règne. Cette peinture n'a rien d'exagéré et les écoles de ce genre se rencontrent fréquemment en Angleterre. Lady Sydenham fait enlever les deux gamins, met Peter dans un établissement où la brutalité est de règle entre élèves et de la part des maîtres. Joan, fille naturelle seulement, est abandonnée aux aménités d'une femme du peuple qui se délecte à lui décrire l'enfer que Dieu réserve aux enfants du péché. Oswald revient d'Afrique à temps pour secourir ses pupilles. Des renseignements précis sur l'accident qui coûta la vie aux parents de Peter prouvent que la mère mourut la dernière et que, par son testament, elle laissait la garde entière des deux enfants à l'explorateur. Celui-ci se met donc en quête d'une école qui satisfasse ses désidérata, mais aucune n'approche de son idéal. Il critique donc vertement les *Publics Schools* qui négligent les sciences, ne donnent point à leurs élèves le sens de leurs responsabilités comme citoyens d'un vaste empire et passent trop de temps à l'étude du grec et de la Bible. Enfin, en désespoir de cause, il choisit la moins mauvaise. Les enfants grandissent, deviennent des adolescents et vont à Cambridge. Leur séjour à l'Université et les bons et les mauvais côtés de l'éducation qu'ils y reçoivent sont exposés avec une netteté à laquelle la guerre et les événements qu'elle entraîne donnent une précision plus tranchante. C'est lorsque la barque est sur le point de sombrer que l'on sait de quelle étoffe l'équipage est fait. Avec une extrême âpreté, Wells blâme l'enseignement secondaire anglais, et il en réclame la réforme totale. Certes, il fournit des arguments probants quand il rend l'école responsable des faiblesses de la nation, mais elle a bien droit à quelques louanges aussi pour le sang-froid, le courage, la prudence et le patriotisme qu'a déployés le peuple britannique pendant quatre années critiques.

§

Le grand chimiste, **Sir William Ramsay**, professait, lui aussi, des opinions sévères sur l'enseignement anglais. Les écoles forment, disait-il, « une jeunesse forte, saine et morale, mais très ignorante de la vie moderne et de la pensée scientifique ». Élève des universités de Glasgow et de Tubingen, puis professeur à Bristol et enfin à l'University College de Londres, il était bon juge. Il voulait qu'on attachât moins d'importance aux examens et qu'on laissât plus de champ à l'initiative des maîtres et des étudiants. Travailleur infatigable lui-même, il regardait les recherches personnelles, basées sur des connaissances générales élémentaires, comme la meilleure préparation aux carrières et à la vie. Elles développent, en effet, l'habitude de la concentration d'esprit et de l'observation, deux fa-

cultés essentielles pour réussir dans n'importe quelle situation. L'Angleterre a méprisé systématiquement les sciences exactes. Il fallut la guerre pour lui prouver la valeur nationale de savants comme Ramsay. Il est inutile de rappeler l'apport de celui-ci à la chimie : sa découverte des propriétés de l'argon, de l'hélium et des gaz compagnons de ces deux éléments : le néon, le krypton et le xénon, son étude des émanations du radium après la découverte de M. et Mme Curie. Son biographe, Sir William Tilden, en retrace l'histoire avec la connaissance et l'entrain de l'homme d'études. Non content de dépeindre Sir William au laboratoire, il trace aussi le tableau de ses distractions, de ses voyages, de sa gaieté et de son amabilité écossaise. Son récit est à la fois instructif et divertissant. On y relève une légère erreur. Dans une lettre datée du 10 octobre 1897 et adressée à son ami Fyfe, Sir William Ramsay raconte son voyage au Canada et dit qu'à bord du *Parisian* se trouvait, avec lui, Sir George Robertson de Chitral. Sir W. Tilden met en note que c'est, sans doute, une erreur, et qu'il s'agit du brigadier général William Robert Robertson. Or Ramsay ne s'était pas trompé. Sir George Robertson fut assiégé avec ses Sikhs dans Chitral en 1895. En 1897, il devait préparer son récit du siège qui parut l'année suivante sous le titre *Chitral : the Story of a Minor siege*. A cette époque, c'était un personnage important, alors que Sir William R. Robertson n'était encore qu'un jeune officier plein d'avenir.

§

Les lettres publiées sous ce titre : **The Love of an unknown Soldier** auraient, paraît-il, été adressé par un inconnu à une Américaine et trouvées dans un abri par un officier. Qu'elles soient l'œuvre d'un soldat qui a vu le front, cela n'est pas douteux, mais que sa prose liquide, élégante, farcie de citations n'ait été écrite que pour les yeux d'une femme aimée, c'est, il faut l'avouer, une assertion qui laisse sceptique. On y trouve par exemple certaines explications tout à fait inutiles pour une correspondante, mais nécessaires pour éclairer des lecteurs étrangers. L'auteur est évidemment jeune, car son roman porte moins la marque de l'expérience que de copieuses lectures. Il l'a, peut-être, brodé autour d'une figure entrevue ou connue, sans jamais oublier pourtant que ses sentiments auraient le monde pour auditoire.

§

W.-B. Maxwell, dans **The Mirror and the Lamp**, redit l'histoire, assez banale, du jeune clergyman auquel l'amour dérobe la foi. Sa description de l'Est de Londres est d'une exactitude minutieuse. Les tristesses poignantes de ces quartiers hantent l'esprit comme un cauchemar. Les rues boueuses bordées de maisons basses

et noires, l'odeur fade de misère et de moisi qui s'en exhale, les enfants pâles qui croupissent, mal nourris et rarement lavés, dans ces bouges, forment un ensemble accablant. Plus tragique encore est celui qu'on rencontre aux carrefours. Là, des cabarets peints de neuf, aux couleurs voyantes, regorgent de clients : ouvriers à l'air abruti, femmes au teint verdâtre, au regard vitreux ou hagard qui boivent debout. Ce n'est pas l'hospitalité des cafés ou des auberges de France où l'on s'asseoit, cause, joue aux cartes. En Angleterre, on boit tristement jusqu'à l'ivresse complète. Sur les trottoirs, d'autres vices s'étalent avec la même impudeur, la même absence de dignité humaine. On se rend compte alors du désespoir qui saisit le missionnaire laïque ou prêtre. Mr Maxwell a raison de rappeler ces hontes de la civilisation moderne, car il est si commode d'oublier qu'elles existent. Quant à son héros, il intéressera les personnes qui accordent aux scrupules religieux une importance capitale ou qui cherchent des aperçus sur la vie du clergé anglais.

§

A Romance of the Western Front est d'une sincérité manifeste. C'est la vérité sans embellissements littéraires et sans créations imaginaires. Une Anglaise, Isabelle, oublie son mari pour suivre un Français qu'elle rejoint, tantôt à son régiment, tantôt près du front, tantôt à Paris. L'attention est captivée, non pas tant par les quelques aventures du couple dont les relations échappent à la surveillance des autorités militaires, mais bien par l'état d'esprit de l'héroïne dans toute la première ardeur d'une passion consciente, mais trop forte pour admettre une analyse subtile. Elle concentre ses facultés d'observation sur son amant dont la volonté la froisse, la fait souffrir, la conquiert et la ravit. Lui, sait que le seul moyen de retenir cette femme au caractère indépendant, qu'il aime jalousement et sensuellement, c'est de la laisser libre de le rejoindre, mais d'exiger d'elle, si elle vient avec lui, la soumission la plus complète. Il la veut tout entière ou pas du tout. Les incidents qui ne touchent pas personnellement les amoureux sont, comme le reste du livre, croqués sur le vif. A Lourdes, au sortir de la basilique, encore impressionnée par la vue des milliers de béquilles et d'ex-voto qui en ornent les murs, Isabelle voit passer des soldats blessés ou amputés qui ne prient pas. Surprise, elle exprime à une bonne femme qui se trouvait là son désir d'assister à une guérison. La vieille lui répond vivement : « Oh ! mais ce n'est pas la saison des miracles ; de plus, il n'y aura pas de saison, cette année, à cause de la guerre ! »

§

Dans son roman **King Silence**, Mr. Arnold H. Payne se fait le défenseur des sourds-muets. Il a évidemment vécu au milieu d'eux

et il parle avec l'autorité que confère une sympathie réelle; aussi s'intéresse-t-on à la réforme qu'il préconise et qui consisterait à remplacer la méthode purement orale d'enseignement par un système combiné où les signes manuels joueront le premier rôle. Sans étudier à fond le sujet spécial dont il s'occupe, on s'aperçoit de la sagesse et du bon sens de sa proposition. Le sourd comprend plus vite les gestes du bras et de la main que les mouvements indistincts des lèvres. Quoi d'étonnant? La mimique n'est-elle pas le moyen d'expression du bébé, des gens qui parlent des langues différentes, et de l'homme même qui veut souligner ses paroles? Oter à des infortunés, qui ne vivent que par les yeux, cette manière naturelle de communiquer avec leurs semblables, c'est retarder l'éveil de leur intelligence et rendre plus longue et plus arduc une éducation déjà hérissée de difficultés.

§

The Adventures of Bindle forment le troisième volume d'une série de contes dont le personnage principal est un déménageur cockney. Bindle, irréligieux, sceptique, bon enfant et patriote, est un type bien londonien. Ses farces, parfois trop exagérées pour être vraisemblables, amusent comme des espièglerie de gamin : elles en ont l'humour sans finesse et l'innocence. On doit féliciter Mr. Herbert Jenkins d'avoir créé un type qui a toutes chances de demeurer comme un personnage littéraire durable.

§

Dans **Gudrid the Fair**, Maurice Hewlett redit, avec un charme simple, profond et moderne, d'anciennes sagas. Pour les conteurs antiques l'acte offrait plus d'intérêt que le mobile qui l'avait inspiré; pour les écrivains du xx^e^ siècle, au contraire, l'âme qui crée est supérieure à sa création. C'est ce que fait subtilement sentir Maurice Hewlett dans cette époque où les géants irlandais luttent contre la nature. Terrible est le récit de l'épidémie qui frappe la colonie de Thorstan le Noir, tandis que l'hiver couvre d'un linceul blanc le Groenland et que la folie et la mort terrassent ses habitants; tragiques, les amours de Gudrid la douce et la belle, dont les maris sont condamnés par la destinée à mourir avant elle. Cette fatalité domine le conte dont le principal incident est la découverte de la Nouvelle-Ecosse et du Canada.

§

Plus encore que le public d'Angleterre, celui de France trouvera à glaner dans les **Reminiscences and Reflexions** de Mr Ernest Belfort Bax, observateur impartial et perspicace de la fin du règne de Victoria et l'un des théoriciens les plus en vue du parti socia-

liste anglais. Le changement profond qui s'est produit dans les esprits et dans les mœurs britanniques, entre la guerre de 1870 et celle de 1914, notamment l'extinction du puritanisme intolérant et étroit que ridiculisent les romans de Dickens, sont retracés par lui avec précision et vivacité. Sur le mouvement socialiste anglais, stimulé par l'exemple de la Commune de Paris, sur l'espèce de dictature internationale de Karl Marx, sur l'influence de ses gendres, l'anglais Aveling et le français Longuet, ses souvenirs sont instructifs, même à l'heure actuelle. Durant la jeunesse de Mr Bax, le cénacle des révolutionnaires était si restreint et si éloigné de la pratique des affaires que des différents personnels ou purement théoriques suffisaient à le diviser. De là, les scissions et les querelles qui ont marqué la fondation de la S. D. F. (Social Democratic Federation) et des autres fractions du parti et dont la trace n'est pas encore effacée. Sans jouer les premiers rôles, sans faire preuve d'une originalité ou d'une puissance exceptionnelle, Mr Bax s'est mêlé intimement au mouvement collectiviste et en a connu les chefs et les apôtres. Son honnêteté en fait un témoin précieux, et, s'il écrit en vue de la postérité, ses lecteurs non anglais se souviendront néanmoins qu'il leur est donné, tout comme à la postérité, d'étudier l'Ile Inconnue en perspective et avec un recul suffisant.

Memento. — Dans une conférence intitulée : *Examination* (Constable 3 s. 6 d. net), Mr P. J. Hartog discute les moyens de diminuer les chances d'erreur de la part des examinateurs. Il se base en partie sur les travaux de statistique du Professeur F. Y. Edgeworth, de l'Université d'Oxford, et demande qu'on étende ses recherches afin d'introduire un système qui laisse le candidat moins à la merci des opinions personnelles ou de la fatigue des maîtres. La différence de notes dues à ces causes monte quelquefois à 50 p. 100. Quelle garantie a-t-on alors que l'épreuve donne une idée des candidats ? Les examens oraux par jury, tels qu'ils ont lieu en France, remédient en partie à ces inconvénients.

Living Water d'Harold Begbie (Headley Bros. 2s. 6d.) est un recueil de contes moraux à l'usage des ouvriers. Le style en rappelle celui des magazines paroissiaux, mais le prédicateur socialiste doit, tout comme le catholique, se mettre à la portée de son auditoire, et peut-être aurait-on tort de lui reprocher un manque de souci littéraire.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Francisco de Hollanda : *Da Pintura Antigua*, commentaire de Joaquim de Vasconcellos ; Renascença Portuguêsa, Porto. — José de Figueiredo et Affonso Lopes Vieira : *Exposição Souza Lopes* ; Société Nationale des Beaux-Arts, Lisbonne. — Visconde de Vila-Moura : *Os Ultimos*, roman ; Renascença Portuguêsa, Porto. — Bazilio Telles : *O Flagello dos Mares* ; Renascença, Porto. — Memento.

La tournure essentiellement matérialiste des idées du siècle et le prestige mondial que leurs succès industriels ont valu aux nations

du Nord ont répandu, relativement aux peuples latins et slaves, un regrettable préjugé d'infériorité au regard du progrès moderne. Ainsi les yeux se sont détournés de certains centres anciens de culture universaliste, et l'on a oublié que les événements considérables d'aujourd'hui ne sauraient convenablement s'expliquer si l'on ne remonte à leurs sources, et particulièrement à l'époque où furent inaugurées à la fois les nouvelles routes de l'univers et les nouvelles façons de sentir, d'écrire et de penser. La création de ces routes fut l'œuvre propre du Portugal, et vers lui convergèrent un instant, de ce fait, toutes les activités du négoce occidental. Il lui en naquit un style architectural particulier : le style *manuelin*, où les motifs exotiques s'allient aux symboles de l'activité nautique ; il lui en naquit une épopée : les *Lusiades*, qui est devenue la bible de la nationalité lusitanienne ; il lui en naquit une langue éprouvée aux durs contacts de la réalité et qui allait servir d'instrument à de monumentales chroniques. Par contre, c'est d'Italie que devaient surgir les nouvelles formules d'art. Longtemps le Portugal, qui entretenait des relations particulièrement étroites avec les Pays-Bas, demeura fidèle à la tradition des Primitifs flamands et français, expressifs et colorés ; mais, en même temps qu'il avait rétabli par le Cap de Bonne-Espérance les communications avec l'Inde fermées par la conquête musulmane du Proche Orient, l'exode de l'élite byzantine vers l'Italie avait provoqué la découverte de l'Antiquité, et le Portugal devait accepter à son tour la grande leçon. Par un hasard singulier, il se trouve que l'initiateur du nouveau credo au pays de Camoëns fut à la fois le fils d'un peintre, que son patronyme dénonce comme originaire des Pays-Bas, et l'un des maîtres de la prose portugaise.

Précurseur en matière de critique d'art dans la Péninsule, adepte passionné des disciplines de raison dont s'illustre la Renaissance, Francisco de Hollanda ne semble guère avoir rencontré dans son pays le succès auquel il avait droit et, sans son talent de miniaturiste qui lui valut la faveur des grands, il lui eût sans doute été bien difficile d'effectuer en Italie le voyage d'études qui devait lui permettre de puiser à la source même l'initiation de beauté. De fait, le curieux manuscrit dont ce voyage fut le prétexte demeura inédit, et il ne fut découvert que vers la fin du XVIII^e^ siècle, à Madrid. Une copie en fut prise, qui nous reste seule aujourd'hui, et d'après laquelle fut faite, en 1845, par M. Roquemont une première traduction française.

Ce manuscrit a pour titre **De la Peinture antique** et comprend deux livres principaux : 1° la *Partie théorique*, particulièrement intéressante au point de vue technique et documentaire ; 2° les *Dialogues à Rome*, qui mettent en relief la personnalité culminante de Michel-Ange et qui, de ce fait, ont plus particulièrement excité la curiosité des érudits. Ce sont ces *Dialogues* que traduisit exclusive-

ment M. Roquemont et que réédita, dans une version nouvelle et infiniment plus exacte, M. Léo Rouanet en 1891. M. Léo Rouanet s'inspira surtout, pour son travail, de la savante exégèse de M. Joaquim de Vasconcellos, qui s'est fait le commentateur averti de Francisco de Hollanda et qui vient de publier la première édition portugaise complète de la *Peinture antique*.

Les quatre *Dialogues* avaient paru séparément en 1896 à Porto, dans une édition restreinte à cent exemplaires ; mais, dès 1879, M. de Vasconcellos avait mis au jour le dernier ouvrage de Francisco de Hollanda : *Des édifices qui font défaut à la ville de Lisbonne* (tome VI, série I de l'*Archeologia artistica*), et, par ses soins, la *Vida Moderna* de Porto avait fait paraître, non seulement les deux livres de la *Peinture antique*, mais aussi le curieux traité daté du 3 janvier 1549 : *De l'art de tirer au naturel*.

C'est œuvre pie entre toutes que d'avoir songé à divulguer enfin le texte intégral des deux parties qui composent le chef-d'œuvre de Francisco de Hollanda, et qui sont indispensables à quiconque prétend étudier à la fois le génie du Michel-Ange et l'atmosphère de la Renaissance italienne. Francisco de Hollanda se vante volontiers d'avoir été admis dans l'intimité du Maître et les entretiens qu'il nous rapporte, pour être des chefs-d'œuvre de grâce, n'en ont pas moins été taxés d'exagération par des commentateurs à courte vue. On a la preuve aujourd'hui que les détails, malgré l'arrangement littéraire qui les distingue, en sont entièrement sincères. La forme de ces dialogues n'a, du reste, rien de spécifiquement classique, et Francisco de Hollanda aime s'exprimer par images, ainsi qu'il sied à un fervent des arts plastiques. Bien des passages de ces curieux écrits méritent d'être longuement médités, surtout celui qui établit le parallèle entre la manière des Flamands et celle des Italiens. Mais le morceau capital promulgue que le dessin est le principe essentiel de tous les arts plastiques, décoratifs ou mécaniques, et cette apologie de la ligne méritera toujours qu'on s'y arrête longuement.

En vérité, nul artiste, si fortement doué qu'il soit, ne saurait donner toute sa mesure, s'il n'a pris soin d'étudier à fond son métier, c'est-à-dire de donner pour base à l'expression de son talent une connaissance parfaite de la perspective linéaire et aérienne, une sûre pratique du dessin. Novateur nourri des plus solides préceptes de la tradition, M. Souza Lopes, qui est en train de devenir l'une des plus pures gloires de la Peinture portugaise contemporaine, et dont l'**Exposition** recueillit à Lisbonne en 1917 le succès le plus mérité, s'avère ainsi en possession de moyens qui lui permettent d'exprimer, sans aucune outrance ni surcharge, toute sa personnalité. Chez lui, comme chez Vinci ou chez Raphaël, tout est à sa place. Elève de Luciano Freire, de Vellozo Salgado et plus tard à Paris de Cormon,

il a su s'approprier la luminosité vibrante des impressionnistes, sans jamais faire tort au dessin fondamental qui organise les plans et les contours, distribue les clartés, harmonise les gammes colorées. Ses portraits possèdent la qualité suprême : l'expression, et il n'est pas douteux qu'il n'ait longuement médité sur les problèmes d'art à propos desquels Francisco de Hollanda a cru devoir formuler, d'après Michel-Ange, de si sûrs préceptes.

Curieux de s'abreuver tour à tour à la double source qui alimenta la tradition picturale de son pays, M. Souza Lopes, dont MM. José de Figueiredo et Affonso Lopes-Vieira ont, d'une plume avertie, su mettre si nettement en lumière les brillantes qualités, a voulu voyager. Il a tour à tour visité les Flandres et l'Italie, et le ciel de Venise lui fut une révélation particulière.

Un nom, à ce propos, nous vient aux lèvres : Le Sidaner.

Il s'est également manifesté aquafortiste de premier ordre, et il a, ces derniers temps, esquissé, près des tranchées d'Artois, toute une épopée picturale, l'épopée du soldat portugais dans la grande guerre, œuvre fervente d'amour du peuple et de piété nationale.

Avant toutes choses, il excelle à créer une atmosphère, et c'est la séduction maîtresse d'un artiste, parce qu'elle témoigne de sa communion intime avec l'âme des choses.

Tel est en littérature Vila-Moura, qui a repris de Camillo la grande tradition du style, du style portugais, et qui excelle, par le dessin précis de quelques figures adroitement replacées dans leur cadre, à faire revivre toute une époque.

C'est un psychologue doublé d'un artiste et d'un sensitif, et il n'est pas de romancier contemporain qui ait pénétré plus avant dans l'âme de sa race. Ses moyens sont sobres, mais précis et nets. Dans **Les Derniers**, il évoque magistralement, à travers une intrigue des plus simples, toute une époque fiévreuse et douloureuse de l'existence portugaise, celle des derniers Romantiques, qui va de 1859 à 1873. Tous les cyprès qui se dressent aujourd'hui sur la terre lusitanienne ont été plantés entre ces deux dates. Donjuanisme, donquichottisme, excessive sentimentalité, repentirs, sensualisme et mysticisme. L'auteur, pour sa part, n'est pas romantique; il envisage froidement la fiction littéraire que l'action soulève. Il analyse le drame qui se joua dans les âmes et nous le fait revivre. Par là même, nous parvenons à mieux comprendre tout ce qu'il y a d'extraordinaire et de morbide dans la vie tragique d'un Camillo Castello Branco. Valentina da Cunha, fille d'un *fidalgo* ruiné, avait été mariée toute jeune par son père à un parvenu beaucoup plus âgé qu'elle et qu'elle n'aimait pas. Un beau jour, elle abandonne son mari et son fils, pour fuir en compagnie de l'écrivain Antonio de Mascarenhas, romantique exalté. Peu à peu Valentina se sent ramenée moralement vers son

fils qui, devenu grand, entre dans les rangs de la Compagnie de Jésus, pour ne pas fonder un foyer régulier qui fasse honte à sa propre mère.

A son tour, Valentina entre en religion et Mascarenhas, épuisé par l'exaspération même de sa sensibilité morbide, meurt en léguant à son ancienne amante ainsi qu'au fils de celle-ci tous ses biens, lesquels de ce fait iront enrichir les ordres monastiques

Et tout ce romantisme, si loin de nous maintenant, nous ramène vers la Table-Ronde, séculaire éducatrice de l'âme portugaise.

Il arrive que certains esprits portugais, épris de rénover leur patrie à l'aide des méthodes scientifiques modernes, s'insurgent contre cette influence en quelque sorte atavique. Il n'est pas rare alors que leur passion généreuse les amène à dépasser le but.

Tel est le cas de l'écrivain vigoureux, économiste averti, polémiste épris de rude franchise qu'est Bazilio Telles. Quoique par tempérament, par nécessités intellectuelles et par atavisme latin, l'auteur du **Fléau des mers** fut un individualiste impénitent, — et il l'avoue; — il lui parut dès la première année de la guerre que le principe anglais de la liberté individuelle et du *self-government*, avec tout ce qu'il comporte d'infériorités au point de vue économique, devrait céder tôt ou tard le pas à la conception de souveraineté de l'Etat, synthèse des relations juridiques mutuelles des citoyens qui le constituent et qui sont soumis avant toutes choses au *devoir social*. Avec anxiété M. Bazilio Telles suivit les péripéties de la grande lutte, dont l'enjeu essentiel lui semblait être le triomphe de l'un de ces deux principes contradictoires. C'est ainsi qu'il en vint à étudier la question du blocus sous-marin et à calculer quelles pouvaient être pour les Alliés les meilleures chances d'échapper à ses effets néfastes. Très franchement, en avril 1918, il considérait la victoire allemande comme à peu près certaine, et la thèse juridique invoquée par les Centraux pour justifier les torpillages à outrance lui semblait même des mieux fondées. Et il concluait son livre par cette réflexion au moins surprenante sous la plume d'un homme aussi épris de stricte justice :

— « Bien plus que la cruauté, l'hypocrisie répugne à une âme droite. »

Les Alliés à cette date étaient les hypocrites. Ils feraient bien, même après la victoire, d'éviter de donner prise à pareille accusation, de façon quelconque.

Memento. — A tous ceux qu'intéresse le développement de la langue vernaculaire et l'évolution du lyrisme lusitanien depuis Sa de Miranda, qui introduisit dans son pays les formes italiennes, s'adresse la curieuse anthologie de sonnets composée par M. Nuno Catharino Cardoso et qui, sous le titre de *Sonetistas Portugueses e luso brasileiros*, réunit des

poèmes empruntés à 189 auteurs différents de 1495 à nos jours, avec notices bio-bibliographiques sur chacun d'eux. Rien n'illustre mieux la séculaire activité poétique de l'humble Portugal que cet impressionnant recueil, où l'on rencontre plus d'un chef-d'œuvre.

Du côté des revues, il faut regretter qu'*Atlantida* ait momentanément suspendu sa publication. *Pela Grei*, sous la direction vigoureuse de M. Antonio Sergio, poursuit le bon combat pour la formation d'une opinion publique consciente. M. Ezequiel de Campos, dans un large esprit de progrès scientifique, y préconise certains *Remèdes à la Crise économique*, et M. Antonio Arroyo, avec sa compétence accoutumée, y traite de l'*Enseignement industriel comme élément intensificateur de la production*. Ainsi se lie le problème éducatif au problème économique. Portugal et France souffrent de maux analogues. Il faut étudier, pour mieux agir.

PH. LEBESGUE.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Deltio Ekpédeftikou Omilou ; Athènes. — Le démotique comme langue d'enseignement. — Le Groupe pédagogique. — M. Triandaphyllidis : *I glóssa mas sta khrónia 1914-1916* ; Athènes. — Memento.

Pendant que les Grecs irrédimés d'Asie-Mineure, des Iles et d'Epire revendiquent le bénéfice du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, le **Bulletin d'enseignement** nous apporte la nouvelle d'une grande victoire hellénique qui, pour n'avoir pas été remportée sur les champs de bataille, n'en est pas moins d'un prix immense, puisque, grâce à elle, l'Hellénisme rompt définitivement avec les conceptions byzantines, pour accéder à l'évolution des idées occidentales.

Dès mai 1917, le *Journal officiel* de Salonique promulguait un décret par lequel la langue des classes primaires inférieures doit être obligatoirement le démotique. Deux mois plus tard, le nouveau gouvernement d'Athènes sanctionnait ce même décret et l'étendait à la Grèce entière, après l'avoir modifié et complété. Tout aussitôt le Conseil de l'Enseignement fut chargé de choisir les manuels nécessaires. Ainsi trouve son résultat logique le long et persévérant effort de ceux qui sentent le prix d'une communion intime entre l'élite et le peuple. Le retrait momentané de la question de Constantinople dut favoriser l'adhésion gouvernementale à l'idée populariste. La politique de subordination aux suggestions de la Tradition ecclésiastique et scolastique, dont le siège est sur le Bosphore, a pris fin ; Athènes devient tout à la fois le cœur et la tête de l'Hellénisme. Concurremment l'idée byzantine d'empire doit céder le pas à l'idée de fédération des peuples grecs.

L'adoption du **démotique comme langue d'enseignement** populaire marque, du reste, l'aboutissement fatal d'une évolution naturelle. Dix ans d'efforts soutenus dans tous les plans de

la science et de la littérature ont accéléré cette évolution, et c'est ce que nous avons entrepris de mettre en lumière à travers le décousu de ces chroniques.

Il ne saurait y avoir de libération politique et sociale, s'il n'y a d'abord libération intellectuelle; voilà la grande vérité. Or la langue maternelle est la base essentielle de cette libération ; elle conditionne le développement naturel de l'individu.

La langue maternelle est la langue de la vie. Qu'importe, après cela, si pour un temps plus ou moins long l'Etat continue d'employer, pour ses actes officiels, une langue périmée, et dont il s'agit moins de contester les titres de noblesse que de combattre les prétentions anachroniques ?

Le fait essentiel demeure, et c'est que la langue démotique, après avoir conquis la littérature sous l'impulsion de Psichari et de ses émules, vient de faire son entrée à l'école, foyer sacré où s'élabore la Conscience nationale.

Dans cette victoire, les membres du **Groupe pédagogique**, à qui l'on doit la publication du *Bulletin d'Enseignement*, récompensé récemment par le *Syllogue pour l'encouragement des Etudes helléniques à Paris*, peuvent revendiquer leur part de gloire. MM. Delmouzos, Dragoumis, Petrokokkinos, Sotiriadis, Triandaphyllidis furent à la tête du mouvement de réforme, et nous avons déjà eu l'occasion, à cette place, de signaler le beau travail historique accompli sur *L'orthographe grecque* par M. Manolis Triandaphyllidis. Sa collaboration au *Bulletin d'Enseignement* brille par le sens philosophique des réalités, l'esprit scientifique, la clarté des idées. C'est un admirable metteur en œuvre.

D'une plume à la fois alerte et précise il résume l'œuvre du *Groupe pédagogique*, qui fut fondé en août 1910, dans le but d'éclairer les professeurs sur les données diverses du problème linguistique, et de préparer des livres à l'usage de l'enfant aussi bien que du maître.

Malgré maintes entraves apportées par les événements et par les pouvoirs officiels à l'œuvre entreprise, la propagande se poursuivit avec méthode par la parole et par l'écrit, abordant tour à tour toutes les questions soulevées par la thèse populariste. Les leçons données durant toute une année par M. Delmouzos sur l'histoire de la littérature néo-grecque recueillirent ainsi dès l'origine la faveur la plus marquée. Sériant ensuite ses efforts, de façon à leur faire porter les meilleurs fruits, le *Groupe pédagogique* inaugura successivement diverses collections de brochures : 1° la *Bibliothèque instructive*, où doivent prendre place les études sur l'enseignement et sur la langue ; 2° la *Bibliothèque de lectures enfantines*, où l'on compte déjà *Grandes Dates* de Yannis Vlakhoyannis, série de récits sur les épisodes les plus célèbres de la Révolution grecque, *Pour la Patrie* de F. S.

Deltas, où la lutte des empereurs byzantins contre les Bulgares est remise en scène, *De mon Village* d'Adam, petites peintures de la vie grecque contemporaine ; 3° la *Bibliothèque scolaire* qui veut d'abord mettre au jour un *Abécédaire* à la fois scientifique et pratique ; 4° la *Bibliothèque scientifique* ; 5° la *Bibliothèque littéraire* où entreraient surtout des traductions.

Ainsi pourra être donnée une direction unique aux énergies qui s'éveillent et qui jusqu'alors avaient manqué de lien.

Pour preuve éclatante de la nécessité d'une telle action systématique, sans le sens de l'adaptation de la langue vivante à toutes les manifestations de la vie nationale, le travail de M. Triandaphyllidis sur *Notre langue dans les Ecoles de la Macédoine* apporte ce fait démonstratif : la langue bulgare vivante, dont l'orthographe est purement phonétique, ne cesse de gagner du terrain. Le danger pour l'Hellénisme n'est pas niable ; car la langue est l'instrument essentiel d'assimilation ethnique, et il est avéré que l'enseignement du grec scolastique désespère à la fois les maîtres et les élèves.

Or, la langue vivante a besoin d'être minutieusement préparée à remplir le rôle qui doit lui incomber un jour où l'autre, dans l'ordre littéraire, scientifique, pédagogique et social. Les langues modernes les mieux appropriées à leur tâche ont dû subir un long travail, parfois séculaire, d'assouplissement. Il n'y a guère plus de vingt ans, par contre, que Psichari est venu lancer en Grèce son cri de ralliement, et, depuis lors, les efforts se sont éparpillés, en sorte que la langue écrite aujourd'hui dans les pays hellènes offre des variations infinies et presque anarchiques. M. Triandaphyllidis nous montre, au regard de cette anarchie, quels ont été les efforts de son groupe en vue d'organiser quelque fixité méthodique.

A ce point de vue, son étude minutieusement documentée : **Notre Langue au cours des années 1914-1916** est des plus instructives. Elle analyse, textes en mains, tout le mouvement glossologique, littéraire, pédagogique de cette époque en Grèce et en détaille les répercussions. Ces répercussions furent doubles : en même temps que la langue scolastique tendait vers la simplification, le choc des opinions avait fait jaillir, dans le domaine populariste, les formes les plus diverses. Ces formes doivent être progressivement unifiées.

Examinant tour à tour les œuvres publiées dans tous les plans de l'activité intellectuelle, de 1914 à 1917, M. Triandaphyllidis, montre que le terrain est désormais complétement acquis au démotique dans le domaine strictement littéraire. Dans une anthologie récente, sur 183 poèmes, trois seulement sont rédigés en scolastique. On a même commencé à traduire dans la langue vivante les œuvres du dernier siècle composées en langue épurée. Le mouvement de propagande fut mené par de vaillants organes, dont la plupart restent sur

la brèche : *Critique et Poésie*, Le *Noumas*, La *Sphynge*, *Harmonie*, *Les Feuilles*, *l'Aurore* (de Mytilène), *Grammata*, *Néa Zoï* (d'Alexandrie), *Phinikas* (du Caire), Les *Papyrus* (de Constantinople), L'*Anthologie Corcyréenne*.

Parmi les auteurs, les noms de Costis Palamas, de Sikélianos sont au premier rang chez les poètes; ceux de Vlakhoyannis, de C. Hatzopoulos, de Théotokis, d'Idas, de Mélas, de Nirvânas, de Paroritis chez les prosateurs. De même, les traductions de Poriotis, de Pallis, de Koyévinas, de Hatzopoulos restent un exemple. Comme on voit, l'effort démotique s'est à peine ralenti durant la guerre.

Ce n'est pas à dire pour cela que le canon psichariste ait été adopté sans restrictions par tous ces écrivains; au contraire, tant au point de vue strictement phonétique et grammatical que du côté syntaxique, chacun est allé, de place en place, vers des solutions personnelles, dont il faut maintenant tenir compte, pour établir les moyennes nécessaires et définitives. D'aucuns, tels MM. Xénopoulos dans ses *Contes*, Karvounis dans ses *Pages de guerre*, Nirvânas lui-même, en certains de ses écrits, se sont servis d'une langue mixte entièrement vivifiée par l'esprit du démotique, avec des restes scolastiques. Le mouvement de réforme fut puissamment servi par l'initiative intelligente de la maison Fexis rééditant les œuvres des grands précurseurs : Vilaras, Polylas, Krystallis, Typaldos, qu'un plus ample commentaire aurait dû peut-être accompagner.

La réforme, au contraire, est à peine ébauchée du côté scientifique, malgré l'initiative parfois hardie de Pétros Vlastos (*Physique*), de Théodoropoulos (*Etudes musicales*), de Zervos, de Christoulakis, de Vrissimitsakis et des philosophes groupés autour de *Grammata*, des *Feuilles socialistes*, etc.

Mais d'abord, il faut que soient promulgués les canons grammaticaux, auxquels devront se reporter à la fois tous ceux qui écrivent et tous ceux qui parlent.

Thumb ne s'est guère préoccupé que des phénomènes oraux, tandis que Pétros Vlastos s'attachait à montrer comment on devait écrire régulièrement la langue nouvelle. Ici intervient la question orthographique, non résolue encore, et si complexe. Sans doute eût-il été préférable d'adopter intégralement tout de suite le système de Psichari; mais, au nom de principes rigoureusement scientifiques, ce système parut heurter certains préjugés entretenus par la tradition et il s'est trouvé entamé çà et là par les Vulgaristes eux-mêmes, au nom d'habitudes peu à peu développées au sein du milieu grec par l'emploi de la *catharévoussa*.

La guerre nous a fait assister à l'effort des peuples pour se constituer un domaine national propre. Sur ce domaine la langue doit être une, et parfaitement adaptée aux besoins modernes. L'avène-

ment définitif du démotique doit coïncider avec la libération intégrale de l'Hellénisme.

Memento. — Ont paru chez Lembessis, à Paris, les *Mikri Péripati*, de Sotiris Skipis, et *Dikhos Phtera* du même chez Peyrillier (Le Puy en Velay). Poète et des mieux doués, M. Skipis excelle à faire réfléchir. Il nous faudra l'accompagner plus longuement dans la galerie où il fait défiler des figures telles que Mistral, Moréas, Mavilis, Provélengios, Spilios, Passayannis. Il nous faudra insister sur les délicates notations impressionnistes qu'il intitule modestement *Sans Ailes*.

Grammata d'Alexandrie poursuivent la publication de leurs brochures philosophiques où, parmi les traductions d'études étrangères, se détachent l'*Antmitis* (*le Rebelle*) de Vrissimitsakis et la *Philosophie de la Guerre et de la Paix* de G. Skliros. Aux mêmes éditions a paru en une fort élégante plaquette une magistrale étude de Costas Ouranis sur *Baudelaire*.

Le Syllogue des Livres Utiles, dû jadis à l'initiative de Bikélas, qui eut le tort de se méprendre sur l'avenir de la langue vivante, garde son activité. Dans cette série, *Sainte-Sophie de Constantinople*, par Georges Sotirios, est un ouvrage à consulter.

Le très important dernier fascicule de *Grammata* nous présente d'impressionnants extraits du *Chant Apollinien* de Sotiris Skipis, un poème très caractéristique de la manière par laquelle le grand poète alexandrin qui est Kavaphis excelle à transposer historiquement le drame de sa pensée : *Aristobule* (l'œuvre de ce poète appelle une longue étude), de beaux vers. *La Vaine Attente*, signés Cléon Paraskhos, une forte étude de Sikélianos sur Rodin et de curieuses réflexions sur *l'Andromaque d'Euripide sur la scène française*, par M. Valsa.

A *Phinikas*, vaillante revue du Caire, se manifestent de jeunes talents lyriques : MM. Nikos Santorinios, Panas Stavrinos, Lapathiotis, Raphtopoulos, Spatalas, Apospésitis, auxquels il nous est arrivé de rendre hommage.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Albert Pingaud : *La Guerre vue par les combattants allemands*, Paris, Perrin, 3 fr. 50. — C.-A. Schreiner : *La Détresse allemande*, préface d'Ernest Lavisse, Paris, Hachette, 3 fr. 50. — Jean Tournassus : *Nous, Soldats !* Emmanuel Vitte, s. p. — Robert Dubarle : *Lettres de guerre*, Perrin, 3 fr. 50. — Henry Belles : *Courte campagne*, Barthélemy et Clèdes à Bordeaux, 3 fr. — Jean Saison : *D'Alsace à la Cerna*, Plon, 4 fr. 50. — Paul Léon : *La Renaissance des Ruines*, Laurens, 4 fr. 80. — O. Iancovici : *la Paix de Bucarest*, Payot, 3 fr. 50.

Maintenant que l'Allemagne est par terre, ce n'est pas sans une certaine satisfaction que l'on passe en revue les principales productions de la littérature de guerre qui ont vu le jour chez nos ennemis. On connaissait les ambitions des Allemands, on sait quels sont les prétentions extravagantes qu'ils ont formulées au cours de la guerre, mais on n'a été jusqu'à présent que partiellement renseigné sur l'im-

pression produite par ce formidable « bourrage de crâne » aussi bien chez les acteurs que chez les témoins de la lutte qui vient de se terminer. Les documents ne manquaient pas. Dans aucun pays il n'a paru autant d'ouvrage sur des événements qui se rattachent au conflit mondial : volumes de propagande et de polémique, mémoires et pièces justificatives, lettres du front et souvenirs des combattants. Tout cet ensemble forme déjà une importante bibliothèque, dont la librairie Hinrichs de Leipzig a dressé le catalogue, lequel comprend à l'heure qu'il est quelques milliers de numéros. Pour dépouiller une masse aussi énorme d'œuvres de circonstance, il fallait un esprit à la fois averti des choses d'Allemagne et doué d'assez de perspicacité pour juger à première vue la valeur des ouvrages susceptibles d'intéresser le public français. M. Albert Pingaud a restreint provisoirement ses investigations aux témoignages directs. Il a intitulé son volume : **La guerre vue par les combattants allemands**, et ne s'est pas contenté d'analyser les uns après les autres les documents qu'il avait sous les yeux. Son esprit latin lui commandait de mettre de l'ordre et de la clarté dans tout ce fatras germanique. La méthode de travail qu'il a adoptée consiste à faire défiler d'abord devant nos yeux les auteurs des travaux qu'il entend analyser vue : officiers de carrière, réservistes, simples combattants, journalistes accrédités à l'état-major et publicistes qui brodent sur les événements de la guerre des romans d'aventure plus ou moins vraisemblables. Dans cette galerie il y a peu de personnages de marque, mais quelle singulière collection de types qui tous offrent des traits plus ou moins caractéristiques de la mentalité allemande !

M. Pingaud a puisé largement dans les lettres du front, dont plusieurs recueils ont été confectionnés en Allemagne et qui, par la fraîcheur des impressions, offrent des garanties de sincérité. Il signale, chez les combattants, une puissance d'illusion qui devait avoir pour résultat « une confiance illimitée et inébranlable, mais aussi présomptueuse et irraisonnée dans l'issue de la lutte ». Lorsqu'on étudie leurs témoignages, « avec le désir d'y chercher une image de leur état d'âme, on retrouve dans tous le même contraste entre leurs affirmations et leurs réticences, leurs prétentions avouées et leurs aveux implicites, entre le rôle qu'ils affectent et les préoccupations qu'ils trahissent ». La vanité qui s'étale dans les récits des premiers événements de la guerre a frappé l'annaliste :

La modestie n'ayant jamais passé pour une vertu germanique, on ne saurait s'étonner si l'image que les combattants allemands tracent d'eux-mêmes nous apparaît à première vue comme singulièrement flattée. On aurait peine pourtant à se figurer, si l'on n'avait soin d'en préciser les traits, à quel point elle a été déformée et embellie par leur orgueil national. A les en croire, leur pays n'aurait jamais été plus grand et plus noble

que dans la lutte qu'il soutient contre un « monde d'ennemis ». Les sentiments qu'ils y apportent, la force matérielle et morale qu'ils y déploient, la confiance indestructible qui les anime, les succès qu'ils y obtiennent, l'œuvre civilisatrice qu'ils accomplissent dans les régions envahies, le contraste que présente la supériorité de leurs vertus avec les vices de leurs adversaires, tout dans la campagne actuelle devrait devenir pour l'observateur impartial un objet d'admiration sans réserve.

Dès le début des hostilités, les Allemands se croyaient certains de la victoire. M. Pingaud a noté plusieurs témoignages de cette affirmation de la supériorité germanique, dont la plus remarquable se trouve chez le fameux Ludwig Ganghoffer qui écrit, dans sa *Reise zur deutschen Front*, qu'une défaite de l'Allemagne représenterait « un non-sens et un soupçon injurieux envers la logique divine ». Le même Ganghoffer exalte les vertus civiles et militaires du soldat allemand. Il trouve dans une tranchée un *feldgrau* qui écrit à sa femme, occupation assez habituelle chez les soldats de toutes les nations, mais qui lui arrache ce couplet lyrique :

Sa femme! Je ne puis dire à quel point m'impressionna ce beau mot ! C'était pour moi la merveilleuse chanson de l'honnêteté et de la pureté de cœur de cet homme vraiment allemand. Sa femme, ses enfants, son foyer et son devoir de soldat, voilà toute son existence. Et comme celui-là, il y en a des milliers, des milliers des nôtres. *Qui pourra jamais nous vaincre !*

Les mêmes niaiseries se répètent, quand il s'agit de l'organisation matérielle de la guerre. Artur Kutscher, dans son *Kriegstagebuch*, écrit : « Nos cuisines de campagne sont une invention vraiment moderne. Aucun autre Etat n'en possède encore ». Les installations du front arrachent à Rosner (*Der graue Ritter*) des cris d'admiration. « L'exagération même de ces louanges, écrit M. Pingaud, trahit l'erreur psychologique que l'on retrouve au fond des jugements de l'Allemand moderne. Habitué à se considérer comme le centre du monde, il regarde *a priori* comme uniques, inimitables et sans précédents les progrès qu'il a pu y réaliser ». On pourrait multiplier ces exemples d'infatuation nationale, en citant les appréciations des auteurs allemands sur les armées ennemies, sur les habitants des régions envahies. Mais, quelque tenaces que soient les illusions allemandes, « elles ne peuvent toujours résister à l'enseignement des faits, comme à la force de la vérité. A mesure que la guerre se prolonge pour les combattants allemands, l'on voit peu à peu leurs prétentions, leur expérience du jour corriger leurs impressions de la veille et leur optimisme initial faire place à une appréciation plus raisonnée des événements. »

Un jugement mérite cependant encore d'être épinglé ici. A propos du bombardement de Reims, une cité qui, au jugement de March-

ner, ne possède pas « le caractère de la grande ville, au sens allemand du mot », un lieutenant prussien écrit à sa femme :

Hier, je me rendis en certains points d'observation, pendant que notre artillerie bombardait Reims. Pauvre ville ! Quel spectacle d'horrible et d'infernale magnificence que de voir les flammes s'élever de tous les points de la cité ! Quels serrements de cœur à l'aspect du feu qui dévore un ensemble de monuments d'une si superbe beauté ! Faut-il que les Français soient fous, pour persister dans leur résistance et se rendre ainsi coupables d'une destruction qui est une nécessité pour nous.

La troisième partie du livre de M. Pingaud est consacrée aux aveux allemands, aveux au sujet des origines de la guerre, aveux au sujet des atrocités et des dévastations. Nous assistons à la lente usure des armées allemandes. L'auteur découvre les faiblesses et les fissures que recouvre, d'après les confidences des témoins, la majestueuse façade de l'organisation allemande ; il montre quelles déceptions répétées ont peu à peu ébranlé leur confiance des premiers jours. Enquête sobre et minutieuse qui a été close bien avant l'effondrement de la puissance germanique, mais qui fait preuve d'une singulière perspicacité, vu qu'elle annonce déjà l'inévitable catastrophe.

Ses investigations sur la vie à l'arrière du front germanique ont conduit M. G. A. Schreiner a des déductions qui, pour intéressantes qu'elles soient, ne témoignent pas d'une excesive clairvoyance. M. George Abel Schreiner est un journaliste américain qui a passé chez nos ennemis les trois premières années de la guerre. Né dans l'Afrique du Sud, il combattit jadis dans les rangs des Boers et se fit plus tard naturaliser Américain. De ce passé assez aventureux il a rapporté un solide bagage de notions exactes sur les choses et les gens. Son éducation politique peut donc être considérée comme supérieure à celle de ses confrères de la presse des Etats Unis ; aussi ne rencontrons-nous pas chez lui les grosses naïvetés que nous avons eu plusieurs fois l'occasion de relever dans la presse de sa patrie d'adoption. Très débrouillard, se déplaçant facilement, M. Schreiner a visité à plusieurs reprises l'Autriche et la Hongrie, il s'est arrêté en Roumanie, en Bulgarie, en Turquie et a poussé jusqu'en Arabie. Mais il a surtout vécu à Vienne, où, pour échapper à l'exploitation de l'industrie hôtelière, il prit un logement en ville, ce qui lui permit de faire une série d'observations qui échappent généralement au *globe-trotter* superficiel et pressé. M. Schreiner a intitulé son livre **La détresse allemande**, mais il y traite des conditions économiques dans les empires centraux, sans restreindre ses investigations à l'Allemagne seule. Sa documentation abondante et variée, pleine d'anecdotes vécues, s'étend à l'ensemble de la vie sociale pendant la guerre.

Pour la première fois, nous trouvons exposé ici, dans son ensemble, le mécanisme compliqué de l'alimentation, tel qu'il a fonctionné dans les deux empires dès les premiers mois de la guerre. La production et la répartition des denrées alimentaires ont été réglementées chez nos ennemis, alors que les stocks existaient encore en abondance, simplement par mesure de précaution ; mais une série de maladresses et de dispositions abusives ont abouti à une spéculation éhontée, dont les pauvres ont été seuls à souffrir. M. Schreiner fait des réflexions très dure sur les fournisseurs de guerre qu'il a observés de près et les « requins de l'alimentation ».

A mesure que la pénurie croissait, écrit M. Lavisse dans sa préface, il en a suivi le progrès avec l'attention scrupuleuse d'un observateur soucieux de ne pas conclure trop vite. Il a noté les efforts de l'imprévoyance, de l'âpreté du gain, de l'avidité inhumaine, les inquiétudes et le désarroi des gouvernements, les soubresauts des réglementations, tantôt prudentes, tantôt brutales, les souffrances affreuses, les sourdes révoltes, la rapide détérioration et l'usure d'une des machines sociales les plus puissantes et les plus redoutables que le monde ait connues, la rupture et le relâchement des liens sociaux et moraux de la nation.

Nous savons, depuis que nos armées ont pénétré en Allemagne, que ces *souffrances* et ces *révoltes* ont été quelque peu exagérées. M. Schreiner du reste n'y insiste pas trop. Ce qui le passionne surtout, en bon économiste, c'est le jeu compliqué des ordonnances et des prescriptions qui faussent la loi naturelle de l'offre et de la demande et dont seuls les accapareurs tirent avantage. A propos des emprunts de guerre, qui tous ont été souscrits à l'intérieur, il fait une remarque intéressante au sujet du blocus. Les puissances centrales auraient pu, selon lui, soutenir la guerre indéfiniment. « Elles n'avaient pas à se préoccuper de leur situation financière sur les marchés étrangers, puisqu'elles ne pouvaient rien y acheter. » Mais la situation eût été différente, si les Alliés n'avaient pas établi le blocus :

Il est de toute évidence que les puissances centrales eussent depuis longtemps fait faillite si elles avaient eu la faculté de faire librement leurs achats sur le marché étranger, bien qu'en ce cas les Etats du dehors leur eussent sans doute consenti des avances. Si l'Allemagne avait pu acheter au dehors, elle n'aurait pas fait l'effort qu'elle fit pour organiser en temps utile sa résistance économique. En ce sens, la menace trop prompte du blocus anglais est l'une des plus graves erreurs qu'il faille inscrire au passif de l'Entente. Le profit militaire fut nul. Des hommes d'Etat plus avisés eussent, bien au contraire, laissé l'Allemagne importer tout ce qui lui plaisait, et se fussent contentés de limiter au minimum ses exportations, déjà compromises automatiquement par la pénurie fatale de sa main-d'œuvre industrielle.

Nous laissons à M. Schreiner la responsabilité de cette audacieuse affirmation. Il y a du reste, dans son livre, d'autres choses tout

aussi singulières. M. Schreiner, et il cite des exemples qui pourraient lui donner raison, ne croit pas que les Allemands soient particulièrement bien doués pour l'espionnage.

A Bucarest, dit-il, il y eut pendant quelque temps un homme que tout le monde, sur la Calla Victoriei, tenait pour l'espion en chef — *Oberspion* — des Allemands : le pauvre diable faisait bien triste figure. Qu'on dise ce qu'on voudra, les Allemands feraient mieux de laisser ce genre de choses à d'autres : il y faut une intelligence subtile et prompte, qui n'est pas dans leur manière. Les agents autrichiens et hongrois y réussissent mieux : il faut dire que c'était d'ordinaire des Polonais, ce qui explique tout, car il n'y a guère au monde de cerveaux plus agiles, plus souples, mieux faits pour feindre, et ils ont sous ce rapport beaucoup d'analogie avec les Français, ce qui explique leur réussite dans un domaine où le Français est passé maître.

Que dire de ce compliment assez imprévu? Il ne témoigne pas précisément en faveur de la perspicacité de l'auteur. Consolons-nous en rappelant pour finir ce que M. Schreiner écrit de l'avenir de l'empire allemand :

Il est fatal que la guerre donne à l'Allemagne un gouvernement libéral; mais il ne saurait être question d'un changement dans la forme même du gouvernement. *Ceux qui s'imaginent que l'Allemagne pourrait entreprendre une révolution pour se donner une république connaissent* aussi peu l'Allemagne qu'ils connaissent les habitants de Mars. L'Allemand est monarchiste de toute son âme. Sa famille est fondée sur ce principe.

M. Schreiner a certainement raison en affirmant que l'Allemand est monarchiste. Il n'en est pas moins entré en république, parce qu'il a été battu. Mais M. Schreiner ne croyait pas non plus à la défaite allemande.

HENRI ALBERT.

§

M. Maurice Barrès, dans la préface qu'il a écrite pour le livre de M. Jean Tournassus, **Nous, Soldats!**, dit : « Jamais les combattants n'auront autant écrit que durant cette guerre. C'est un fait. Mais c'est un fait encore que les soldats sont maussades et mal disposés envers « celui qui écrit la guerre ». Voilà une grande contradiction : j'espère que personne n'en est plus à s'étonner que des êtres pleins de vie soient pleins de contradictions? »

Cette réflexion, M. Barrès devrait bien la faire méditer par ses collègues de l'Académie. Il est vrai qu'il dit « des êtres pleins de vie », et alors beaucoup de ces messieurs ne comprendront pas.

L'explication que donne Barrès de ces contradictions n'est pas satisfaisante. L'auteur du *Jardin de Bérénice* pense que « le combattant répugne au milieu des épreuves à exprimer ses peines et ses misères. Il diminuerait sa force de résistance. » Mais « viennent les heures du

repos forcé, l'hôpital, par exemple, tout naturellement il notera ce que lui dictent sa mémoire et son cœur. Il fera dans ces circonstances nouvelles ce qu'il désapprouvait peu avant. » Est-ce bien exact ? Maintes strophes, maint carnet ont été écrits dans la tranchée même et je ne crois pas que ceux qui les composaient en aient éprouvé une diminution de leur force de résistance. La vérité, c'est qu'il y a eu beaucoup trop d'écrivains de guerre. Et l'on ne distinguait pas toujours les livres des combattants, de ceux des littérateurs de l'arrière. Le soldat les mettait volontiers tous dans le même sac. Il ne suffit pas d'avoir vu la guerre, de l'avoir faite, d'en avoir souffert toutes les horreurs, pour écrire un livre émouvant et beau qui s'impose. Il faut le don, le talent, le génie. Trop de combattants ont cru que, parce qu'ils avaient « vu », ils pouvaient raconter ou chanter.

Or la guerre, qui a été, avant tout, une engloutisseuse de talents, peut quelquefois stimuler le génie d'un écrivain ; jamais elle n'en donnera à ceux qui en étaient dépourvus.

Le livre de M. Jean Tournassus ne révèle pas un extraordinaire artiste. C'est une suite d'agréables poèmes en prose sur les premiers jours de la guerre, sur la mort d'un frère très aimé, sur l'enfer de Verdun et sur des heures de fièvre et d'angoisse à l'hôpital. Ces dernières pages sont les meilleures, le poème intitulé : « la fièvre » tout particulièrement. L'émotion très réelle et très sincère de l'auteur ne s'exprime pas assez dans les mots.

PAUL AESCHIMANN.

§

Les **Lettres de guerre de Robert Dubarle**, *capitaine au 68e bataillon de Chasseurs Alpins*, peuvent être indiquées comme une des publications les plus remarquables de la période actuelle et il serait injuste de n'en pas signaler l'extrême intérêt. L'auteur, qui avait représenté, avec une certaine indépendance, l'arrondissement de St-Marcellin à la Chambre, s'engagea dès la déclaration de guerre dans les Alpins où il avait déjà servi, et se trouva incorporé comme lieutenant. Ses lettres, billets, quelques pages d'un carnet de campagne ont été réunis à des fragments divers, — des notes sur Potsdam ; le récit d'une promenade en Allemagne en 1905, où l'on trouvera nombre d'observations judicieuses, etc., — et constituent un excellent recueil. Ce qu'il raconte, c'est d'abord l'enthousiasme de la mobilisation. On en est encore aux espérances du début et nul ne prévoyait l'extrême longueur de la lutte. Après quelques jours passés à instruire et faire manœuvrer à Grenoble territoriaux et recrues, il obtient de partir pour le front, — pour « l'armée de la guerre » (28 août). On parlait couramment alors de repousser l'ennemi au delà du Rhin. Mais après quelques jours en Alsace, il fallait s'ins-

taller dans les Vosges, tandis que se donnait la bataille de la Marne. Il se trouva ensuite cantonné à 1.200 mèt. entre le Hoheneck et le vallon de Guebwiller. On commençait à comprendre que la lutte bien probablement serait longue; mais il n'y eut longtemps de ce côté que des marches, des escarmouches, des petits combats et reconnaissances; des échanges de coups de feu aux avant-postes, alternant avec des journées de repos à l'arrière, — parfois chez des paysans alsaciens, où il apprenait quelques mots de français aux bambins de la maison, tandis que leurs aînés, bien malgré eux, se trouvaient servir dans l'armée allemande. C'était cependant « une vie plate et monotone ». Il se trouva enfin déplacé et dut faire un séjour sur le front de combat, du côté de Bitschwiller et ensuite du Sudelkopf, par d'abominables temps de pluie ou dans le suaire des neiges. Des combats plutôt malheureux suivirent autour de Steinbach; mais avec la nouvelle année qui commençait (1915), il avait de plus en plus la conviction que la guerre serait longue. En janvier, il se trouva à l'Hartfelsenschloss, dans un poste agreste dit le *château de la Pierre Dure*, et resta longuement dans les tranchées, par la neige et le froid. Il se trouva ensuite au Molkerain, et ce furent encore des combats, des escarmouches, le bombardement. Il avait été nommé capitaine, mais dut continuer la même vie jusqu'à l'été, où il se trouva à Kurth, Mitlach, Schnepfenried, avec des alternatives diverses. Ce qui est remarquable dans ses lettres d'ailleurs, bien plus que les faits racontés, c'est le ton, la manière dont elles sont écrites. Avec les incidents journaliers, les petits faits, les détails curieux qu'elles rapportent, on assiste, on prend part aux événements; on suit l'existence parfois monotone, toujours pénible et le plus souvent dangereuse des troupes sur le front. L'auteur, lorsqu'il écrit aux siens, parle de ses espoirs, de ses tristesses, de ses soucis. La mort de son frère, le capitaine André Dubarle, tué le 4 mars à Notre-Dame-de-Lorette, lui fut un véritable chagrin. Il tomba lui-même peu après, devant Metzeral, frappé au moment de l'assaut, d'une balle au cœur (15 mai), comme il chargeait avec ses troupes, et fut inhumé en terre d'Alsace.

Les lettres de Robert Dubarle non seulement sont intéressantes, mais attachantes et méritent d'être conservées dans la série déjà nombreuses des recueils épistolaires qui nous viennent du conflit actuel. Parmi les livres de ces derniers mois, c'est une des bonnes publications de la librairie Perrin.

De M. Henry Bellés on peut indiquer encore un récit des débuts de la guerre : **Courte campagne**, *souvenirs d'un ancien combattant de l'armée d'Afrique* (*sept.-oct.-nov. 1914*), où l'auteur a eu la bizarre idée, non de raconter lui-même, mais, — dans la première partie du volume — de faire parler un personnage qui le re-

présente. Il s'en excuse dans la préface, ce qui était bien inutile, car il n'a pas même introduit dans ses notes une vague affabulation. Il est à Tunis, lors de la déclaration de guerre, et raconte la mobilisation, le départ des troupes, qui arrivent après la bataille de la Marne et passent aux portes de Paris pour être dirigées sur l'Aisne. Les impressions qu'il donne se succèdent dès lors en un récit cursif, aux notations écoutées, rapides, — parfois curieuses avec la vie quotidienne sur le front, les reconnaissances, les combats du côté de Vassogne, de la ferme Heurtebise. Les troupes sont bombardées un moment dans une grotte qui sert de refuge ; d'autres combats suivent, mais ce qu'il raconte, c'est surtout la vie quotidienne, les petits faits, les incidents de cette vie de hasard ; une marche de nuit, à tâtons, amène les zouaves à Pargram où ils séjournent brièvement avant de gagner la ligne de combat. Puis, après quelques jours, on les dirige sur le Nord, par Fismes, Abbeville, Boulogne, Calais, pour gagner Furnes et la région où fait rage la bataille de l'Yser. Les pages de cette seconde partie du récit, qui reprend la forme d'un journal, sont peut-être les plus intéressantes du volume. Les troupes avancent, reculent, vont et viennent, traversent des propriétés même, et n'en savent pas plus. L'auteur se trouve en contact avec les troupes anglaises, séjourne dans des trous d'obus ou des fossés ; on piétine, on s'installe pour se déplacer ensuite, revenir ou se porter en avant. Il y a enfin une attaque où il se trouve blessé à la jambe, secouru par les Anglais et réussit enfin à se faire évacuer. C'est la fin de sa campagne et l'incident qui termine le livre. — Mais il y donne aussi, un moment, l'anecdote du capitaine qui haranguera ses troupes après les avoir fait mettre en carré, déclarant avec une nuance de tristesse que la guerre ne serait pas finie de sitôt, « qu'il y en avait au moins jusqu'à Pâques ». — Il aurait même pu dire jusqu'à la Trinité, — et se serait encore trouvé de retour.

J'ai à présenter encore la relation de M. Jean Saison : **D'Alsace à la Cerna**, *notes et impressions d'un officier de l'armée d'Orient*, qui raconte l'expédition de Macédoine et la retraite de Salonique à laquelle nous contraignit l'avance des Bulgares. Je ne conterai pas le détail de cette aventure, qui se trouva plutôt hâtive et où les les effectifs étaient trop réduits pour faire œuvre utile. Pendant que l'ennemi se jetait à l'assaut de la Serbie, nous ne pûmes occuper qu'une zone réduite dans le sud et qu'il fallut bientôt abandonner avec les menaces de débordement des forces bulgaro-allemandes. L'épisode le plus remarquable de l'entreprise fut la retraite méthodique des troupes, en plein hiver des Balkans, par d'affreux temps de neige, le thermomètre marquant 22° sous zéro, — de sorte que c'était comme une nouvelle retraite de Russie et la résurrection des grognards de 1812. — Avec le récit de M. Jean Saison, — surtout curieux parce

qu'il vient d'un homme qui sait observer et voir, — on assiste non seulement aux faits de la guerre, mais on prend contact avec le pays, — sites, climat, population, mœurs, religion même. Il précise volontiers les choses décrites, tant qu'elles font image ; — ainsi lorsque le transport arrive dans les eaux grecques et le dédale des îles ; lorsque l'auteur parle des paysages du Vardar au moment où va commencer la retraite à travers « les montagnes cahotiques et chauves », au milieu d'une nature hostile, dont les cours d'eau grossis par les pluies interceptent les communications. Puis c'est le pittoresque et la misère de certains lieux comme Negotin ; des histoires de volontaires grecs qui valent à peu près les comitadjis ; enfin divers épisodes de l'occupation de Salonique et du territoire voisin, des scènes de la vie du pays. La relation de M. Jean Saison, qui laisse plutôt de côté les choses de la politique, est une des plus curieuses de celles qui ont été données sur l'expédition d'Orient.

A propos des dévastations systématiques de la guerre allemande, M. Paul Léon a publié chez Laurens un curieux petit volume sur **la Renaissance des Ruines**, où il étudie diverses questions qui se rapportent d'abord à la reconstitution et à la reconstruction des villes et villages dévastés dans le Nord et l'Est de la France, sujet aussi intéressant que complexe et qui demande à être longuement examiné. Il établit d'abord, très justement, que la maison du village, du bourg, la ferme surtout sont établis selon des types de pays, se différencient avec les régions. La maison de la plaine flamande, celles de Picardie ou de l'Ile de France ne sont pas identiques et répondent à des nécessités de situation, d'habitat, comme elles doivent tenir compte des conditions d'éclairage. Toutefois et malgré la permanence de certaines traditions, on peut convenir que la vie provinciale a depuis longtemps évolué. Aussi a-t-on cherché à établir des types d'habitation répondant à la fois aux habitudes comme aux intérêts de la vie actuelle. La maison s'est adaptée aux besoins présents ; mais en la reconstruisant on voudrait qu'elle garde le souvenir de la vie ancienne, peut-être parce qu'on se méfie un peu des inventions modernes, dont le goût n'a jamais été la caractéristique dominante. — L'exposition qui fut organisée naguère au Pavillon de Marsan à propos des mêmes reconstructions montrait nombre de projets entre lesquels on pouvait choisir. Nous en avons cette fois le commentaire. Etablis sur des modèles de pays, ces projets pourront être interprétés utilement lors des reconstructions prochaines. — Il y aura bien à faire du reste, car c'est toute une partie du territoire, la région Nord-Est de la France — avec la Flandre, l'Artois, la Picardie, l'Ile-de-France, la Champagne, la Lorraine — qui doit être remise en état, et à côté de villes célèbres, odieusement martyrisées, comme Reims ou Arras, il en faut ranger

d'autres moins importantes, Réthel et Longwy, par exemple, qui ne sont plus que des amas de décombres. Dans les 1223 communes qui se trouvaient reconquises en 1917, on comptait que 100.000 maisons avaient été atteintes, dont la moitié au moins étaient détruites. L'ennemi occupait à ce moment à peu près 4000 villes ou villages et sa ruée ultime ne devait qu'augmenter encore la zone des dévastations. La paix n'est pas faite encore, sans doute, mais les ravages de la guerre ont pris fin et l'on s'occupe de remettre en état les pays saccagés, ce qui est bien une tâche ardue et multiple. S'il est indispensable en effet, de reconstruire, on voudrait, éviter l'enlaidissement, que beaucoup de bons esprits redoutent à juste raison, — et d'abord les entreprises par séries, — le bon marché et la camelote. Il y faudra naturellement une organisation spéciale; mais pour les plans et tracés je remarque avec plaisir qu'on s'élève maintenant contre l'emploi exclusif de la ligne droite — dont on a tant abusé — et qui a pour moindre inconvénient de ne jamais donner de décor. On recommandera en même temps la conservation des souvenirs historiques et archéologiques; mais il y aura toujours une bonne raison pour les sacrifier. Depuis le baron Haussmann, on taille, on coupe, on rogne et l'on ampute dans le vieux Paris, et les souvenirs sacrifiés, voire les œuvres de valeur ne se comptent plus. Je crois du reste fort peu au goût de notre époque, qui dans l'alternative choisira toujours le pire. M. Paul Léon en convient implicitement lorsqu'il met en présance la banalité actuelle des villes en général avec les délicieux aspects qu'elles gardaient autrefois; lorsqu'il parle en toute sympathie du curieux album laissé par les frères Dutheil sur le vieil Amiens. Les dévastations récentes, en somme, ont surtout complété l'œuvre des démolisseurs modernes, — ce qui n'empêche pas qu'on a très bien fait d'enlever, de déménager, de mettre à l'abri des statues précieuses comme celles de la Maison des Musiciens de Reims, les tombeaux de Montdidier et de Mailly-Maillet dans la Somme, — ou des œuvres d'art comme celles qui furent exposées au Petit-Palais, et auxquelles on peut ajouter les rétables de Maignelay et de Thounotte dans l'Oise. De deux maux, on doit toujours choisir le moindre; mais les statues de Reims seront surtout des pièces de musée, et l'on ne voit guère, lors de la reconstruction de la ville, les cinq personnages qui décoraient la Maison des Musiciens replacés sur leurs socles dans une façade neuve — même si elle reproduisait l'ancienne — au milieu d'une rue qui aura peut-être dix mètres de large. Je me méfie toujours, du reste, lorsqu'on vient nous dire qu'au vieux temps on réparait ou terminait les églises dans le style du jour, le style qui se trouvait à la mode. C'est surtout que la caractéristique de notre temps est de n'en avoir aucun. Enfin on peut déplorer que des hommes avertis comme

M. Paul Léon viennent excuser sous des prétextes vagues des conceptions monstrueuses comme Saint-Jean de Montmartre, édifice du même goût que Notre-Dame du Travail au quartier Montparnasse, dont l'intérieur évoque davantage un atelier ou une gare qu'un sanctuaire chrétien. Quant au maintien des ruines dans certains endroits dévastés, il indique avec raison que la mesure doit être prise suivant les cas, — de même que diverses questions subsidiaires, comme de conserver quelques aspects des champs de bataille ; des entonnoirs comme ceux de la Boisselle et de Beuvraignes ; une partie des cagnas ; des installations de l'ennemi, — voire des reliefs et peintures dont quelques artistes décorèrent les parois des abris, etc. C'est le musée de la guerre qui s'organise déjà, mais dont la curiosité ne nous consolera guère des destructions systématiques et du massacre d'œuvres irremplaçables que nous devons à la brutalité de l'adversaire.

CHARLES MERKI.

§

Le livre de M. Iancovici, **la Paix de Bucarest** (7 mai 1918), en sus de sa valeur historique, constitue un document psychologique précieux sur la mentalité allemande. Nous savons ainsi ce que les Allemands entendaient par une paix sans annexions ni indemnités ! D'une part, la Roumanie perdait la Dobroudja tout entière transformée en *Reichsland* au profit des quatre puissances alliées, donc en fait de l'Allemagne, et la crête non moins entière des Carpathes, 600.000 hectares de territoires stratégiques, livrant la Roumanie à toute invasion. D'autre part, en fait de non-indemnités, la Roumanie devait verser immédiatement, sous forme de remboursement de bons de réquisitions et autres, plus de 3 milliards et subir la mainmise de l'Allemagne sur son agriculture, son pétrole, son industrie et ses transports, mainmise dont M. de Kuhlmann, le 22 mai 1918, évaluait le profit à 9 milliards ; ce qui fait 12 milliards pour une population de 7 millions d'habitants (à ce taux nous pourrions imposer à la quadruplice une indemnité de 250 milliards ! non compris la réparation des dommages causés par les envahisseurs chez nous). A ces conditions matérielles, il faut ajouter les obligations diverses qui supprimaient toute indépendance de la Roumanie, l'impunité assurée aux agents de l'Allemagne, les paroisses et écoles allemande de Roumanie s'administrant « sans tenir compte de la souveraineté de l'Etat roumain », la vie politique intérieure roumaine soumise au contrôle de l'Autriche, le Danube roumain régi par une commission austro-allemande, des règles spéciales paralysant les naturalisations roumaines des Transylvains ou envenimant les dissensions entre Roumains et Juifs, etc., etc. En vérité, ce

traité, admirable dans son genre, met en lumière aveuglante non seulement la brutalité et la cupidité des Allemands, mais encore leur art diabolique de semer partout la haine, le désordre, l'espionnage et la fourberie, et il nous permet de voir ce qui nous attendait nous-mêmes si nous eussions suivis nos kienthalistes et nos zimmerwaldiens. « Paix dure! disait un officier allemand à un négociateur roumain, mais vous ne vous doutez pas, Monsieur, de ce que nous sommes en train de préparer à la France et à l'Angleterre! »

Tout ceci n'est plus qu'un rêve et le traité de Bucarest n'a pas duré six mois. Tout est bien qui finit bien. La noble Roumanie n'a pas à regretter d'avoir pris les armes pour la défense du droit et pour la liberté de ses frères transylvains et bessarabiens, ni même d'avoir passé par de dures épreuves, car sans cela leur libération n'eût pas été complète. Si la Russie n'avait pas trahi notre cause, la Russie de Sturmer d'abord, la Russie de Lénine à la fin, et peut-être aussi au milieu la Russie de Kérensky, l'Entente eût été bien embarrassée pour lui faire rendre la Bessarabie, tandis que cette restitution s'est faite sans difficulté. La Roumanie se trouve maintenant complétement unifiée et tous les Roumains, sauf les lointains Koutzo-Valaques, sont régis par les mêmes lois; il ne reste plus qu'à souhaiter à cette chère nation-sœur tout le bonheur que mérite son héroïsme magnanime. Qu'elle travaille et prospère, qu'elle se garde de toute dureté envers ses allogènes Saxons et Magyars de Transylvanie, Tartares de Dobroudja, Russes et Bulgares de Bessarabie, Juifs d'un peu partout, qu'elle se contente de les surveiller sans leur refuser tout d'abord confiance, et qu'elle se montre digne ainsi des grandes puissances libérales et démocratiques d'occident qui marchent à la tête de la civilisation!

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

RÉPUBLIQUE « UNE ET INDIVISIBLE ». — Le prince Lichnowsky fut parmi les premiers Allemands qui reconnurent publiquement les responsabilités de leur pays. Le voici qui s'agite pour éviter à l'Allemagne le châtiment qui l'attend. Rallié à la République, le gentilhomme silésien oublie ses récriminations d'hier pour assurer l'avenir. Ils sont quelques-uns comme cela à s'enthousiasmer pour la révolution, d'où, selon eux, le peuple allemand sortira « grandi et régénéré », comme s'il n'y avait pas d'abord un terrible compte à régler. C'est au *Berliner Tageblatt* que le prince Lichnowsky envoie les effusions qu'il consacre à l'élaboration de l'Allemagne

nouvelle. Son article du 16 janvier préconise sans périphrases la suppression des Etats confédérés et l'unification de l'empire. « Il faut surmonter le *séparatisme*, aussi bien que le *spartacisme* », écrit-il, et il s'appuie sur l'exemple de la France :

La Révolution française a détruit tous les souvenirs historiques (?). En novembre 1789, ainsi qu'on sait, l'Assemblée nationale de Paris remplaça toutes les provinces par 83 départements désignés par des dénominations géographiques. « *Une et indivisible* », tel était le principe; l'idée c'était la création d'un puissant pouvoir central rayonnant sur toutes les parties du pays.

Le prince recommande donc l'institution des préfets selon le modèle français et la division de toute l'Allemagne en cercles, tels qu'ils existent déjà en Prusse et en Bavière. Le régime des petits Etats a été balayé en même temps que la monarchie, car seule l'idée dynastique avait aggloméré autour des trônes des populations allemandes qui, si elles n'avaient pas été attachées à leurs souvenirs, eussent tendu, ethniquement, à se réunir. La disparition des Hohenzollern a fait disparaître l'esprit prussien. Le séparatisme de la Silésie et des régions rhénanes ne peut donc que nuire à l'idée républicaine.

On voit assez bien quels sont les desseins que poursuit l'ancien ambassadeur impérial de Londres : sauver son patrimoine de Silésie que guette la jeune Pologne; empêcher l'influence française de s'installer sur le Rhin; ruiner les ambitions de la Bavière. Mais, au moment où nous nous préoccupons de ramener la France à sa division par régions, le rappel de l'une des formules les moins heureuses de la Révolution est au moins inopportun. L'Allemand est plein de réminiscences historiques. Il ne fait pas un geste, ne prononce pas une parole, sans se demander ce que d'autres ont fait dans une occasion semblable. En vain s'efforce-t-on de trouver chez lui une idée qui lui soit inspirée par sa nature propre. Ses mouvements populaires sont de « seconde main », comme ses produits industriels. Il imite les révolutions avec la même dextérité qu'il mettait à contrefaire des marques de fabrique. Ne cherchez pas chez lui la spontanéité.

Après s'être offert à Berlin huit jours de terreur comme sous la Commune, après avoir assassiné comme en Russie, l'Allemagne a nommé son Assemblée nationale comme en 89. Elle a accompli ces gestes successifs avec une gravité d'où nous aurions tort de ne vouloir dégager que le côté comique. Tout cela nous fait l'effet d'une leçon bien apprise. Mais le sérieux qu'y ont mis les Allemands, le sérieux qu'ils mettront à accomplir les opérations successives de leur « régénération » les rendra encore longtemps redoutables.

La « seconde révolution », comme l'appellent déjà les gazettes d'outre-Rhin, a été étouffée dans un bain de sang. Seulement, quand on

a compté les victimes, on s'est aperçu qu'il y en a eu en tout 140. Pendant huit jours, du 9 au 16 janvier, les spartaciens ont été maîtres de la rue. Ils s'étaient emparés du centre de Berlin, du quartier des journaux et avaient transformé les grandes imprimeries en véritables forteresses. Le bureau du *Vorwaerts*, la maison Mosse, où s'imprime le *Berliner Tageblatt*, la préfecture de police ont servi de quartier aux bandes armées, munies de tout le matériel de la guerre moderne. La maison Auguste Scherl, dans la Zimmerstrasse, n'a échappé à l'occupation que grâce à une ruse. Les matelots fidèles au gouvernement s'étaient installés dans les locaux, et, chaque fois que passaient les bandes spartaciennes, ils criaient « vive Liebknecht! » ce qui les faisait prendre pour des révoltés authentiques. Le personnel s'était caché et les périodiques de cette importante officine ne parurent pas pendant une semaine. Tandis que les extrémistes empêchaient la publication des journeaux gouvernementaux et démocrates, les feuilles pangermanistes qui se disent maintenant « populaires nationales » continuèrent tranquillement de paraître, en se soumettant à la censure préalable, instituée par Eichhorn, le préfet de police révolté.

Les combats des rues n'ont du reste pas arrêté la vie publique dans la capitale impériale. Alors que les mitrailleuses crépitaient dans une voie principale, tout à côté des marchands ambulants, soldats démobilisés, indifférents à la bataille, se livraient tranquillement à leur industrie. Des jeux de hasard, installés sur des caisses vides, faisaient de brillantes affaires. Au coin le plus voisin, des spartaciens, ceux-là pacifiques, tenaient une réunion de propagande en plein vent. Ainsi l'agitateur se mêlait au public bigarré de la grande ville et le bourgeois fataliste, indifférent au danger, vaquait tranquillement à ses affaires. Il ne s'est ému que lorsque les gares ont été le théâtre de combats acharnés et que les grèves ont supprimé l'éclairage.

Quand les troupes gouvernementales, auxquelles s'étaient joints beaucoup d'officiers habillés en simples soldats, ont repris le dessus, il a fallu reconquérir un à un les édifices où s'étaient retranchés les rebelles. Nous connaissons ce genre d'opération, depuis les incidents bouffons du fort Chabrol. Après avoir déployé des forces considérables, avec accompagnement de lance-flammes et de gaz asphyxiants, on a surtout parlementé et négocié. Le siège et l'enlèvement du *Vorwærts*, commencés le 12 janvier à 9 h. du matin, et qui ont duré trois heures, ont fait 11 victimes, la prise de la préfecture n'en a coûté que 4. Le *Vorwærts*, après avoir reparu le 13, avec des moyens de fortune, a pu se réinstaller dans ses locaux le 15. « Des miracles de réparations ont été accomplis », écrit-il dans son numéro du 16, en annonçant qu'on a remis les fenêtres et bouché des cloisons.

Nous sommes loin des descriptions horrifiques des dégâts que nous ont faits les agences neutres. Le *Welt-Spiegel*, supplément illustré du *Berliner Tageblatt*, a publié en première page une vue de la maison d'édition Rudolf Mosse, où il s'édite. La façade porte des traces d'obus, mais elle n'est aucunement endommagée. Dans la salle de rédaction, dont on nous offre avec complaisance des photographies, les papiers jonchent le sol. On nous invite même à contempler, sur une autre image, le torse ramassé de M. Paul Block, réinstallé dans son cabinet, dans lequel rien n'a l'air d'être dérangé, en train d'écrire son premier article. Le *Berliner Tageblatt* a ouvert une souscription en faveur des « libérateurs de Berlin », destinée à récompenser ceux qui ont reconquis les « forteresses » du spartacisme, et le journal s'est inscrit lui-même pour 15.000 francs. Ces gens-là paraissent stupéfaits d'admiration devant eux-mêmes. Ils sont si étonnés de ce qui leur arrive qu'ils tiennent à se faire passer pour des héros. Qu'ils aillent donc voir un peu dans nos départements du Nord !

La répression de Berlin a coûté la vie à Karl Liebknecht et à Rosa Luxembourg. Quelles que soient les explications officielles que le gouvernement Ebert-Scheidemann s'efforce de donner à ce double « incident », on n'en aura pas moins l'impression que les deux agitateurs ont été lâchement assassinés. La *Gazette de Francfort* du 17 janvier est obligée de convenir qu'il s'agit d'un « meurtre épouvantable », mais elle se tire d'affaire en affirmant que des faits semblables sont inévitables dans toutes les révolutions. Et elle cite un dialogue entre Hérault de Séchelles et Robespierre qu'elle emprunte à un drame de Georg Buchner. La révolution allemande n'est pas finie, ajoute la *Gazette* après ces réminiscences historiques, mais elle espère que l'institution définitive de la république rétablira un régime stable. L'ordre règne maintenant à Berlin, où le gouvernement a fait désarmer la population civile, en rendant à la police — la vieille police prussienne. — la surveillance des rues. Dans le reste du pays, des centres spartaciens se maintiennent à Dusseldorf, à Erfurt, à Brunswick, à Brême et dans quelques autres villes, mais leur influence est nulle sur la marche générale des affaires.

Les élections à la Constituante ont pu avoir lieu le dimanche 19 janvier sans qu'il y ait eu nulle part de troubles de quelque importance. Pour la première fois la représentation proportionnelle et le suffrage des femmes, décrétés par les commissaires du peuple, sans qu'intervienne aucune disposition législative, étaient appliqués sur l'ensemble des Etats confédérés. La mise en œuvre de ce système compliqué ne souleva aucune difficulté, tant il est vrai que l'Allemand s'adapte aux plus audacieuses réformes, parce qu'il ne possède aucune tradition, dont il puisse dire qu'elle est conforme au génie de sa race. Le compte des voix et l'attribution des sièges, malgré la lenteur des opérations

électorales, n'ont pas soulevé de protestations. Ne reste t-il donc rien de l'énervement des derniers jours, pour que les électeurs disciplinés soient allé aux urnes comme les soldats à la parade ? Le pays a hâte de sortir d'un état provisoire, pour se donner des institutions qui lui permettent de liquider la guerre, et la masse du peuple ne veut plus entendre parler du groupe Spartacus. L'Allemagne parviendra-t-elle à se ressaisir ? C'est ce que nous verrons quand l'Assemblée nationale, qui se réunit au théâtre de Weimar le 6 février, règlera ses rapports avec les comités d'ouvriers et de soldats.

Les résultats des élections ont été conformes aux prévisions que l'on avait été en mesure de faire. Si les socialistes majoritaires enregistrent un progrès considérable sur le nombre de voix qu'ils ont recueilli en 1912, ils ne sont cependant pas maîtres de la situation. Ils disposeront à l'Assemblée de Weimar de 165 sièges, alors que les minoritaires n'en auront que 22. Ce sont eux les grands vaincus de la journée et ils payent chèrement leurs sympathies pour le mouvement spartaciste. Le centre catholique, qui s'intitule maintenant « parti populaire chrétien », obtient 91 sièges, recueillis surtout en Bavière et dans les provinces rhénanes. Les deux partis de droite, camouflés en parti populaire allemand et parti national allemand, ont réuni respectivement 22 et 38 sièges. La minorité importante des démocrates avec 75 sièges sera, ainsi que nous l'avons fait prévoir, l'arbitre de la situation. M. Naumann est arrivé en tête de sa liste à Berlin ; M. Dernburg représentera la banlieue de la capitale. Tous deux joueront à Weimar un rôle considérable. L'ancien chef de la propagande allemande en Amérique, dans un article programme, publié par le *Berliner Tageblatt* du 19 janvier, n'a pas caché que son parti se préparait à reprendre le rôle des démocrates chauvins de 1848. « Il y va de la situation de l'empire », écrit M. Dernburg, et il reproche aux socialistes, par leurs complaisances pour les hommes de désordre, d'avoir suscité le mouvement séparatiste qui se propose d'anéantir la Prusse. Puis il s'adresse aux conservateurs :

Les partis de droite ont à leur compte la perte de la Posnanie, fruit de l'*hakatisme*, celle de l'Alsace-Lorraine, fruit de l'*esprit de Saverne*. Les tendances à la séparation des pays du Rhin, avec leur orientation vers l'ouest, démontrent que les milieux cléricaux, eux aussi, n'ont pas compris les nécessités de l'heure. La démocratie seule, héritière de l'esprit de la Grande Allemagne de 1848, sait de quoi dépend l'avenir et nous agissons pour une Grande Allemagne unitaire.

La *Gazette de Francfort*, elle aussi (20 janvier), nous fait savoir, dans un article arrogant, à propos de l'ouverture du Congrès de la paix, que cette Allemagne-là ouvrira « des voies nouvelles » à l'humanité. Déjà les dirigeants s'efforcent de consolider l'esprit unitaire gravement compromis par les événements de ces derniers mois. Il

faut que la « république une et indivisible » s'élabore au creuset du Parlement de Weimar.

Le projet de Constitution, préparé par le secrétaire d'Etat Preuss et publié le 20 janvier, entend maintenir l'empire allemand dans son cadre et lui donner des institutions qui se modèlent exactement sur celles de l'Allemagne des Hohenzollern. « L'empire allemand se compose des Etats qu'il a compris jusqu'à maintenant et des territoires dont la population demande à entrer dans l'empire sur la base du droit de libre disposition des peuples, demande qui est agréée par la loi impériale. » C'est le texte du premier article et, après l'avoir lu, on se doute bien de ce qu'est la suite. Les Etats du Sud ont formulé quelques protestations contre un texte qui préjuge des décisions de l'Assemblée, de même qu'ils ont formulé des objections contre le nouveau réglement militaire qui place les armées des républiques confédérées sous le commandement de l'état-major prussien. Quelle sera la portée de ces récriminations, quand elles se manifesteront à la tribune d'une assemblée populaire prise par le mirage des grands événements du passé et qui se préoccupera surtout de faire des gestes « historiques » ?

HENRI ALBERT.

§

Bulgarie.

L' « ENTENTOPHILIE » DE LA BULGARIE. — Le *Mercure de France* a publié, dans ses numéros du 16 janvier et du 1er février, quelques documents démontrant « l'ententophilie » du gouvernement actuel en Bulgarie, ainsi que « le revirement » opéré au sein même des intellectuels et des savants bulgares. Qu'on me permette d'observer tout de suite qu'ainsi présentés, ces « documents » peuvent donner une fausse interprétation de l'état d'âme existant en Bulgarie avant son intervention dans la guerre, aux côtés des Empires Centraux, et après sa débâcle, dont on connaît les détails précis.

C'est ainsi qu'on nous parle tout d'abord, et le plus sérieusement du monde, de l'ententophilie de M. Todoroff, actuellement Président du Conseil bulgare, et qu'on nous cite, à l'appui de cette thèse, un document d'où il ressortirait que le parti narodniak, dont il est l'un des chefs, a été de tout temps essentiellement favorable à l'Entente.

Ayant pris part aux luttes politiques en Bulgarie et collaboré à un grand nombre de journaux de Sofia, je me sens parfaitement autorisé pour proclamer une vérité qui semble totalement ignorée dans les pays de l'Entente et particulièrement en France : cette vérité, c'est que le peuple bulgare tout entier a voulu la guerre aux côtés des Empires Centraux et que la prétendue opposition qui devait sa-

boter l'œuvre germanophile de M. Radoslavoff n'a jamais été qu'une fiction, une grossière manœuvre, d'abord contre la personne et le parti politique de M. Radoslavoff, ensuite contre l'immixtion à bon marché des Puissances occidentales dans l'orientation de la politique bulgare.

Je m'explique.

Il est absolument vrai que, la veille de l'intervention bulgare, les partis de l'opposition (démocrate, narodniak, progressiste, radical, agrarien et socialiste large) ont formé un bloc avec le programme suivant : s'opposer à la politique germanophile de M. Radoslavoff ; maintenir la Bulgarie dans la neutralité ; faire ranger la Bulgarie aux côtés de l'Entente dans le cas où le maintien de la neutralité serait devenu impossible. Le bloc de l'Opposition a même publié un appel dans ce sens et, à la veille de l'intervention, est allé au Palais dire au chef de l'Etat qu'il n'approuvait pas la politique de collaboration avec les Empires Centraux. (Voir le livre de Marcel Dunant : *L'Eté Bulgare.*)

Ces déclarations ont été transmises à l'Etranger et le monde entier crut à l'existence d'un courant politique très fort contre les Empires Centraux et en faveur des Puissances de l'Entente. En réalité, le programme du Bloc n'était basé sur aucune appréciation effective de la situation politique internationale, ni sur aucun sentiment d'amitié pour l'un ou l'autre des groupements belligérants. C'était tout simplement une manœuvre politique. En Bulgarie, tout gouvernement, fût-il le meilleur, est toujours combattu avec acharnement par les groupes qui n'y sont pas représentés. C'est un système politique largement pratiqué en Bulgarie depuis l'indépendance bulgare, et tendant à renverser le gouvernement existant pour prendre sa place. Car en aucun pays du monde la soif de gouverner n'est si forte qu'en Bulgarie. C'est que chaque groupement politique en Bulgarie possède son état-major de fonctionnaires, depuis les préfets, jusqu'aux gardiens de la paix, dont la seule ressource d'existence est..... *le pouvoir*. Si donc un parti politique en Bulgarie reste trop longtemps sans exercer le pouvoir, il risque de se voir abandonner par tous ses partisans. Le gouvernement de Radoslavoff s'étant cramponné au pouvoir depuis juillet 1913, et comme sa situation allait se stabiliser par le fait même de la possibilité d'une guerre heureuse, l'opposition bulgare devait donc combattre plus que tout autre ce gouvernement qui paraissait, en outre, jouir des faveurs de la Couronne. Comment pouvait-on le combattre à un moment où les querelles d'ordre intérieur pâlissaient devant les événements qui secouaient le monde ? Naturellement, par l'adoption d'une politique de guerre contraire à la sienne. Le gouvernement de Radoslavoff était germanophile, l'opposition se déclara ententophile. Si le gou-

vernement de Radoslavoff avait été ententophile, toute l'opposition se serait déclarée germanophile à outrance.

Au point de vue extérieur, le Tsar Ferdinand lui-même encourageait ce mouvement d'opposition qu'il savait parfaitement incapable d'une action quelconque, mais qui devait lui être utile le jour où il mettrait la Bulgarie aux enchères publiques. L'Allemagne avait, en effet, fait de grandes concessions à la Bulgarie, par la peur même de ce grand courant « anti-germanique ».

L'opposition bulgare a d'ailleurs montré ses véritables sentiments au lendemain de l'intervention bulgare. Où était-il, ce fameux Bloc d'opposition à toute participation bulgare aux côtés de la Prusse? Il déclarait être le représentant des trois quarts du peuple bulgare. N'était-il pas donc suffisamment fort pour combattre le quart qui allait faire une politique « anti-nationale »? Pourquoi, en dehors d'un pamphlet contre la guerre édité par Stambolisky, rien n'a-t-il été fait pour entraver l'œuvre de M. Radoslavoff?

Où était M. Todoroff, actuellement Président du Conseil bulgare, et son parti narodniak, qu'on entreprend de présenter comme ententophile de cœur et d'âme?

Le correspondant du *Mercure* cite le mémoire du parti narodniak du 4 janvier 1915 où il est dit :

... Une pareille politique, qui rangerait effectivement les troupes bulgares du côté des troupes turques pour combattre les troupes de notre libératrice, est avant tout moralement et psychologiquement impossible...

Or, le 9 février 1916, le leader du parti narodniak, le docteur Boris Vazoff, écrivait dans l'organe du même parti :

... Le peuple bulgare se rapproche étroitement du peuple le plus civilisé et le plus discipliné du monde, le peuple allemand. Cet événement marquera le début d'une ère nouvelle, dans notre évolution, une époque qui n'est comparable qu'à la renaissance morale et à l'émancipation politique, car elle embrassera toutes les manifestations de la vie politique et sera d'une importance décisive...

Le chef du parti narodniak lui-même avait écrit le 14 janvier 1916 :

... Instrument des destinées mondiales, le peuple bulgare contribue à déterminer le sort prochain du monde entier...

Au cours d'une discussion sur le budget, M. Todor Todoroff, aujourd'hui Président du Conseil, disait notamment ceci (*Mir* du 20 janvier 1916) :

... Le gouvernement Radoslavoff s'est entendu avec les Empires Centraux. En le faisant il ne s'est pas engagé tout seul, mais il a engagé la responsabilité du peuple bulgare tout entier. Nous devons veiller tous à ce que l'œuvre commencée par les Allemands soit menée à bonne fin. Lorsque

notre voiture arrive, devant une rivière, nous pouvons apprécier en toute liberté par quel gué il sera plus facile de traverser. Mais une fois le véhicule engagé sur un gué et lorsqu'il se trouve au beau milieu de la rivière, il faut employer toutes ses forces pour atteindre la rive opposée...

La formule est belle, observe le regretté publiciste suisse, le docteur Victor Kuhne, dans son remarquable ouvrage : *Les Bulgares peints par eux-mêmes*. Elle a même l'air distingué et pourrait séduire ceux qui ignorent que le parti narodniak ne s'est pas contenté de remplir loyalement ses devoirs civiques et patriotiques, mais a voulu rivaliser d'ardeur, dans le cours nouveau de la politique, avec ceux qu'il considérait, en août 1915, comme de néfastes aventuriers.

Quant à Todoroff, il n'a pas posé la question telle qu'elle se présente en fait. Quand la voiture se trouve au milieu de la rivière, il est certainement beaucoup plus important de lui faire atteindre la rive que de se demander par quel gué on y peut arriver. Mais au-dessus de la question : *Par quel gué?* il y a la question : *Vers quelle rive?* Si Guéchoff et Todoroff se proposent, en politique nationale, les mêmes buts que Radoslavoff, il est compréhensible qu'ils se soient mis d'accord assez vite sur les moyens de les atteindre. Il n'y avait même qu'un seul gué, celui choisi par Radoslavoff.

Rendant compte de la séance au Sobranié, où Todoroff a nettement exposé la nécessité de la poursuite de la guerre aux côtés de la Prusse, le *Narod*, organe des socialiste larges, du 21 juillet 1916, dit :

... M. Todoroff a renoncer à discuter la politique extérieure qui aujourd'hui n'est plus la politique de M. Radosladoff, mais la politique de la nation bulgare toute entière. Todoroff a quitté la tribune parlementaire en triomphant, acclamé par son parti, par les gouvernementaux, et par les ministres eux-mêmes.

Plus loin, le mémoire du parti narodniak, que cite le correspondant du *Mercure*, dit :

... Avant tout, chaque jour qui passe diminue les maigres chances de la victoire de l'Alliance austro-allemande...

Or, peu après l'intervention bulgare, l'organe du parti narodniak, *le Mir*, écrivait :

... Est-ce par hasard ou non, mais les grands chefs militaires appartiennent aux Empires Centraux. C'est un fait indiscutable et qui permet aux Empire Centraux de regarder l'avenir tranquillement et de croire à la victoire finale. Le peuple bulgare fait également partie de ces peuples...

Je pourrais apporter des milliers de citations d'où il résulte que le parti narodniak et M. Todoroff, en particulier, ne se sont trans-

formés aujourd'hui en ententophiles que parce que la victoire a échappé aux Empires Centraux.

Les deux autres documents que publie le *Mercure de France* du 1er février sont des appels au monde civilisé, l'un émanant d'un jeune homme, M. Stoïloff, l'autre de l'Union des savants et des intellectuels bulgares. Le premier appel cite les noms de personnalités françaises de marque qui, avant l'intervention bulgare dans la guerre actuelle, avaient défendu la cause bulgare. Sur ce point aussi une explication ne sera pas inutile. Moi-même j'ai travaillé, avant l'intervention bulgare, en faveur de ce pays. C'est que moi et toutes les personnalités visées, nous avons été induits en erreur sur la Bulgarie et sa situation particulière après la catastrophe de 1913. A l'aide de documents faux, entièrement fabriqués pour les besoins de la cause, à l'aide de statistiques falsifiées, de cartes historiques habilement maquillées, on avait réussi à nous faire dire, à moi et à un grand nombre d'écrivains français, des paroles favorables à la Bulgarie et désobligeantes pour les autres pays balkaniques. Instruits et désabusés depuis l'intervention bulgare dans la grande guerre qui a mis en pleine lumière la psychologie, la mentalité et toutes les tendances impérialistes du peuple bulgare, nous tous, avec Victor Bérard et Maurice Muret, nous sommes heureux de pouvoir dire aujourd'hui toute la vérité sur la politique actuelle de la Prusse des Balkans.

Quant à l'appel des savants et des intellectuels bulgares répudiant les accusations formulées contre la Bulgarie, il ressemble beaucoup trop au fameux *Il n'est pas vrai* des 93 Allemands pour qu'il soit pris au sérieux.

Je n'ai pas à rentrer en discussion ici sur le fond même de l'appel. Le député bulgare Maximoff, dans un discours qu'il a prononcé dernièrement à Varna, a déclaré avoir vu, de ses propres yeux vu, les troupes bulgares et l'administration de M. Radoslavoff semer la terreur et la mort parmi les paisibles populations en Macédoine et en Serbie occupée. D'autre part, je vous signale les rapports du Préfet bulgare de Vranya, destinés au gouvernement de Sofia, où l'on parle, avec dates, noms et précisions, des violences et des massacres commis par l'élément bulgare dans les pays occupés. Je vous cite enfin le journal bulgare *Volia*, qui, dans un article intitulé : « Avouons, pour l'honneur de la Bulgarie », avoue en effet les crimes commis un peu partout par les autorités bulgares.

Le fond donc de l'appel tombe de lui-même. Je désire toutefois attirer votre attention sur les deux plus importantes signatures qui y sont apposées : celle du grand poète national bulgare Ivan Vazoff, et du poète, également très populaire, Kirylle Christoff. Ivan Vazoff,

dont le talent est indiscutable, a, depuis l'intervention bulgare, mis sa plume au service de la Prusse. Chaque jour il publiait dans l'organe du parti narodniak, le *Mir*, des poésies pleines d'insultes contre les soldats français et anglais, qu'il traitait purement et simplement de brigands et de sales individus. Mieux encore, il a fait une parodie de la Marseillaise, mettant la France au ban de la civilisation.

L'autre poète national, Kirylle Christoff, qui implore aujourd'hui la pitié de la France, a écrit dans le numéro 2006 du journal *Kambana* une Ode vengeresse dédiée à la France et dont nous extrayons les couplets suivants :

... O dormez en paix, vous qui fûtes les grands fils
De la France d'autrefois ! Titans,
Ne ressuscitez pas de vos tombeaux !
Vos descendants — de malpropres misérables,
Une foule de dégénérés ! Un homme d'honneur
Est aujourd'hui entre leurs mains un lamentable pantin.
La démoralisation est parmi eux si grande
Qu'un simple pot-de-vin suffit à les gagner.

Mais il y a une providence ! La justice veille.
Une justice immanente qui plane au-dessus de la terre !
Elle accable cette France d'aujourd'hui de malheurs
Indescriptibles ! Qu'elle acquitte également
Notre dette envers elle ! *Nous bénissons*
Son ennemi vainqueur !
O chevaliers de race pure, frappez :
Vous êtes, dans la main divine, le glaive vengeur.

Quant aux autres signatures, écrivains, professeurs, etc., ce sont les mêmes personnes qui, pendant la guerre, ont mené en Suisse une ignoble propagande contre la France. Comment veut-on que la France noble et chevaleresque accueille avec sympathie un appel portant de telles signatures ?

LÉON SAVADJIAN,
Directeur de *La Revue des Balkans*.

§

Italie.

LE CAS BISSOLATI. — Les journaux français ont tous signalé la crise qui, avant le voyage de M. Wilson à Rome, avait menacé brusquement l'existence du ministère Orlando. Ils n'ont pas eu le temps d'analyser ses causes. Elles sont cependant intéressantes, et nous allons essayer de les démêler.

Ce ne fut d'abord qu'un ministre fatigué qui demanda de se retirer : M. Dari, qui occupait le portefeuille des travaux publics. M. Orlando et M. Sonnino étaient à Paris, lorsque dans la deuxième quinzaine de décembre il fut question de cette retraite possible. Peu à peu le bruit se répandit que le Président du Conseil avait l'intention de « remanier » son cabinet et de remplacer ceux de ses collabo-

rateurs unanimement jugés trop faibles de caractère ou d'esprit, pour une besogne de réorganisation. On prêta à M. Orlando toutes sortes de projets, et, pendant quelques jours, on se livra aux jeux faciles des prévisions : certains députés firent annoncer par quelques quotidiens qu'il était inévitable que M. Orlando pensât à eux pour une nouvelle combinaison. M. Orlando ne put démentir, — puisqu'il était à Paris. Tout le monde attendait avec curiosité son retour.

Dès son arrivée à Rome, il s'empressa d'insister auprès de M. Dari pour le décider à patienter. Peut-être désirait-il ne résoudre la crise latente qu'après le voyage de M. Wilson. Un de ses ministres l'obligea au contraire à un replâtrage hâtif : brusquement, le 27 décembre, M. Bissolati, ministre des Pensions, donna sa démission. Par la volonté du chef du parti socialiste italien, la politique du Cabinet était remise en question, presque à la veille de l'arrivée du Président des Etats-Unis. M. Orlando eut au moins le mérite de la rapidité. Il pria le collègue réformiste de M. Bissolati, M. Berenini, de ne pas quitter l'Instruction publique : M. Berenini accepta de très bonne grâce. M. Bononi, un autre réformiste, succéda à M. Dari, et le ministère des Pensions fut confié au général Zupelli, ministre de la guerre. M. Wilson trouva devant lui un cabinet à peu près homogène.

Il n'en était pas moins vrai qu'une des personnalités les plus représentatives de la démocratie italienne s'était retirée à un moment critique. Déjà quelques semaines auparavant, le Sous-Secrétaire d'Etat à la propagande, M. Gallenga Stuart, avait quitté ses fonctions, parce qu'il était en désaccord avec M. Sonnino sur quelques points fondamentaux de la politique internationale de l'Italie. Ce départ n'avait pas fait grand bruit. Mais cette fois il s'agissait du chef du parti socialiste italien, d'un des « leaders » interventistes, qui, aux moments les plus tragiques, n'avait jamais faibli. Au sein du Ministère, il avait toujours représenté avec beaucoup de loyauté l'esprit d'alliance. Sa décision était grave et provoqua les commentaires les plus divers.

On comprit tout de suite que si M. Bissolati partait, c'était parce qu'il ne partageait pas les opinions de M. Sonnino sur le problème adriatique. Dans une précédente chronique, nous avons indiqué, aussi impartialement que possible, les deux courants de l'opinion publique italienne : depuis qu'elle a été écrite, celui que représentent le *Giornale d'Italia* et le *Tempo* est devenu de beaucoup le plus puissant. Aujourd'hui l'immense majorité du peuple italien a fait siennes les idées suivantes, clairement exposées par le *Giornale d'Italia* du 24 décembre :

L'Italie est peut-être la seule au monde à jouir de l'avantage de frontières naturelles évidentes, tellement les Alpes la séparent nettement des

autres puissances. Or, grâce à l'héroïsme de ses enfants, elle a enfin conquis ses frontières naturelles : il est certain que le Congrès de la Paix les lui donnera intégralement. De la sorte, la Patrie verra revenir à elle les pays que la violence lui avait enlevés : « le Trentin, la Vénétie Julienne et la Dalmatie. »

Telle est la thèse généralement soutenue.

On savait depuis longtemps que M. Bissolati pensait autrement, et que jamais il ne se trouvait d'accord avec M. Sonnino sur les problèmes de politique internationale. Aussi, à peine la nouvelle de sa démission était-elle connue, que le *Giornale d'Italia* en expliquait la signification.

M. B. veut donner aux Croates la Dalmatie, que le pacte de Londres assigne à l'Italie, tandis que MM. Orlando et Sonnino, et tous les autres ministres, veulent qu'on ne change rien à ce pacte qui doit même être élargi, puisqu'il ne comprend pas plusieurs centres incontestablement italiens.

Ce n'est pas tout à fait ce que prétendait le journal ami du ministre démissionnaire, le *Giornale del Popolo*, qui affirmait que M. B. était trop wilsonien pour rester dans un ministère qui l'était si peu. Les principes du Cabinet italien étaient ainsi mis en opposition avec ceux du Président des Etats-Unis. Le prochain voyage de celui-ci compliquait encore la question. On se disposait à le recevoir avec les plus grands honneurs ; et cependant on discutait avec âpreté autour de son nom et de ses principes... Aussi en voulut-on beaucoup à M. B. du moment choisi.

M. Bissolati a attendu que le remaniement du Ministère devînt nécessaire pour y insérer la « misérable question personnelle », disait-on ; il a voulu mettre M. Orlando dans l'embarras, et rendre à peu près impossible la solution d'une crise qui, sans cela, se serait dénouée sans difficultés.

Et cela se produit, insistait le *Giornale d'Italia* (29 déc.), à la veille de la Conférence de la Paix, c'est-à-dire à un moment où la volonté de la Nation devrait s'exprimer avec une unanimité et une énergie capables de surmonter les obstacles qui s'opposent à la réalisation du programme italien.

L'action de M. Bissolati et de ses amis ne s'est pas bornée à cette forme de protestation. Le député de Rome a prononcé, à Milan, le 11 janvier, un discours où il a défini ses idées. On sait l'accueil qui fut fait à ce discours : dans la salle de la Scala, un chœur de protestations, dirigé par le futuriste Marinetti et l'ancien socialiste Mussolini ; dans la majorité de la presse, de violentes attaques. Des journaux ont été jusqu'à parler de son « antiitalianité » et de son « fol » esprit de renoncement... Il est vrai que les problèmes italiens étaient présentés sous un jour nouveau et inusité. M. B. ne se con-

tentait pas de laisser de côté la Dalmatie non italienne, mais il rejetait aussi la partie de territoire allemand située au sud du Brenner. Au nom du principe de la sécurité stratégique, on protesta de partout. On « déplora » l'acte d'indiscipline d'un ex-membre du gouvernement qui allait, par ses intempestives déclarations, rendre plus difficile l'œuvre de MM. Orlando et Sonnino au Congrès de la Paix. On condamna très sévèrement cette fantaisie « d'enfant terrible ». Qu'on en soit bien persuadé, c'est la très grande majorité de la presse et de l'opinion publique qui se montra antibissolatienne. Des quotidiens romains, il n'y en eut que deux qui ne furent pas hostiles à l'ancien ministre : et encore le *Messagero* fit-il de très nombreuses restrictions...

A Milan, dans la ville même où on ne voulut pas laisser parler M. Bissolati, il n'en est pas tout à fait de même. Le *Corriere della Sera*, restant fidèle à ce qu'il avait dit avant la conclusion de l'armistice, est wilsonien. Dans un article important du 13 janvier, intitulé : « siamo isolati », il ne s'étonne pas d'être abandonné par la masse du pays. Avec quelque mélancolie, mais aussi un certain orgueil, il rappelle son passé de journal indépendant :

La fonction de journaux de cette espèce n'est pas de regarder d'où vient le vent, de tâter le pouls de l'opinion publique, et de se mettre à la remorque. Parfois ils peuvent se trouver d'accord avec la majorité, et interpréter ses vœux. Par hasard ils peuvent se trouver en nombreuse compagnie. Mais d'autres fois ils peuvent être des solitaires et agir sur les idées reçues par tous afin de les transformer au profit de celles qu'ils croient meilleures. Nous n'avons pas eu peur de la solitude quand, les premiers, nous avons lutté pour l'intervention et pour la guerre. Nous n'en avons pas peur, aujourd'hui que nous luttons pour la justice et pour la paix.

Et le *Corriere* déclare d'ailleurs que sa solitude n'est qu'une fiction, puisqu'il se trouve en compagnie des fondateurs de l'Unité italienne : Cavour, Mazzini et Garibaldi.

Tel est l'état des esprits. La crise ministérielle n'y a apporté aucune modification. Depuis longtemps on savait que M. Francesco Nitti, ministre du Trésor, ne voulait plus rester dans le Cabinet Orlando. Les raisons de son départ sont difficiles à analyser. Il était décidé à partir en même temps que M. Bissolati, pour des motifs qui, semble-t-il, étaient différents. Sur les instances de M. Orlando, il a différé sa démission : et le voyage de M. Wilson n'a pas été troublé par une crise totale. Le replâtrage a d'ailleurs été rapide ; on a fait appel à quelques techniciens ; on a conservé deux membres du parti socialiste réformiste (le parti de M. Bissolati) ; on a fait appel à la bonne volonté d'un giolittien notoire, M. Facta ; on a enfin été gentil pour M. Fradeletto, l'éternel « ministrable » qui n'avait

jamais été ministre. Et M. Orlando a pu repartir pour Paris, tranquille et satisfait...

Cependant l'*Idea Nazionale* elle-même a constaté que ce ministère ne pouvait pas avoir une longue existence. Cette solution d'attente permettra à MM. Orlando et Sonnino de mettre leurs noms au bas du traité de paix, et de devenir, de ce fait, immortels; mais les innombrables problèmes de politique économique et sociale qu'il faudra résoudre ensuite ne trouveront pas en eux et en leurs collaborateurs les hommes d'Etat capables de trouver les solutions opportunes. Alors on verra sans doute réapparaître ceux qui ont refusé de faire partie de l'actuelle « combinaison », M. Cabrini, qui n'a pas accepté le portefeuille du « Travail », M. Nitti, qui provoqua la crise, M. Gasparotto, qui ne voulut pas du Sous-Secrétariat à la guerre. Et qu'on n'oublie pas non plus que M. Salandra, aujourd'hui délégué de l'Italie à la Conférence de la Paix, prononça, il y a quelques semaines, à l'Augusteo, un discours retentissant, où le vieux conservateur fit amende honorable, et se présenta comme le chef possible du grand parti démocratique de demain.

J. MUROL.

§

Russie.

LA LAÏCISATION DE LA RUSSIE. POPES ET MOUJIKS. — La révolution de mars 1917 était restée neutre en matière religieuse, et le Ministère des cultes avait été confié à un homme profondément estimé dans les milieux orthodoxes, à M. Kartachev, qui entretenait avec le haut clergé les relations les plus cordiales. La question religieuse ne se posa avec toute son acuité qu'après l'avènement des bolcheviks, en novembre. La campagne contre le clergé commença dès le mois de décembre. Elle débuta par le divorce et le mariage civils. Le gouvernement autorisait le divorce, par consentement mutuel des époux ou sur la demande d'un seul d'entre eux, et il ne reconnaissait comme valable que le mariage civil, le mariage religieux étant un acte privé. D'autre part, l'enregistrement des naissances et des décès était enlevé au clergé pour être confié à un bureau de l'état civil.

Les bolcheviks laïcisèrent ensuite les écoles, supprimèrent l'entretien des églises, des chapelles, et décrétèrent que le traitement des ecclésiastiques serait supprimé à partir du 1er mars 1918. Ils s'attaquèrent aux biens de l'Eglise et des couvents, qui furent confisqués et inventoriés comme les domaines impériaux et les grandes propriétés foncières. Le 4 février, parut le célèbre décret sur la liberté de conscience qui proclamait la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Enfin trois jours après, le 7 février, le gouvernement promulguait la réforme du calendrier orthodoxe, à laquelle s'était toujours vio-

lemment opposé le Saint-Synode, et supprimait les innombrables fêtes d'Eglise qui avec les fêtes impériales donnaient dans l'année russe un respectable total de jours de chômage. Bien entendu, le clergé orthodoxe protesta énergiquement contre toutes ces mesures, qui à deux siècles d'intervalle tendaient à « européaniser » la Russie à la manière de Pierre le Grand, du tsar réformateur qui mériterait à bon droit le titre de premier des bolcheviks.

La réquisition du célèbre monastère d'Alexandre Nevski à Petrograd (fin janvier) provoqua de telles résistances qu'il fallut un véritable siège de trois jours pour s'en emparer. Finalement le métropolite fut expulsé, et la Laure sacrée fut occupée par les gardes rouges. Indigné par ce sacrilège, le patriarche Tikhon, le vrai chef de l'Eglise russe depuis la destitution du tsar et la suppression du Saint-Synode, lança l'anathème contre les bolchéviks. Des processions monstres se déroulèrent dans les rues de Pétrograd et de Moscou. A partir de ce moment, le clergé russe fit une opposition systématique au régime bolchévik, et l'on vit pour la première fois en Russie les questions religieuses mêlées aux questions politiques. Comme en occident, il y eut des « cléricaux » et des « anticléricaux », et la presse des bolchéviks publia des articles violents contre les prêtres orthodoxes, contre leur fonctionnarisme, leur parasitisme et leur vénalité. En voici un échantillon, tiré du *Social-démocrate* du 5 février 1918 :

Sécheresse et inondation, famine et peste, victoires et défaites, les prêtres savent tirer parti de tout : tout devient pour eux source de revenus. S'interposant entre les croyants et leur Dieu, ils ne leur donnent accès auprès de Dieu que contre argent comptant. C'est seulement pour de l'argent qu'ils ouvrent aux âmes des mourants les portes de son royaume. Ils ne connaissent pas l'impôt progressif sur le revenu : les plus pauvres sont les plus exploités. Il n'est pas jusqu'à la peine de mort dont ils ne sachent tirer profit. Avant le supplice, le prêtre apparaît dans la cellule du condamné et, cela fait, va comme un fonctionnaire toucher le 20 de chaque mois son traitement. Si le Christ revenait sur la terre et voulait chasser les marchands du temple, ils le couvriraient de malédictions. Gendarmes en soutanes, ils appelleraient à leur secours les gendarmes en uniforme. Le grand prêtre de l'église russe se lève soi-disant pour la défense des saints sacrements. Ne parlez pas de sacrements, hypocrites et mercantis ! Depuis longtemps, vous les avez transformés en marchandises. C'est votre avidité qui vous inspire des protestations au moment où les ouvriers, les soldats et les paysans veulent utiliser au profit des déshérités vos terres et vos palais et se libérer de vos exactions.

Contrairement à ce qu'on aurait pu supposer, le peuple russe, si religieux, ne prit que mollement la défense de son clergé. Il y eut dans les villes quelques manifestations religieuses contre les bolchéviks, mais les protestataires étaient plutôt des petits bourgeois que

des ouvriers ou des paysans. Comme il arrive dans les pays profondément religieux, comme c'était le cas de notre France du moyen âge, on peut dire que la popularité du prêtre est en raison inverse de la ferveur religieuse du peuple. Le pope, la femme du pope surtout, ont été de tous temps l'objet des railleries et même des vexations des paroissiens russes, comme les prêtres et les moines des fabliaux français. On se souvient que dans le conte de Gorki publié par le *Mercure* du 16, XII, 1918, les « communirs » sibériens expulsaient sans plus de façon leur pope pour installer dans sa maison une bibliothèque populaire. Les bolchéviks ont admirablement su exploiter cette vieille animosité du moujik pour le pope, et l'on peut dire que leur politique laïque, qui heurtait pourtant bien des habitudes séculaires, a pu s'implanter sans de grosses difficultés et les a même rendus populaires dans les campagnes précisément parce qu'ils délivraient le moujik de la tyrannie du pope fonctionnaire tsariste, et de ses exigences économiques analogues à la dîme si détestée par nos paysans de l'ancien régime.

D'ailleurs voici quelques petits faits récents qui, mieux que toute dissertation, illustrent les rapports actuels entre popes et moujiks dans la République des soviets. Ils sont empruntés à la *Derevenskaia Kommouna* (La commune paysanne) du 15 décembre dernier :

Dans le volost de Prigorod, du district de Kirsanov, du gouvernement de Tambov, le Soviet local a interdit aux prêtres de faire des collectes dans les maisons des paysans, comme ils le pratiquaient auparavant en parcourant les villages avec les icônes.

Voici un fait plus grave :

La Commission extraordinaire du district d'Osa a ordonné le 17 novembre de faire une perquisition dans les églises de la ville : derrière les icônes on a trouvé des pardessus de fourrure (des « choubas ») de bourgeois, quatre pouds de monnaie de bronze, environ 20 vedros (1) de vin et d'eau de vie, un sabre, des vêtements et des documents appartenant à des officiers. Les popes (2) ont été arrêtés, et une enquête a été ordonnée.

Encore deux autres exemples d'accaparement des popes cités par le journal :

Dans le village Malevka, du district de Bogorod, le prêtre Sapojkov, comptant sur la protection de son neveu, secrétaire du Soviet, a tenté de tromper la Commission des comptes. Il y a réussi au début, et il est parvenu à cacher chez lui 20 pouds de blé. Le camarade Barkovski, membre du Comité exécutif de Bogorod, et M. Barsoukov, délégué au ravitaillement, découvrirent les ruses du pope et confisquèrent le blé.

Dans le monastère de Kofiagan (gouvernement de Penza), on a découvert

(1) Un « vedro » représente 16 bouteilles, environ 12 litres.
(2) Il importe de noter qu'on emploie couramment dans la presse le mot « pope », qui avant la révolution a toujours eu une acception méprisante et anti-religieuse.

beaucoup de farine, de linge, de sucre, de soie et de vêtements. Le puits était rempli de linge sale et de vaisselle. Les habitants des environs sont indignés des agissements des « saints pères ». Un marchand d'Arkhangel s'était caché dans le monastère. L'igoumène, le trésorier, deux moines et le marchand ont été fusillés.

Enfin voici un dernier fait pittoresque, sous le titre « Le pope sent venir le vent » :

Les *Izvestia* de Kourmychine annoncent que le jour anniversaire de la Révolution de novembre, le clergé du volost d'Alferiev a chanté à l'église un Te Deum à la mémoire des camarades communistes de la République russe des soviets, et qu'à 10 heures du matin on a célébré hors de l'église un service funèbre en l'honneur des héros tombés pour la liberté. Voilà un événement ! Mais à vrai dire, les communistes n'ont pas besoin des prières des popes.

Tel est, si l'on en croit ces récits tirés, il est vrai, d'un journal bolchévik, l'état d'esprit actuel des campagnes russes. Il doit correspondre à la vérité, et des incidents semblables à ceux que rapportent la *Derevenskaia Kommouna* ont dû se passer aussi en France à l'époque de la Révolution. Mais il importe de souligner que les bolchéviks s'en sont pris jusqu'ici au clergé et non pas à la religion elle-même, ni aux nombreuses sectes que poursuivait impitoyablement le tsarisme. S'ils s'avisaient de s'attaquer à Dieu lui-même, à la croyance du peuple ou de s'emparer des églises pour instituer, à l'exemple de nos révolutionnaires, des cultes de l'Etre suprême ou de la déesse Raison, ils s'exposeraient à la résistance exaspérée des moujiks russes, qui tous sont des « chercheurs de Dieu », et qui ont une foi ardente, une foi mystique, que n'ont jamais connue nos paysans, même au moyen-âge. Mais jusqu'à nouvel ordre on peut dire que le bolchévisme et la foi font bon ménage, et des milliers de moujiks s'accommodent très bien du « communisme », tout en continuant de prier et de s'agenouiller devant les saintes icônes.

A. PIERRE.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — La *Nation belge*, se faisant le porte-parole de la Belgique, adjure les puissances de l'Entente d'être ses banquiers vis-à-vis de l'Allemagne :

C'est pour éviter ce péril que le gouvernement belge a dit et dira à nos grands Alliés : *Si vous voulez que la Belgique ne tombe jamais sous la dépendance économique de l'Allemagne, il faut rendre liquide et payable dans les Etats alliés, au lieu de Berlin, la créance de la Belgique sur l'Allemagne.* Que nos Alliés se substituent en quelque sorte à l'Allemagne. Ce n'est pas un cadeau que nous leur demandons. C'est un escompte.

Pourquoi n'accepteraient-ils pas d'être les cessionnaires de notre créance, et de nous payer tout de suite, sinon l'entièreté, au moins une partie? Pourquoi n'accorderaient-ils pas à la créance de la Belgique un rang de priorité?

. . . . . .

Qui oserait contester le caractère privilégié de la créance belge sur l'Allemagne? Car ce n'est pas seulement à des dommages-intérêts que nous avons droit. Nous sommes fondés à demander que l'Allemagne nous rende tout de suite ce qu'elle nous a extorqué comme une rançon de guerre. La Belgique est le seul pays qui ait été soumis à ce système d'imposition et d'extorsion, dont le principe va être solennellement condamné par la Conférence de la Paix. Il nous a coûté deux milliards et demi. Serait-il juste, serait-il humain d'ajourner la restitution jusqu'à la fin de la Conférence? Les Boches nous ont dépouillés de notre argent sous forme d'amendes, de réquisitions, de contributions imposées aux villes et aux provinces, de pillages enfin. Ils ont reconnu eux-mêmes le principe de leur dette, de ce chef, vis-à-vis de nous puisqu'ils avaient ouvert des bureaux destinés à recevoir les réclamations des Belges frappés et spoliés, ainsi que la liste des réquisitions et des pertes. Ce ne sont pas des dommages de guerre tout cela. Ce sont des spoliations, des vols. Il faut que les voleurs rendent gorge tout de suite, d'une manière ou d'une autre, puisque leur victime, hors d'état de travailler pour vivre, est en proie à la plus cruelle disette.

Nous attendons donc de nos Alliés un prêt immédiat de cinq milliards, à valoir sur l'indemnité que nous paiera l'Allemagne. Aucune crainte quant au remboursement, s'ils donnent à notre créance, ainsi que le permet, que le commande la justice, un rang privilégié. A Dieu ne plaise que nous rappelions les déclarations solennelles faites au début et au cours de la guerre! Le souvenir de notre sacrifice est vivant dans toutes les mémoires. La guerre européenne n'a pas éclaté pour nous. Nous n'avions d'obligations vis-à-vis de personne. Aucun intérêt ne nous a attirés dans le conflit.

Il nous est impossible de retirer de la guerre aucun des bénéfices légitimes que se promettent à bon droit les grandes puissances victorieuses. Nous sommes ruinés, paralysés, affamés. Il nous faut un prompt secours. L'Allemagne nous doit plusieurs milliards, mais à longue échéance. Nous demandons aux Nations pour qui nous nous sommes levés d'escompter la créance et d'avancer la somme. Est-ce excessif?

Faute de cette avance, la Belgique sera placée devant cette alternative : Ou mourir avant que l'Allemagne ait payé — ou accepter les offres que l'Allemagne ne manquera pas de nous faire, des marchandises plein les mains.

— Nous vous paierons en nature, murmurent les Boches, et tout de suite. Les affaires sont les affaires. On ne vit pas mal chez nous. Nous avons tout ce dont vous manquez. On ne vit pas avec des souvenirs ni avec des rancunes. Puisque vos Alliés ne ravitaillent, ni ne restaurent votre industrie, venez chez nous...

Veut-on que ces sirènes aient des chances de séduire des industriels paralysés et un peuple affamé?...

LA PRESSE ENNEMIE. — D'un long article publié par le prince Alexandre Hohenlohe dans la *Friedenswarte*, détachons ce passage

où le fervent pacifiste répond à cette interrogation : « La question de l'Alsace-Lorraine, que nos hommes d'Etat ont pendant si longtemps déclarée non existante, est-elle définitivement solutionnée ? »

La question d'Alsace-Lorraine sera-t-elle dès maintenant bannie du monde, ou bien une autre ne surgira-t-elle pas pour le peuple allemand, tout de même que jadis pour le peuple français, et n'allons-nous pas vivre le spectacle, renversé, du peuple allemand réclamant à son tour l'Alsace-Lorraine ?

La situation n'est pas semblable. Lorsqu'en 1871 ces mêmes parties du territoire français furent annexées par l'empire allemand, les représentants autorisés de la population protestèrent aussitôt à l'Assemblée Nationale de Bordeaux contre la séparation d'avec la France, et cette protestation fut renouvelée par les députés alsaciens-lorrains au Reichstag, et, des années après, ce fut sur cette protestation que furent élus la plupart des représentants alsaciens-lorrains au Reichstag. Petit à petit ces protestataires disparurent du Reichstag ; la protestation ouverte faisait place à cette « protestation déguisée » qu'était la devise : « l'Alsace-Lorraine aux Alsaciens-Lorrains ». Mais jusqu'à maintenant on ne peut pas dire qu'il se soit opéré une réconciliation sans arrière-pensée de la population avec la situation, et que cette population se soit fondue avec le reste de l'Allemagne. L'antagonisme entre les Alsaciens-Lorrains et les Allemands immigrés n'a jamais cessé ; il était même devenu plus aigu les dernières années avant la guerre, pour des raisons qu'il nous mènerait trop loin d'étudier ici. On ne peut songer à une telle protestation, ainsi que l'a déjà démontré la réception faite récemment aux troupes françaises faisant leur entrée. Une protestation contre l'union de l'Alsace-Lorraine à la France ne pourrait donc se dresser dans l'avenir que parmi le peuple allemand, et non dans le pays même, et c'est là que réside la différence avec la situation passée. Ce mécontentement du peuple allemand au sujet de la solution de la question alsacienne-lorraine pourrait engendrer un sentiment de revanche allemande.

Ce serait indéniablement un malheur et un danger pour le monde. Car alors il faudrait renoncer à l'espoir de l'établissement d'une alliance des peuples et à une organisation internationale pour la conservation d'une seule paix durable. Comment éviter ce danger ? Nous ne voyons qu'un moyen : mettre strictement en pratique la doctrine nouvelle de M. Wilson sur le droit des peuples à se déterminer, par conséquent consulter, par un referendum populaire, de préférence sous un contrôle neutre, la population de l'Alsace-Lorraine. Par la bouche du Président Poincaré le gouvernement français a refusé un tel plébiciste, ce du point de vue que l'Alsace-Lorraine aurait été une partie intégrante de la France enlevée à celle-ci par la force. De ce fait, un tort aurait été fait à la France, qui doit être réparée et ce ne le peut être que par la réunion du dit territoire à la France. L'erreur de ce point de vue, sur laquelle le périodique anglais *La Nation*, entre autres, a attiré l'attention, est que ce n'est point à la France que le tort a été fait, du moins en premier, mais à la population de l'Alsace-Lorraine. Ce territoire, dit *la Nation*, ne peut juridiquement être envisagé comme une possession de la France. Il n'appartient à la France

que si sa population le désire. Certes lorsqu'en 1871 cette population fut arrachée à la France, elle était, de cœur et d'âme, française, et l'on ne peut douter un instant que, dans les circonstances présentes, en cas de consultation, les Alsaciens et les Lorrains se prononceraient à une majorité écrasante pour le retour à la France. De plus, il est répondu du côté français que la réception magnifique de l'armée française par les habitants équivaut à un plébiciste. Cela peut être vrai en un certain sens, mais un referendum populaire serait formellement ce moyen sûr pour faire disparaître une fois pour toutes aux yeux du monde entier, comme aux yeux du peuple allemand, la question de l'Alsace-Lorraine. Napoléon III a senti juste en ordonnant un plébiscite lors de l'annexion de Nice et de la Savoie, et la suite a montré qu'il avait raison, car ni la population italienne de Nice ni celle de la Savoie n'ont jamais élevé la moindre difficulté, la France pouvant à juste titre invoquer qu'elle avait jadis, par un plébiscite, laissé libre les pères de la population actuelle de se déclarer librement sur la réunion à la France.

Les socialistes français ont vu les avantages d'un plébiscite et sont pour la consultation de la population. Ne serait-ce que pour l'exemple et le principe, il serait bien et judicieux que le gouvernement français se décidât à un plébiscite. Il ne peut rien y perdre, et le monde y gagnerait une garantie de paix durable et, avec raison, la France pourrait plus tard montrer que, contrairement à ce que firent en 1871 la Prusse et l'Allemagne, elle n'a pas incorporé le pays à l'empire sans prendre égard au désir de la population. La question alsacienne-lorraine disparaîtrait enfin du monde et la paix de l'Europe ne serait plus menacée, de ce côté-là du moins.

LA PRESSE NEUTRE. — Les événements d'Allemagne suggèrent à M. William Martin, dans la *Semaine littéraire*, de Genève, des craintes pour la tranquillité en Suisse que le remède qu'il entrevoit dissipe à peine.

Le cas le plus favorable pour l'Europe et pour nous est que l'Allemagne parvienne, malgré les obstacles sociaux, économiques et politiques de toutes sortes qui sont semés sur son chemin, à s'organiser dans l'ordre et la paix intérieure. A l'ombre d'un traité de paix prochain et libéral, après des élections régulières et nettement socialistes, il se pourrait que le pays, las des convulsions, essayât de reprendre le travail. La démocratie allemande deviendrait alors un fait accompli.

Cette solution, qui serait le triomphe de l'esprit de discipline sur les éléments de désordre et la consécration de l'œuvre révolutionnaire, en imposerait certainement à l'Europe. Elle en imposerait sans doute à nos confédérés plus qu'à aucun autre peuple.

Nous avons souvent ressenti quelque inquiétude à voir les Suisses alémaniques souligner avec prédilection leur « germanisme », les liens du *Deutschtum*. Il nous semblait que, vis-à-vis d'une Allemagne menaçante, il eût été plus opportun d'accentuer ce qui divise que ce qui joint. Du moins cette tendance a-t-elle toujours été tempérée, et ses effets fâcheux limités, par le sentiment démocratique et républicain demeuré vivant au cœur des Suisses. Il n'y avait plus de Rhin quelquefois dans le domaine de la culture ; il y avait tout au moins des ponts sur le Rhin, dans le domaine éco-

nomique. Mais les sentiments politiques restaient chacun, face à face, sur leurs rives opposées.

Qu'en serait-il, à l'avenir, vis-à-vis d'une Allemagne démocratisée ? Il est permis, sans vouloir douter de nos frères, de poser la question ; il peut être bon de la soumettre à leurs réflexions.

Si la démocratie allemande ne parvient pas à rentrer dans les voies de de l'ordre, qu'elle a si promptement abandonnées, si elle ne sait pas mettre fin aux orgies qui déshonorent ses débuts, en un mot si le bolchévisme triomphe, le danger n'est pas moindre pour nous. Au contraire, il est plus pressant et plus grand ; il est double, à la fois social et national.

Le bolchévisme est d'origine russe. Mais ses organisations internationales ont précédé la révolution russe et ont pris naissance, au moins en partie, sur sol helvétique. Son esprit s'est, en outre, rapidement répandu dans les couches profonde du prolétariat international. Le leninisme et ses excès, la décomposition de la Russie, les massacres dont se souillent les commissaires du peuple de Moscou n'ont malheureusement dégoûté et indigné que les bourgeois...

Notre prolétariat, au moins dans certains centres, est plus contaminé qu'on ne le croit. C'est une consolation insuffisante de se dire que ce sont surtout les étrangers qui sont atteints ; car, un jour pourrait venir, sous un régime niveleur, où les étrangers seraient parfaitement capables de faire obéir les citoyens. Le droit d'asile, pendant quatre ans et demi de guerre, nous a assuré tout un prolétariat spécial, peu rassurant par lui-même. D'autre part, les Etats étrangers ont interdit à nos industriels d'employer aucuns déserteurs — les uns parce que déserteurs, les autres parce que sujets ennemis. Il en est résulté, pour tous ces gens, déjà disposés par tempérament aux mauvais coups, le chômage obligatoire.

Telle est la condition sociale dans laquelle notre classe ouvrière aborde la révolution allemande ; elle est saine sans doute, mais elle contient dans son sein des ferments de bochévisme contre lesquels elle est mal armée. C'en est assez pour que ses contre-coups se fassent sentir chez nous sans retard. L'Allemagne est engagée sur une pente qui fut fatale à la Russie et à laquelle la France n'a échappé jadis que par la tyrannie. Toutes les conditions économiques et sociales nourrissent le bolchévisme, la violence appelle la violence ; les gouvernements socialistes modérés sont aux prises avec des difficultés inextricables et le pouvoir s'émiette.

Ce danger social présente encore pour nous, et précisément pour cette dernière raison, un autre péril : le bolchévisme à Berlin entraînerait presque certainement la décomposition nationale de l'Allemagne, et nous verrions naître à notre frontière, de l'Ortler au Rhin, une souveraineté nouvelle et unique : l'Allemagne méridionale démocratique. La séparation de l'Allemagne du sud et de l'Allemagne du nord, qui s'accompagnerait sans doute de la jonction de l'Autriche allemande avec l'Allemagne du sud, placerait la Suisse alémanique devant un centre nouveau d'attraction, Munich ou Vienne, plus proche d'elle non seulement géographiquement, mais moralement. Si bien que l'on en vient à se demander ce qui, pour nous, serait le plus dangereux, une Allemagne démocratique, ordonnée, fédérative et sans doute, après un temps, redevenue forte et sûre d'elle-même, ou

une Allemagne démembrée, bolchéviste dans le nord, alémanique et démocratique dans le sud, toute proche parente de notre Suisse.

C'est là qu'est apparemment le véritable péril et non point dans la réunion, plus ou moins hypothétique, de quelques milliers d'Autrichiens du Vorarlberg ou du Liechtenstein. A condition d'être limité et de reposer sur des bases démocratiques inattaquables, ce mouvement nous paraîtrait sans inconvénient, et nous aurions grand tort de retomber vis-à-vis de lui dans l'éternelle erreur de notre histoire : la jalousie des villes pour les campagnes, des protestants contre les catholiques, des welches envers les Alémanes qui nous a toujours paralysés et a empêché la Suisse de devenir un grand pays.

Toutefois, en l'occurrence, la prudence s'impose. Nous avons lu un jour dans une feuille américaine, à l'imagination plus prompte que l'information, que la Bavière avait demandé à se joindre à la Suisse. Cette boutade pourrait presque devenir une réalité si nous n'y prenions garde. C'est le péril que dresse devant nous le démembrement de l'Allemagne auquel, de tous côtés, on nous demande inconsidérément d'applaudir.

Pour prévenir ce péril, nous ne voyons qu'un moyen, l'union. Non point une union formelle, consistant dans de nouvelles centralisations. Tout au contraire, une union profonde, qui aille puiser ses inspirations aux sources mêmes de notre vie nationale, qui ménage les divergences léguées par les siècles sans chercher à les niveler, qui redoute tout ce qui heurte, tout ce qui créé des surfaces nouvelles de friction, mais qui cultive les traditions profonde d'idéalisme, de démocratie et de liberté vraie, qui sont à la fois la base et la couronne de notre patrie et qui seules peuvent en assurer la durée.

PAUL MORISSE,

VARIÉTÉS

Le Chien Citron. — C'est, comme chacun sait, le chien qui, dans *Les Plaideurs*, a mangé « le tout ou bien partie » d'un chapon et qui a pour avocat L'Intimé. Nous avons, une fois de plus, entendu plaider la cause de Citron, le 22 décembre dernier, au Théâtre-Français, à l'occasion de l'anniversaire de Racine.

Mais voici une question à poser aux chercheurs de *l'Intermédiaire* : « Le chien Citron a-t-il existé ? »

Nous répondrions, quant à nous, affirmativement, après avoir, de fortune, découvert à ce sujet de précieux renseignements dans un livre de Le Pays : *Amitiés, Amours et Amourettes*, ce livre dont Boileau disait, dans son Epître IV :

> ... tous ces vains amas de frivoles sornettes,
> *Montre, Miroir d'amours, Amitiés, Amourettes,*
> Dont le titre souvent est l'unique soutien
> Et qui, parlant beaucoup, ne disent jamais rien...

Et le même Boileau n'est pas moins sévère pour l'auteur que pour le livre lorsqu'il écrit, dans la Satire III :

Le Pays sans mentir est un bouffon plaisant...

« Vains amas », « frivoles sornettes », passe encore pour *Montre* et *Miroir d'amours*, de Bonnecorse, que nous ne connaissons pas... Mais *Amitiés, Amours et Amourettes* ont tout de même la qualité de nous renseigner sur le chien Citron. Et tous les amis des bêtes reconnaîtront que cela est d'importance...

Voici ce que dit Le Pays à propos d'une visite qu'il fit dans une maison amie (Lettre XXIII; à Madame de M., édition de 1664 ; pages 121 et 122) :

Je vis aussi la petite chienne Dorinde : mais comme, pour lors, elle dormait sur un carreau, le nez dans un endroit où je ne voudrais pas mettre le mien, je ne vous puis dire comme elle l'a fait présentement. Vous savez bien, Madame, que je n'avais garde de l'éveiller. Je porte trop de respect aux parents de votre incomparable Citron ; je sais trop les obligations que j'ai au fils pour vouloir troubler le sommeil de la mère. Je me souviens toujours que je suis le seul qu'il n'ait point mordu et contre les bas duquel il n'a point pissé. C'est un chien de bien et d'honneur à qui je souhaite, pour le reste de ses jours, place dans votre cuisine, la continuation de votre amitié avec longue et heureuse vie...

Il est évident que lorsque Racine a mis le chien Citron dans *Les Plaideurs*, il s'agissait d'un chien célèbre, d'un « incomparable Citron », pour parler comme Le Pays.

Or, la lettre de Le Pays est de 1664 ; *Les Plaideurs* sont de 1668. Pourquoi ne pas imaginer que Racine ayant, lui aussi, rencontré Citron chez Madame de M., n'ait eu à se plaindre de cet animal?

« Je suis le seul qu'il n'ait pas mordu », affirme Le Pays. Témoin aussi :

...trois procureurs dont icelui Citron
A déchiré la robe...

On peut donc en déduire que Racine ayant, comme tant d'autres personnes honorables, déplu à Citron, celui-ci l'a mordu ou n'a pas respecté ses bas. Et Racine se serait vengé de Citron en lui donnant, dans *Les Plaideurs*, le vilain rôle que l'on connaît.

Ce Citron devait, répétons-le, être un fort grand personnage, un seigneur chien de haute lignée. Qui sait s'il ne descendait pas du chien de Charles IX, de ce Citron dont parle Agrippa d'Aubigné dans son *Sonnet au roi* :

Sire, votre Citron, qui couchait autrefois
Sur votre lit paré, couche ores sur la dure.
C'est ce fidèle chien qui apprit de nature
A faire des amis et des traîtres de choix.

LÉON DEFFOUX.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Albert Mathiez : *La Conspiration de l'étranger* (Etudes robespierristes, II) ; Colin. 3 50

Littérature

Jean Borgé ; *Des Images*; S. n. d'édit. ni prix. » »

Roch Grey : *Guillaume Apollinaire.* Dessin de Irène Lagut ; Sic. 2 25

Abel Lefranc : *Sous le masque de « William Shakespeare ». William Stanley, VIe Comte de Derby.* Avec 5 portraits et 4 facsimilés ; Payot, 2 volumes, chacun 6 »

Joseph Rivière : *En ces temps héroïques.* Ill. de F. Berthet et J. Mosso ; Soi-Même. h. c.

Ouvrages sur la guerre actuelle

Joseph Baeteman : *Fleurs de guerre*; Poussin, Evreux. 4 »

Wilhelm Muelhon : *L'Europe dévastée*; Payot. 4 50

Philosophie

James Mark Baldwin : *Théorie génétique de la réalité.* Traduit par E. Philippi ; Alcan. 5

Prof^r Grasset : *Le dogme transformiste* ; Renaissance du Livre. 2 50

Poésie

Gaston Arthius : *Les chants secrets.* Préface de Fernand Gregh ; Sansot. 3 50

Jean Cocteau : *Le Cap de Bonne-Espérance* ; La Sirène. » »

Dalzo : *Printemps ancien.* Préface par Jean de Bonnefon ; Soc. d'Edit. Mansi. » »

Jean Dorsal : *Après la chute*; Entretiens Idéalistes. 5 »

Charles-Théophile Féret : *L'Arc d'Ulysse*; Crès. 4 50

Marcello-Fabri : *La Folie de l'homme*, poème pour un musicien ; Carnet Critique. » »

Méléicerte : *La Chevelure de Bérénice*-Jouve. 1 »

Hélène Picard : *Rameaux* ; Fayard. 3 50

Jules Supervielle : *Les poèmes de l'Humour triste.* Ornés de dessins inédits de MM. André Favory, André Lhote et Dunoyer de Segonzac ; la Belle édition. » »

Edgard Tant : *L'Ombre sur notre âme* ; S. n. d'éd. ni prix. » »

Paul Vigneron ; *Les voix lointaines* ; les Tablettes, St-Raphaël. 2 50

Politique

Actes et documents concernant la question roumaine ; Paul Dupont. » »

Amiral *** : *Le problème adriatique italien* ; Grasset. » »

Divers : *Les rêves d'hégémonie mondiale.* (Les appétits allemands) ; Alcan. 3 50

Frédéric Eccard : *L'Alsace sous la domination allemande* ; Colin. 4 »

Gaston Gravier : *Les frontières historiques de la Serbie.* Introduction de Emile Haumant. Avec 6 cartes ; Colin. 4 »

Italie et Yougo-Slaves ; Grasset. » »

Dr St. F. Michalski : *Ce que veulent les Polonais* ; Libr. Centr. des Nationalités, Lausanne. » »

Pensons à l'avenir : Comité nantais rive gauche du Rhin. 0 25

Erik Sjœstedt : *La question des Îles d'Aland* ; Grasset. » »

O. Tafrali : *La Roumnaie transdanubienne.* Avec 10 fig. et 1 carte ; Leroux. » »

K. Waliszewski : *La Pologne inconnue* ; Colin. 3 50

Questions coloniales

Onésime Reclus : *L'Atlandide*. Préface de Paul Pelet ; Renaissance du Livre. 3 50

Roman

Jean Azaïs : *Histoires impossibles* ; Annuaire des Gens de lettres, Carcassonne. 3 50

Pierre Coutras : *Les Tribulations d'un poilu*. Préface par Auguste Mestrallet ; Edit. Revue des Indépendants. 3 50

Paul Darmentières : *Maman* ; Calmann-Lévy. 3 50

Anatole France : *Le Petit Pierre* ; Calmann-Lévy. 3 50

Victor Gœdorp : *Le Rempart* ; Renaissance du Livre. 3 50

Jean Larmeroux : *Jusqu'à la mort* ; Plon. 4 50

Jean Lorrain : *Le Crime des riches* ; Illust. de Jarach : Renaissance du Livre. 1 »

H. Rougayron : *Marraine Jolie* ; Sansot. 3 50

Sociologie

Georges Deherme : *Penser pour agir* ; Grasset. 3 50

Armand Detillieux : *La Philosophie sociale de M. Ernest Solvay* ; Lebègue, Bruxelles. » »

Lysis : *Demain* ; Payot. 1 25

Harold Spender : *David Lloyd George*. Trad. de Robert L. Cru ; Colin. 4 »

Edmond Villey : *Les vices de la constitution française* ; Plon. 3 »

Varia

André Langie : *De la cryptographie* ; Payot. 4 50

Mme Aug. Moll Weiss : *L'alimentation en temps de guerre*. Recettes et menus ; Berger-Levrault. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Ermete Novelli. — Weimar, l'Athènes germanique. — Paderewski ou le prophète dans son pays. — Le Limbourg hollandais. — Choses de Portugal. — Shakespare, sixième comte de Derby, M. W. H. et Oscar Wilde. — A propos du « Grand Atelier ». — Le doux pays bolchéviste. — J.-S. Bach et Romain Rolland. — Les monuments de la Victoire. — Quelques anecdotes sur Guillaume II par un ancien ambassadeur italien. — Publications du *Mercure de France*. — Rachat de numéros du *Mercure de France*. — Vires acquirit eundo.

Ermete Novelli. — Le 29 janvier dernier, à huit heures quarante-cinq du soir, dans la modeste chambre de la maison qu'il habitait près du « Sannazaro » à Naples, est mort un des plus grands acteurs de notre époque, Ermete Novelli, à l'âge de 67 ans.

Il était né durant un voyage que sa mère faisait en diligence de Pistoia à Pise en mai 1851. Il prétendait que ce début de destinée avait pesé sur toute sa vie « J'ai reçu, aimait-il à dire, le baptême de l'inquiétude. » Il parut sur la scène, pour la première fois, à l'âge de dix ans. Alors son existence ne fut qu'un perpétuel voyage. Il parcourut le monde, interprète, étonnant de fantaisie et de constrastes, des œuvres de Shakespeare, de Goldoni, d'Emile Augier, des drames romantiques, des pièces de Jean Aicard même, se dépensant avec une frénésie qui devait l'user très vite car il se retira de la scène à soixante ans, définitivement, pensait-il.

Et puis, il allait répétant : « J'aime mon art comme à vint ans », alors qu'il regardait jouer les autres. La nostalgie du théâtre le reprit. Sa voix avait changé. Il ne se survivait que par l'extraordinaire mobilité de son visage et la passion de son jeu. Il avait connu dans les villes italiennes les plus exubérants triomphes, autrefois. Il se rendait compte, ces dernières années, que les spectateurs voulaient le revoir dans ses plus vieux rôles

pour retrouver le Novelli de jadis, mais non pour acclamer le vieux Novelli qui jouait devant eux. Il en concevait un désespoir d'enfant : « Je suis un naufragé... il faut lutter jusqu'à la fin.. » On le réclamait partout ; il a, pendant la guerre, joué pour les blessés, d'un bout à l'autre de la Péninsule. Il a été une sorte de forçat de sa gloire, dont la mort seule a déterminé la peine, après plus de soixante ans d'un formidable labeur, qui, d'ailleurs, aura profité à l'art dramatique de son pays.

A ses obsèques, qui eurent lieu le 31 janvier, à Naples, Zacconi, Roberto Bracco et quelques personnalités du théâtre italien voulurent prendre la parole, mais, si on en croit les gazettes, tous étaient si émus qu'ils ne purent prononcer un mot !

§

Weimar, l'Athènes germanique. — C'est le jeudi 6 février que s'est réunie, à Weimar, l'Assemblée constituante allemande, à Weimar qui, selon Gœthe, « n'ayant su choisir entre la rusticité du village et l'élégance de la Ville de Cour, s'est finalement décidé à être un bourg très laïd, tout simplement ». Il est vrai qu'il écrivait cette appréciation à la fin du XVIII^e^ siècle et que déjà elle était injuste.

Tous les monuments fameux de la ville sont peints en ocre, et le palais Witum où vécut celle qui fut la véritable animatrice de la Cour littéraire, la grande-duchesse Anna-Amélie, nièce du grand Frédéric, est également peint en cette couleur qui devait rappeler aux hôtes illustres de la cité, les couleurs chaudes des villes d'Italie, si nous en croyons Ferdinand Bac. La grande-duchesse recevait à sa table Gœthe, Herder, Wieland, lisait Aristophane dans le texte, faisait des vers et vécut une existence aimable entre des poètes, des philosophes et des savants. C'est elle qui transforma Weimar en un des centres intellectuels de l'Europe.

Weimar fut dans la suite toujours fréquentée par des hôtes illustres. Dans l'un des plus fameux hôtels, l'Hôtel des Princes Sérénissimes, des plaques commémoratives sont apposées sur chaque porte. Elles indiquent que dans telle chambre demeurèrent, une ou plusieurs nuits, Napoléon, Humboldt, Liszt, Menzel et autres grands hommes. Toutes ces chambres historiques sont disputées par la clientèle qui les retient à l'avance.

Et l'hôtelier pourra bientôt ajouter quelques plaques de plus ; nous verrons le Ebert-Zimmer, le Scheidemann-Zimmer, peut-être le Hindenburg-zimmer qui ne sera pas plus tard la moins demandée.

§

Paderewski ou le prophète dans son pays. — Paderewski est aujourd'hui président du Conseil et ministre des Affaires étrangères d'un cabinet de coalition qui n'a pas été formé sans difficultés. Il ne faut pas s'exagérer le rôle qu'il pourra jouer dans la suite. Il y a en Pologne de fortes passions politiques qui pourraient rendre instable la situation d'un homme qui a dévoué sa vie de musicien à la renaissance de sa patrie. En célébrant le centenaire de Chopin, en 1910, il disait ces mots prophétiques : « Les hommes, les peuples, les étoiles, les mondes naissent pour vibrer harmonieusement, et pour eux le silence équivaut à la mort. »

Paris devrait rendre hommage à ce musicien-homme d'Etat. En 1909 on joua ici la *Symphonie en si mineur*, et on voyait jadis assez souvent

son fameux *Menuet* inscrit au programme des virtuoses du piano. On lui doit bien un hommage particulier, lui qui est venu tant de fois dans notre capitale et qui y suscita tant d'enthousiasme. Son jeu nerveux et rêveur à la fois fut d'ailleurs encore plus apprécié aux États-Unis où Paderewski réunissait souvent ses fidèles dans une salle tout à fait obscure. Il a toujours aimé jouer dans la nuit.

Il est un des rares pianistes qui soit enregistrable au phonographe et il toucha, il y a près de dix ans, une vingtaine de mille francs pour jouer six morceaux de Chopin et de Liszt pour le compte d'une grande firme d'Amérique.

§

Le Limbourg hollandais.

Amsterdam, 24 janvier 1919.

Monsieur le directeur,

Veuillez permettre à un lecteur fidèle du *Mercure* de relever deux assertions inexactes au point de vue historique dans un éditorial de la *Revue belge* reproduit dans votre numéro du 16 janvier.

La *Revue Belge* déclare que le Limbourg hollandais a été « arraché » à la Belgique en 1839.

Or, la vérité historique est que la ville de Maestricht a été arrachée aux Espagnols en 1682 par le prince Frédéric-Henri et que depuis cette ville et ses environs (soit le Limbourg hollandais, producteur de combustible) a toujours fait partie de la République des Provinces-Unies.

Le pays faisait partie du Royaume de tous les Pays-Bas, création du congrès de Vienne de 1815, dissous en 1830-1839.

La convention de Londres de 1839 n'a fait que ratifier et conserver la situation en attribuant cette province au royaume des Pays-Bas, puisqu'elle n'avait jamais été séparée de la partie du Nord.

Seconde assertion inexacte : les Limbourgeois désirent « vivement se voir réunis aux Belges ».

Depuis le commencement de la campagne annexionniste dans quelques journaux de Bruxelles et d'Anvers, l'émotion a été vive dans le Limbourg hollandais ; mais en sens contraire : de toutes parts des manifestations populaires spontanées se sont produites contre toute idée de séparation de la patrie ; des télégrammes de loyauté et de fidélité à la Reine ont afflué à la Haye.

Du désir que suggère la *Revue belge*, nulle trace n'a paru dans cette région prospère.

Veuillez agréer, etc.

F. KRANENBURG.

§

Choses de Portugal.

22 janvier 1919.

Mon cher Directeur et Ami,

L'article consacré dans le dernier *Mercure* par M. Camille Pitollet aux choses de Portugal a quelque peu inquiété un certain nombre d'esprits indépendants, qui ne nourrissent pas seulement de vives sympathies pour la

République lusitanienne, mais qui d'abord ont le culte de la justice et de la vérité.

Sans vouloir en aucune façon prendre part dans les luttes politiques dont la patrie de Camoëns est actuellement le théâtre, et sans nous arrêter, par conséquent, à ce que peut présenter d'étrange, en pleine France victorieuse, l'apologie d'un régime qui eut au moins le tort, si nos renseignements sont exacts, de supprimer l'envoi des renforts sur le front de combat (exception faite de quelques officiers et de quelques unités d'artillerie lourde), il nous sera permis de manifester quelque étonnement devant la façon plutôt cavalière et ironique dont il est parlé, au cours de l'article en question, de M. Magalhaes Lima, indéfectible ami de l'Entente et particulièrement de la France.

Arrêté sous prétexte que l'on aurait trouvé dans la poche de l'assassin de Sidonio Paès l'un de ses autographes, on peut se demander si le plus grand crime de ce vénérable septuagénaire n'est pas d'être le Grand-Maître de la Maçonnerie portugaise.

Le papier dont il s'agit était une lettre adressée par l'assassin au grand Républicain portugais. Or, détail curieux, l'assassin prétend n'avoir jamais rédigé ce factum, lequel n'est pas de son écriture.

S'agit-il d'une ruse policière? Probablement.

Ce n'est pas nous qui nous prononcerons; mais nous tenons à protester de la façon la plus formelle contre la mise au cachot d'un vieillard de 70 ans, respectable entre tous.

Ainsi enfermé durant vingt jours, il a été, dans l'état le plus grave, transporté à l'hôpital civil; mais il lui reste expressément défendu de s'entretenir avec ses amis, de recevoir ses lettres, de lire les journaux.

En maints endroits, notamment en Espagne et en Italie, ce traitement, qui n'est guère dans la tradition chevaleresque du Portugal, a suscité un sentiment de réprobation.

Quant à la politique intérieure de Paès, il ne nous appartient pas de la juger et, au surplus, les pires fautes ne sauraient excuser l'assassinat. Nous pensons seulement que les agissements germanophiles en Portugal n'ont pas cessé.

Agréez, mon cher Directeur et Ami, l'hommage respectueux de mes sentiments dévoués.

PH. LEBESGUE.

§

Shakespeare, sixième comte de Derby, M. W. H. et Oscar Wilde. — Le livre de M. Abel Lefranc sur Shakespeare qui serait William Stanley, sixième comte de Derby a suscité bien des commentaires et même des polémiques. Dans l'*Opinion*, Mme la vicomtesse de Chambrun et M. Jacques Boulenger discutent assez vivement de la vraisemblance de l'hypothèse soutenue par le professeur du Collège de France. On sait qu'Oscar Wilde avait l'intention d'écrire sur les sonnets de Shakespeare une assez longue étude dont les passages essentiels furent dérobés en 1895. Il n'a esquissé sa théorie qu'en partie, dans le *Portrait de Mr W.H.* qui est une simple fantaisie romanesque, mais où l'on trouve, comme dans tous les écrits de Wilde, des aperçus extrêmement ingénieux. Pour lui, M. W. H.

serait un acteur de la troupe de Shakespeare, du nom de Willie Hughes. Il donne des arguments assez troublants pour le démontrer. Mais il est arrêté net, si l'on peut dire, dans sa démonstration par le fait que Willie Hughes est absolument inconnu, et que nulle part on ne trouve trace de ce jeune comédien.

Il n'entre pas dans l'idée de Wilde de discuter la personnalité de Shakespeare, mais en discutant celle de M. W. H., qui n'est, pour lui, ni lord Pembroke, comme on l'a longtemps admis, ni lord Southampton, il donne des indications qui pourraient, nous semble-t-il, apporter quelques éclaircissements dans le débat : pour lui Shakespeare ne peut pas être de grande condition, pas plus que M. W. H.

Dans le sonnet XXV, Shakespeare écrit :

Que ceux qui sont en faveur auprès de leurs étoiles se parent des honneurs publics et des titres superbes, tandis que moi, que la fortune prive de tels triomphes, je jouis d'un bonheur inespéré qui est pour moi l'honneur suprême.

Et il félicite celui qu'il aime de n'être que d'humble condition également :

Heureux suis-je donc, moi qui aime et suis aimé, sans pouvoir infliger la disgrâce, ni la subir.

Dans le IIIe sonnet, Shakespeare dit encore :

Oh ! Grondez à mon sujet la fortune, cette déesse coupable de tous mes torts, qui ne m'a laissé d'autres moyens d'existence que la ressource publique qui nourrit une vie publique. C'est là ce qui fait que mon nom porte un stigmate et que ma nature est pour ainsi dire marquée du métier qu'elle fait, comme la main du teinturier. Ayez donc pitié de moi!

Ce ne sont là que de faibles lumières peut-être, mais, dans une discussion où la moindre clarté fait un peu l'effet d'un soleil, les remarques de Wilde méritaient d'être retenues.

§

A propos du « Grand Atelier ».

La Chézine, le 15 janvier 1919.

Monsieur le directeur du *Mercure de France*.

J'ai lu, avec un très vif intérêt, dans le *Mercure de France* du 1er janvier, le projet de « Grand Atelier » de M. Charles Morice. Dans ce vibrant appel aux artistes et lettrés, la conception d'un Art du Livre que M. Charles Morice y expose est trop proche de la conception qui a présidé à la création de la petite revue *Ariste* pour qu'elle ne m'ait pas vivement frappé.

... Le livre : à justifier ! — écrit M. Charles Morice, — le Livre qui devrait presque toujours être (sauf dans la vulgarisation des textes anciens et des traités pour les écoles, ou des quotidiennes productions nouvelles qui subissent, en petit équipage, pour de justes raison de prudence et d'économie, l'épreuve première du temps) l'ouvrage *et* de l'écrivain *et* de l'artiste.

C'est, en effet, presque mot pour mot, ce que, depuis quelques années, je voudrais crier sur les toits, si j'en étais capable, ce que, depuis un an, j'essaie de réaliser dans les *Essais Ariste*... Aussi peut-on croire que c'est avec un véritable enthousiasme que j'ai connu le projet de ce « Grand Atelier ».

Je croirai, pourtant, devoir, à ce point de vue édition, qui particulièrement m'intéresse, ne pas faire toutes les restrictions que j'ai transcrites

ci-dessus. Il ne me paraît pas que, seules, les œuvres ayant « subi l'épreuve première du temps » soient susceptibles d'édition artistique. Y eût-il à cela les plus « justes raisons de prudence et d'économie » (ce qui ne me semble pas réel, d'ailleurs), je ne crois pas que de telles raisons doivent intervenir dans la création du Grand Atelier, cet atelier ouvert aux Jeunes et où, dans ce cas, des dessinateurs et peintres d'illustration seraient contraints à ne s'intéresser qu'à des écrivains déjà *arrivés*, et réciproquement. Ce Grand Atelier, évidemment, — et M. Charles Morice l'exprime implicitement, — n'est pas uniquement fait pour les *arrivés*, non plus d'ailleurs que pour les arrivistes ; et il me semble qu'un de ses buts les plus nobles serait de mettre au jour dans la forme convenable, avec son juste visage approprié, l'œuvre littéraire d'un Jeune connu ou non connu, peu importe ; c'est-à-dire, faire un livre de Jeunes, écrivain et artiste, sans que soit nécessaire cette fameuse « épreuve du temps », cette épreuve du goût public ou du bon vouloir de la critique, qui ont souvent des rapports un peu étrangers à la qualité intrinsèque des œuvres.

Au contraire, je verrais excellemment ce Grand Atelier assumer la haute fonction de guide de goût public et faire, lui-même, première et essentielle œuvre critique en tout loyalisme et sincérité.

On a fait, on fait et on fera encore, dans nombre de journaux et revues, des enquêtes sur les modalités de vie intellectuelle et artistique d'après-guerre. Dans une récente conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous, Monsieur et éminent confrère, vous avez bien voulu, me faisant part de quelques-uns de vos projets, corroborer l'opinion que je vous exprimais, à savoir que ceux qui reviennent du pays de la Mort en rapportent un plus ardent désir de vivre, de vivre plus pleinement, plus purement, et pratiquement dans le présent davantage. Vous me faisiez très justement voir combien de problèmes politiques et sociaux deviennent, à l'heure actuelle, d'intérêt immédiat pour ces lettrés, artistes, poètes, qui, avant-guerre, ne s'en souciaient que de lointaine façon.

Or, voilà justement ce qui fait que la fameuse épreuve du temps nous semble de moins en moins légitime. Il ne me semble pas légitime qu'un éditeur, dont le métier est de découvrir le talent parmi quelques monceaux de manuscrits, s'autorise de l'épreuve du temps pour tenter l'aventure d'une édition complète et juste, ce que nous nommons, toujours avec un peu d'emphase, une édition d'art, marquant par là l'exception où elle se trouve, exception fausse, comme M. Charles Morice le fait parfaitement remarquer.

Et, sans doute, l'éditeur peut se tromper ; il se trompera certainement, entouré de tous excellents avis dont il peut disposer. C'est un risque de métier, c'est une chance à courir, la chance d'un métier dont, sans péril, les triomphes sont sans gloire. Et puis, à vrai dire, c'est un risque très limité ; le lecteur achète ce qu'on lui présente, avec tout l'art de la présentation, si ce n'est pas tout mauvais. S'il y a, de nos jours, tant de bibliomanes parmi peu de bibliophiles, nos éditeurs ne peuvent ignorer que la faute en est bien à eux. Spéculant sur quelques trouvailles d'objets d'art, livres ou bibelots anciens et devenus par le temps et l'usage fort rares, ils ont ingénieusement fait passer au second plan cette primitive et essentielle qualité : *art*, pour donner toute valeur à la qualité : *rareté* ; et il n'est pas

besoin de longtemps fréquenter une salle des ventes ou un magasin de bouquinerie pour voir comment la mention : rare fait accourir les chalands.

Il n'est, sans doute, pas besoin non plus de rappeler comment on en est arrivé à fabriquer de cette *rareté*, à détruire, par exemple, des planches d'eaux-fortes ou bois gravés après tirage, tirage restreint, très restreint, jusqu'à en venir, parfois, à l'unique épreuve, tirée, en dépit de toute raison, grâce aux meilleurs procèdés de ces techniques modernes inventées pour la diffusion, la multiplicité. On en viendra, disais-je dans une récente chronique, à étrangler l'artiste après travail, afin d'être tout à fait sûr que cette œuvre qu'il a faite sera la seule, l'unique, celle qu'on ne refera jamais plus...

Ainsi éduque-t-on l'acheteur ; on pousse dans la poussière à bouquins le bon et raisonnable bibliophile, on hausse sur le piédestal le bibliomane... le bibliomane à gros sous.

Voilà succinctement les principales raisons de domaine pratique pour lesquelles je me permets de ne pas croire que, non seulement, l'éditeur d'art doive attendre que la rumeur publique l'y oblige pour donner un livre complet, selon l'art littéraire ; mais encore, que, se trompât-il quelquefois sur un point ou sur un autre, il ne peut pas, s'il est de sens artistique averti et sincère, se tromper à tout coup et sur tout, et par conséquent, ne fera pas une mauvaise affaire ; ou bien, incapable d'être éditeur d'art, il ne conviendrait pas de lamenter sa ruine ; ce serait une sélection à la Darwin, un bienfait de collectivité.

Mais, même cette chance à courir, toute réduite, ne peut pas être le fait d'un « Grand Atelier ». Là où se grouperont les lettrés, et artistes, où les horizons seront plus larges que partoat ailleurs, où les connaissances seront plus intimes, où l'on disposera de toutes les ressources, les motifs d'erreur seront réduits au minimum.

Aussi serait-il, à mon sens, infiniment regrettable que ce Grand Atelier ne fût grand qu'à la commune mesure des Princes de l'Edition, qu'il fût trop grand pour ignorer ceux qui n'ont pu encore se jucher sur quelque chose pour se faire voir et entendre du public ; il serait infiniment regrettable qu'il n'eût pas, à l'heure présente, je ne dis pas le goût, le dilettantisme du risque, mais le sens du devoir de ce risque inhérent à chaque fondation de vie ; et que ce que des Jeunes sans Mécènes et sans grandes ressources tentent chichement, un tel Grand Atelier ne le tentât pas pour la plus grande joie des vrais lettrés, des vivants artistes, et pour le réussir glorieusement.

KER-FRANK-HOUX.

§

Le doux pays bolchéviste. — Nous recevons d'un Français arrivé de Russie les notes suivantes :

Pour le quatrième convoi français les passeports furent délivrés par le Consul du Danemark le 1er octobre 1918.

Le prix du voyage de Moscou à Paris est de 3.000 roubles.

A la frontière de Finlande, les bolchévistes employés à la gare exigent pour le transport des bagages 100 roubles de pourboire ; en cas de non

acceptation, les malles deviennent leur propriété. A Berghen, filtrage minutieux. Tout voyageur porteur de journaux ou de brochures bolchévistes est arrêté et incarcéré immédiatement, formalités identiques à Southampton. Les idées bolchévistes, les faits bolchévistes sont la résultante, le programme exact d'un livre imprimé à Zurich en 1917, prophétisant la Révolution de l'Ancien et du Nouveau Continent, dans le but de réaliser les prophéties d'Israël. Ce livre écrit par un juif, fut déposé au Kremlin et brûlé les premiers jours de la Révolution.

Les écoles sont mixtes, jeunes filles et jeunes garçons en liberté se livrent à l'étude et à l'amour, suivant le désir de l'instant. Plus de classiques, d'enseignement ennuyeux, les cours sont de simples conférences, qu'on écoute à sa guise. Les pensums sont supprimés, libre à vous d'apprendre, de parler ou de vous taire, la contrainte n'existe pas.

Dans les universités, dites populaires, entrent tous ceux que le hasard amène, chenapans, ouvriers, officiers rouges. En un laps de temps fort court, un grade universitaire est accordé.

Le régime alimentaire est le suivant :

1° Les prolétaires adonnés à des travaux manuels touchent 1 livre russe (400 gr.) de pain noir tous les deux jours ; 2° employés du gouvernement même ration ; 3° professions libérales 3/4 de livre de pain noir tous les deux jours ; 4° bourgeois 1/4 de livre russe tous les deux jours.

Le pain noir coûte douze roubles la livre. Toute importation est interdite, sous peine d'emprisonnement et de confiscation.

Les restaurants sont fermés. Seuls demeurent ouverts les tables d'hôtes populaires ; le festin se compose d'une soupe et de boulettes de viande de cheval hachée. Il est perçu 15 roubles pour ce repas.

Une livre de beurre coûte 90 roubles ; on emploie par économie pour la cuisine de l'huile de foie de morue et de l'huile de lin.

Trois roubles une livre de pommes de terre. Les épluchures se vendent 1 fr. 50 la livre ; bien écrasées, amalgamées de graisse, cela constitue un délicieux gâteau.

Des perquisitions ont lieu chaque jour à domicile : toute réserve alimentaire est confisquée.

Pour le chauffage, il n'y a pour cet hiver que le 5 p. 100 de combustible. Trois fois par semaine le chauffage central fonctionne. La mortalité est effroyable, la population est décimée par le choléra et la tuberculose. Le service médical est mobilisé par l'armée rouge ; les remèdes sont à des prix fabuleux.

Quelques tramways circulent encore, mais il faut faire la queue de longues heures pour obtenir une place. Les voyageurs grimpent sur la voiture, s'agrippent au garde-boue ; le trajet, quel qu'il soit, est de 60 kopecks.

L'éclairage est réduit à une lampe électrique de 16 bougies trois heures par jour ; quiconque enfreint ces prescriptions est privé de lumière.

Tous les locaux appartiennent à la Commission des logements.

Tout individu a droit à une chambre d'un volume déterminé ; si le local est plus grand, il est partagé avec une ou deux personnes suivant le cubage de la pièce, compagnons désignés par le Comité du quartier.

Chaque maison fait partie d'un centre administratif. Tous les matins un

contrôleur enregistre les arrivées et les départs, ainsi qu'il est d'usage dans les hôtels louches.

Articles d'habillement. — Tous les particuliers doivent déclarer leurs vêlements. Il est permis d'avoir un pardessus d'hiver et un d'été, ainsi qu'un complet. Toutes les fourrures en garde chez les fourreurs ont été confisquées et sont devenues propriété de l'Etat. Un complet pour homme vaut 2.000 roubles ; une paire de bottines 600 roubles. Pour l'achat de tout vêtement une carte est nécessaire.

Quant aux artistes, chanteurs de marque ou cabotins, l'Armée rouge leur fait grâce. Thespis est couronnée de roses, elle seule a le ventre plein.

Les Français sont considérés comme des ennemis.

J. MARTINEAU.

§

J.-S. Bach et Romain Rolland. — Si j'en crois les confidences, non signées, que m'envoie à Genève un mélomane de Francfort, aussitôt qu'il met le nez dans ma prose, cette lecture le retourne comme une absorption d'ipéca. En ces temps de grippe espagnole, c'est bien commode.

« Toutefois », assure cet anonyme prompt aux nausées, « toutefois, il vous sera beaucoup pardonné parce que vous avez beaucoup aimé la musique. A ce titre, je vous découpe, dans un ancien numéro de mon journal, de magnifiques pages gonflées d'émotion (*strossend von Bewegung*) consacrées à la *Passion selon saint Mathieu* par Romain Rolland, le seul écrivain français pour lequel l'Allemagne puisse conserver de l'estime ».

(Le seul ? Ingrat Francfortois, tu oublies Guilbeaux !)

Eh bien, ces gloses ruisselantes d'incompétence, quoi qu'en puisse penser leur admirateur teuton, c'est du Suarès pour primaires.

Le biographe de *Jean Christoboche* choisit au hasard, dans l'œuvre de Bach, pour les louer à tour de bras en sa feuille francfortoise, deux récitatifs : « *Ach! Golgotha* ! » et « *Am Abend* » ; en un allemand emphatique, il commence par les déclarer insondables (*anergründlich*), puis, bouleversé par leur splendeur qui, dit-il, n'a plus rien de terrestre (*unirdisch*), il célèbre les gouffres de tristesse où cette musique plonge les âmes, il s'extasie devant ces harmonies vertigineuses, il...

Voyons, chrétien à musique (comme s'exprimait William Vogt), assez de blagues !

Moi aussi, je la connais, cette *Passion*, moi aussi, je les connais, ces récitatifs. Et je défie tout homme doté de quelques notions musicales élémentaires d'y dénicher des audaces harmoniques, vertigineuses (*schwindelerregenden*) ou non. Dans l'accompagnement des deux haubois « di caccia » du premier aussi bien que dans le quatuor soutenant le second, tout est correct, sage, conforme aux règles qu'enseignèrent Théodore Dubois, Reber et autres Bazin. Alors, quoi ?

Alors, une fois de plus, M. Romain Rolland a remplacé la logique par un cliquetis de métaphores, donnant raison à Julien Benda qui lui reproche de résonner au lieu de raisonner.

Jadis, on l'a connu plus pondéré, poncif même, si bien que M. Laurent Tailhade opinait : « Il voisine avec Joseph Prudhomme. » Mais quoi, sa platitude d'alors n'est-elle pas préférable à ce fatras théâtralement décla-

matoire, grâce auquel l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée* semble aujourd'hui descendre... au-dessous du mélo !

WILLY.

§

Les monuments de la Victoire. — Edmond de Goncourt écrit, dans son *Journal*, qu'apprenant la mort du Président Carnot, il se serait écrié : « Que de tristes monuments ce malheur nous prépare ! » Il prévoyait juste.

Avec plus de certitude encore, nous pouvons, nous aussi, — pour un événement heureux et de quelque importance : la Victoire, — songer à toutes les commémorations en bronze ou en marbre que les Beaux-Arts et les institutions officielles nous réservent.

M. Emile Massard a formulé une proposition ayant pour objet de commémorer, par un monument, la victoire de la Marne ; M. Louis Dausset désirerait ériger un monument à la gloire du Poilu dans le jardin des Tuileries ; M. Adrien Mithouard propose d'élever un Arc de Triomphe à la gloire des Armées alliées, au rond-point de la défense de Neuilly ; M. Maurice Le Corbellier demande que la célébration de la Victoire s'accompagne de « l'embellissement de la capitale » et, comme complément aux projets envisagés, il demande l'érection, devant la Porte-Maillot, d'un ensemble monumental comprenant une suite de façades, de grilles et de groupes statuaires ; *le Matin* a ouvert un concours national pour la construction d'un gigantesque Arc-de-Triomphe ; M. le député Georges Bonnefous propose d'enlever l'obélisque et de le remplacer par un grandiose monument de la Victoire ; enfin, la 4e commission du Conseil général a décidé, sur la proposition de M. Edouard Poisson, de participer à la dépense des monuments commémoratifs de la Grande Guerre qui seront élevés par les communes de la Seine.

Louables sentiments. Qui oserait comprimer ces élans de reconnaissance et de souvenirs envers les morts ?

Mais l'enquête de M. Eugène Montfort, dans *les Marges*, sur le monument le plus laid de Paris, est venue trop tôt. La question se posera de nouveau lorsque seront réalisés les grands projets actuellement à l'étude.

§

Quelques anecdotes sur Guillaume II par un ancien ambassadeur italien. — Parmi la collection des souvenirs que tous ceux qui l'ont approché se croient autorisés à publier sur lui, ceux de l'ex-ambassadeur Mayor de Planches sur Guillaume II, qui ont paru dans *Nuova Antologia*, sont assez amusants.

Mayor de Planches raconte qu'au cours d'un voyage en Italie, le Kaiser donna à Crispi une photographie avec cette dédicace : « *A gentilhomme, gentilhomme; à corsaire, corsaire et demi.* » Ce qui rendit furieux le vieil homme d'Etat.

En 1889, Guillaume fut l'hôte des souverains italiens à la villa royale de Monza. Il devait se rendre à Gênes, mais on avait organisé une chasse. Car l'empereur aimait ce sport. Une pluie torrentielle, la mort du roi Louis de Portugal empêchèrent la chasse projetée. Pendant deux jours le Kaiser

resta désœuvré, quand, la veille de son départ, un chat, venu d'on ne sait où, apparut au seuil du salon où Guillaume bâillait d'ennui. Il aperçut la bête : « Donnons-lui la chasse ! » cria-t-il. Et la cour suivit l'empereur, qui poursuivit le chat dans tous les appartements.

Quelque temps après cette aventure, il eut l'idée d'inviter le roi Humber à Berlin. Il se mit aussi dans la tête de l'emmener à Strasbourg pour qu'il assistât à une revue militaire. Il le faisait dans l'intention d'exciter les sentiments des Français contre le roi d'Italie. Cette visite dans nos provinces annexées eût produit à Paris un déplorable effet. Crispi obtint au dernier moment que ce voyage en Alsace n'eût pas lieu. Mais Guillaume lui en garda rancune.

Il agit avec la même désinvolture quand, recevant un des plus fameux inventeurs italiens, il se fit minutieusement expliquer, par lui, le secret d'une invention pour, à quelque temps de là, devenir le promoteur d'une compagnie rivale de celle qui exploitait, en Italie, la découverte fameuse.

§

Publications du « Mercure de France ».

LA POSSESSION DU MONDE, par Georges Duhamel. Vol. in-18, 3 fr. 50 et majoration 30 p. 100 (63 japon à 25 fr.; 30 chine à 22 fr. ; 273 hollande à 20 fr.).

§

Rachat de numéros du « Mercure de France ». — L'administration du *Mercure de France* rachète au prix de 2 francs les numéros suivants :

Année 1895. — Nos 62, 68.
— 1896. — Nos 73, 74, 75.
— 1897. — Nos 85, 87.
— 1898. — No 108.
— 1899. — No 117.
Année 1901. — No 144.
— 1903. — No 166.
— 1916. — Nos 421, 422.
— 1917. — Nos 445, 455.
— 1918. — Nos 469, 471, 472, 477, 481.

§

Vires acquirit eundo. — Une demi-mondaine de haute envolée, sur le point de s'installer luxueusement, souhaitait une devise pour orner la vaisselle plate. Quelqu'un lui suggéra celle du *Mercure*. Mais un mauvais plaisant passa, et, le jour où l'on pendit la crémaillère, chaque convive put lire sur son assiette : « Viros acquirit eundo. »

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

PAYOT & Cie, 106, Boulevard Saint-Germain, Paris

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Suite et fin des Mémoires de l'Ambassadeur Gerard. Face à Face avec le Kaiserisme, un volume in-8, avec 8 hors-texte..... 10 fr.

Le rapport secret du Dr Johannes Lepsius, *Président de la Deutsche-Orient Mission et de la Société Germano-Arménienne*, sur **Les Massacres d'Arménie**, publié avec une préface par M. René PINON, professeur à l'Ecole des Sciences politiques..... 5 fr.

GERMAIN MARTIN

Correspondant de l'Institut
Professeur à la Faculté de Droit
de l'Université de Montpellier

Les problèmes du Crédit en France..... 4.50

C. BERTRAND THOMPSON

Ingénieur-Conseil du Ministère de l'Armement
Ancien Maître de Conférences à l'Université de Harvard

Le Système Taylor (*Scientific management*), préface de M. A. MILLERAND, député, ancien ministre..... 3 fr.

NAPOLÉON BONAPARTE

Manuel du chef (*Maximes napoléoniennes choisies*, par M. Jules BERTAUT..... 5 fr.

TAKE JONESCO

Souvenirs..... 4.50

CLAUDE ANET

La Révolution russe, tome III..... 4.50

CAPITAINE Z.

Vertus guerrières..... 4.50

ALPHONSE SÉCHÉ

Les guerres d'enfer (*édition revue et augmentée par l'auteur*)..... 4.50

ANTOINE REDIER

Le capitaine..... 4.50

S. GRUMBACH

Brest-Litowsk. *Lénine-Trotsky et Hindenbourg-Ludendorf.* 3 fr.

JEAN VIC

La Littérature de Guerre, manuel méthodique et critique des publications de langue française (août 1914-août 1916), préface de M. Gustave LANSON, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. 2 volumes in-16 formant un total de XXXVIII-816 pages. Chaque volume..... 8 fr.

HENRY DUGARD

Le Maroc de 1918..... 4.50

Le Maroc, qui a tenté les colons, les industriels et les commerçants tente aussi les écrivains. M. Dugard nous a déjà donné plusieurs ouvrages sur ce sujet. Il vient d'écrire un véritable volume de propagande. Il s'adresse aux jeunes, à ceux qui, revenus de la guerre, voudront vivre et agir. Il trace pour eux une série de tableaux, il leur soumet les problèmes et s'efforce de les résoudre avec eux. Il donne le désir d'aller visiter la colonie nouvelle, et mieux, il fait naître l'envie d'y aller vivre et travailler. Il faut avoir lu le livre de M. Dugard, et quand on l'a lu, il faut le faire lire.

Gustave Salé. (*L'Exportateur français*)

TRAITÉ PRATIQUE DES

JEUX

TABLEAUX, DONNÉES, COMBINAISONS MATHÉMATIQUES

Par **Henri RATTON**, ingénieur

Livre inédit appelé à amener une révolution dans les jeux, car il supprime mathématiquement le hasard dans les jeux du Baccara à deux tableaux et au Chemin de fer, la Roulette, le Trente-et-Quarante, la Boule, le Poker, les Petits Chevaux, les Courses de Chevaux.

La notice détaillée est adressée à toute demande faite à l'auteur, M. RATTON, 31, quai des Brotteaux, LYON.

OUVRAGE SE TROUVANT EN LIBRAIRIE

LE LIVRE DE L'HEURE — *Vient de paraître :*

GEORGES DEHERME

LES DIRECTIONS POSITIVES

PENSER POUR AGIR

Notes, observations, préceptes sur les principales questions politiques, sociales et morales de notre temps.

Un vol. in-16 de XVI-320 pages..... **4 fr. 50**

(BERNARD-GRASSET, éd.)

AVIS

Rachat de numéros du "Mercure de France"

L'administration du *Mercure de France* rachète au prix de 2 francs l'un des numéros suivants :

Année 1895. — n° 62, 68.
— 1896. — n°s 73, 74, 75.
— 1897. — n°s 85, 87.
— 1898. — n° 108.
— 1899. — n° 117.
Année 1901. — n° 144.
— 1903. — n° 166.
— 1916. — n°s 421, 422.
— 1917. — n°s 445, 455.
— 1918. — n°s 469, 471, 472, 477, 481, 483.

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ, PARIS-6e

GEORGES DUHAMEL

La Possession du Monde

Volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

(Majoration : 30 0/0)

Il a été tiré et numéroté à la presse :

63 ex. sur japon à la forme, à 25 fr.; 30 ex. sur chine, à 22 fr.; 273 ex. sur hollande, à 20 fr.

DU MÊME AUTEUR :

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-18. 3 fr. 50

Civilisation, 1914-1917 (*Prix Goncourt 1918*) Vol. in-18. 3 fr. 50

Les Poètes et la Poésie, 1912-1913.
Vol. in-18..... 3 fr. 50

Le Combat, pièce en 5 actes. Vol. in-18..... 3 fr. 50

(Majoration : 30 0/0)

Librairie François SANTANDRÉA

53, RUE DE VAUGIRARD, PARIS-VI^e^

En sacrifiant quotidiennement quelques sous :

10 *fr. par mois*

CHACUN PEUT ACQUÉRIR

LE LIVRE
DES MILLE NUITS ET UNE NUIT

Traduction littéraire et complète

Du Docteur J.-C. MARDRUS

Edition illustrée par le fac-simile en couleurs des miniatures et des encadrements qui ornent les manuscrits et les originaux persans et hindous.

156 planches hors texte en couleurs

Huit magnifiques volumes sous reliure de style

Prix actuel **340** fr.

Au comptant **306** fr.

Vous n'avez qu'à remplir ou recopier le bulletin ci-dessous. Vous n'effectuerez votre premier versement de 10 francs qu'après avoir reçu les volumes reliés.

Aucun frais. L'envoi vous sera fait franco et les petites traites de dix francs vous seront présentées le 5 de chaque mois par le facteur.

HATEZ-VOUS DE SOUSCRIRE

L'ÉDITION SERA BIENTOT TOTALEMENT ÉPUISÉE

Détachez ce bulletin et adressez-le à la

Librairie SANTANDRÉA, 53, rue de Vaugirard, Paris-VI^e^

Veuillez m'expédier un exemplaire de

LE LIVRE DES MILLE NUITS ET UNE NUIT

Du Docteur J.-C. MARDRUS

ÉDITION ILLUSTRÉE

Édition complète en huit volumes, reliure artistique (bleu-rouge) Prix : **340** fr.

que je m'engage à payer à raison de ..... *par* ..... *mois.*

(Au gré du souscripteurs **10, 15** ou **20** fr. par mois). — Au comptant 10 0/0 d'escompte.

Nom, prénoms et profession : .....

SIGNATURE :

Domicile (et département) : .....

..... *le* *191*

BULLETIN FINANCIER

Le Marché, qui à certains moments fut assez irrégulier, témoigne depuis plusieurs jours des meilleures dispositions. Nos rentes ont une excellente contenance et le mouvement de recul, qui s'était produit alors que les réclamations ouvrières avaient fait naître des appréhensions qui sont heureusement en voie d'apaisement, a été de courte durée.

En moyenne, la hausse des différents types de rente française n'est pas moins de quatre francs depuis un mois, le 3 o/o perpétuel cotant 64 fr. contre 61,55 ; le 4 o/o 1917 75,15 contre 71.15 ; le 4 o/o 1918 75,15 contre 70,80, et le 5 o/o 92,20 au lieu de 88,35.

Au groupe russe, la tendance est aussi meilleure et la reprise est assez importante tant sur les emprunts que sur les industrielles :

Russe 4 1/2 o/o 1909 49 fr. 50 ; 3 o/o 1891 39 fr. 50 ; 1906 59 fr. 75.

Maltzoff 440 fr. ; Toula 579 francs.

Le Ministre des Travaux publics a réuni deux cents industriels spécialistes de la fabrication et de la réparation du matériel roulant, les représentants des réseaux de l'Etat, du Nord, de l'Est, du P.-L.-M., les représentants des ateliers de l'Etat et les chefs des services intéressés. Il a exprimé aux assistants son vif désir de voir très rapidement s'effectuer les réparations et fabrications indispensables à la remise en état des réseaux, et indiqué sa volonté de réserver les commandes à l'industrie française dans la mesure la plus large.

En attendant, le marché de nos chemins de fer est assez irrégulier, sans toutefois de grands écarts dans le cours de leurs actions.

Malgré la grève des différentes compagnies de transports en commun, qui fut d'ailleurs, comme chacun sait, assez courte, ces valeurs n'ont pas sensiblement varié. Le Métropolitain a perdu quelques points à 482 fr., ainsi que le Nord-Sud à 164 francs.

Au compartiment des grandes banques, ferme dans son ensemble, il y a lieu de noter la nouvelle avance de la Société Générale à 666 fr. et celle du Comptoir d'Escompte à 886. Le Crédit Lyonnais, à 1290 fr., est sans changement, ainsi que la Banque de Paris à 1356 francs.

L'action du crédit foncier de France se consolide à 785 fr. ; et les obligations foncières et communales se distinguent par l'animation qui préside à leur transaction.

Les valeurs cuprifères sont un peu délaissées et abandonnent quelques points, principalement le Rio à 1715 fr., et le Boléo à 750 francs.

Fermeté de la Tharsis et de Montecatini à 142 fr. l'une et l'autre.

Les Métallurgiques et assimilées sont indécises : Peñarroya 1235 fr. ; Peugeot 830 fr. ; Fives-Lille mieux à 1285 fr., ainsi que Dyle et Bacalan à 589 francs.

Les actions Phosphates de Gafsa ont maintenu leur avance à 1150 fr., sur la publication du chiffre des expéditions de 1918, qui se sont élevées à 720.181 tonnes au lieu de 474.018 tonnes en 1917 et 684.805 tonnes en 1916.

Sur les informations relatives à l'activité des ventes de diamant, la De Beers a progressé vers 475 francs.

Le Marché des Mines d'Or est demeuré soutenu.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Pau Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	32 fr.	Un an.....	37 fr.
Six mois.....	17 »	Six mois.....	20 »
Trois mois.....	9 »	Trois mois.....	11 »

Envoi franco d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*, sur demande adressée rue de Condé, 26, Paris (6e).

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.